

54e année, No 8

P. R. D. Houme Montréal, 18 juillet 1942

PER
S-400
CON

RNO

Le Samedi

DIX CENTS



ALBERT
CHARTIER

UNE JEUNE NATURALISTE DECOUVRE LA CAMPAGNE

ARTICLES SPÉCIAUX - ROMAN COMPLET - GRAND FEUILLETON



Rafraîchi...vous travaillez

mieux

EDITORIAL
CARNET

LE RETOUR AUX SIGLES

V

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEELE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638*

Président :

FRED POIRIER

Vice-président :

GEORGES POIRIER

Surintendant :

ALBERT PLEAU

Rédacteur en chef :

FERNAND DE VERNEUIL

Chef de la publicité :

CHARLES SAURIOL

Directeur artistique :

HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif :

OSCAR MAJOR

Gérant de la circulation :

ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST

20, 111e Avenue, Lachine

(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, S.-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham,
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,
et les environs).

A Québec et Lévis :

ADELARD PARE

6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au
Cap-de-la-Madeleine :

PAUL LARIVIERE

1710, rue St-Philippe,
Trois-RivièresEntered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879ABONNEMENT
CANADAUn an..... \$3.50
Six mois..... 2.00
Trois mois..... 1.00

ETATS-UNIS

Un an..... \$5.00
Six mois..... 2.50
Trois mois..... 1.25

Heures de bureau :

9 h. a.m. à 5 h. p.m.

Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

AUX TEMPS préhistoriques, l'humanité, très jeune encore ainsi que le langage qu'elle employait avaient tous deux l'innocence des petits enfants ; les mots, comme les gens, allaient à peu près tout nus. Les marchands d'éloquence et d'habits étaient une espèce inconnue comme le vert-de-gris sur le bronze neuf.

Cela n'empêchait pas la terre de tourner, ni surtout d'être hospitalière aux bipèdes, quadrupèdes, centipèdes et autre multipèdes vivant à sa surface, mais c'était sans doute trop beau pour durer. Aussi, ça ne dura pas.

Petit à petit, le vocabulaire humain s'enrichit de mots nouveaux, lesquels devinrent pères de famille linguistique à leur tour, puis vint la babélisation, c'est-à-dire l'éclosion, sur la langue primitive, d'une quantité d'autres ainsi qu'on voit des herbes folles naître d'une même racine.

On vit alors surgir, un peu partout, les dialectes, idiomes, patois, jargons, baragouins et charabias qui devaient permettre, par la suite des temps, la création de multiples académies littéraires dont chacune revendiquerait la priorité sur les autres.

On ne manqua pas, bien entendu, d'inventer une ample variété de sacres à l'usage des mécontents, des épauteurs ou simplement des mal engueulés ; ce fut à l'époque des gros parleurs qui précéda celle des beaux parleurs et que suivit la nôtre, celle des hauts parleurs.

A l'époque des beaux parleurs, on dit — ou plutôt on essaya de dire — des choses très magnifiques ; on gonfla les mots pour leur donner plus belle apparence mais on arriva fatalement à boursouffler la plupart d'entre eux ; les adjectifs sonores et les épithètes grandioses furent en vogue et madame de Sévigné en fit un ample usage dans ses lettres à sa fille.

C'était le bon temps où ces mots grandiloquents n'étaient pas encore empâtés ; ils pouvaient donc épater. Ils sonnaient comme des cloches mais on s'accoutume à toutes les harmonies comme à tous les bruits ; on force alors fâcheusement la note. Ce qui est pire, c'est qu'on en fait un usage abusif tout machinalement ; alors le mot se vide, il perd sa force et son prestige tout en conservant son apparence extérieure. C'est toujours une grosse tête mais il n'y a plus rien dedans.

On s'en rend parfaitement compte en prenant à la lettre la signification de ces mots dégonflés. A-t-on, par exemple, passé de vie à trépas quand on est "mort de fatigue" et l'assiette qu'on laisse tomber constitue-t-elle une "catastrophe" en se brisant ? Evidemment non, mais ça se dit tout de même.

On en dit bien de l'autre. Le moindre événement est une chose formidable ; on ne donne plus des soins à quelqu'un, on les prodigue ; une pluie un peu forte est un déluge, ou mieux encore, un vrai déluge comme s'il y en avait des faux. Et la qualité d'être éminent, à quelle sauce ne l'a-t-on pas mise ! Dans les journaux il n'est question que d'éminents praticiens ou couturiers, ou philosophes ou je ne sais quoi ; si le bonhomme cité n'a pas de spécialité, c'est tout de même un éminent personnage ; on lui fait cadeau de l'épithète comme d'un prix de consolation attribué par une simple politesse qui est tout de même "raffinée" ou bien "exquise". Par compensation, on dira bien, entre soi, que ce personnage est tout simplement un être "horripilant" ou même "infect" ; c'est de l'exagération en sens contraire et qui ne vaut pas mieux.

Telle jolie fille a un petit nez "adorable", un sourire "divin" et des yeux "ravissants". C'est touchant... Malheureusement, elle porte un chapeau qui est une "horreur", on ne peut pas le regarder sans "éclater" de rire. Une horreur qui fait rire ne doit pas être bien horifiante mais, puisqu'elle vous fait éclater, elle doit être tout de même assez dangereuse...

On pourrait faire une très ample récolte d'hyperboles de ce genre dans le langage courant et surtout dans les conversations insignifiantes ; on en fait un tel abus inconscient qu'on ne les prend plus au sérieux et qu'il faut chercher autre chose pour exprimer leur signification d'origine. Mais quoi ?

On pensa tout d'abord aux synonymes mais ils subirent le même sort, on créa de nouveaux mots qui ne furent pas plus heureux et c'est ainsi que le langage s'appauvrit tout en ayant l'air de s'enrichir. Il est émoussé sur toutes ses faces maintenant et ressemble à ces gros pansus blasés qui ont beaucoup de bedaine mais ne trouvent plus rien de bon à mettre dedans ; ils ont fait un tel abus des plats bien épicés et des liqueurs énergiquement suaves que seules la bonne vieille omelette au lard et l'eau pure de la claire fontaine seraient capables de redonner un peu de vie à leurs badigoinces devenues insensibles.

C'est, bien entendu, ce qu'ils ne font pas, mais c'est ce qu'on a tenté de faire avec le langage parlé et surtout écrit. Que dis-je, tenté ! on y a réussi, trop bien même car on en a fait une sorte de rébus moderne que tout le monde n'est pas à même de déchiffrer. On a eu recours à une telle simplification qu'on n'a jamais vu complication pareille.

On a eu recours pour cela aux "sigles", lesquels sont quelque chose comme la bonne vieille omelette au lard des langues très anciennes ; ça se réduit au minimum de matériaux, c'est-à-dire de lettres en la circonstance. On emploie simplement des initiales d'un mot pour représenter ce mot ; ce n'est pas toujours drôle, à moins que ça le soit trop.

A notre époque de "court-trop-vite" et "d'abrège-temps", cela ne pouvait manquer d'avoir du succès car il y a notable économie de temps et de papier à n'écrire que deux ou trois majuscules au lieu du même nombre de mots entiers. Ce fut un vrai succès.

La guerre de 1914-18 et celle-ci ont largement contribué à la floraison des "sigles" et il en existe aujourd'hui une telle profusion qu'il serait peut-être utile de les consigner dans un gros dictionnaire pour que chacun puisse les comprendre. Evidemment, tout le monde sait parfaitement ce qu'est la R.A.F. ou la D.C.A. mais il est d'autres abréviations beaucoup moins populaires ; telle est, par exemple celle-ci en certains pays : G.V.C. Cela peut sembler une simple plaisanterie aux profanes, alors que cela signifie très sérieusement : Garde-Voie de Communication. Il ne faut jamais juger témérairement des choses que l'on ignore...

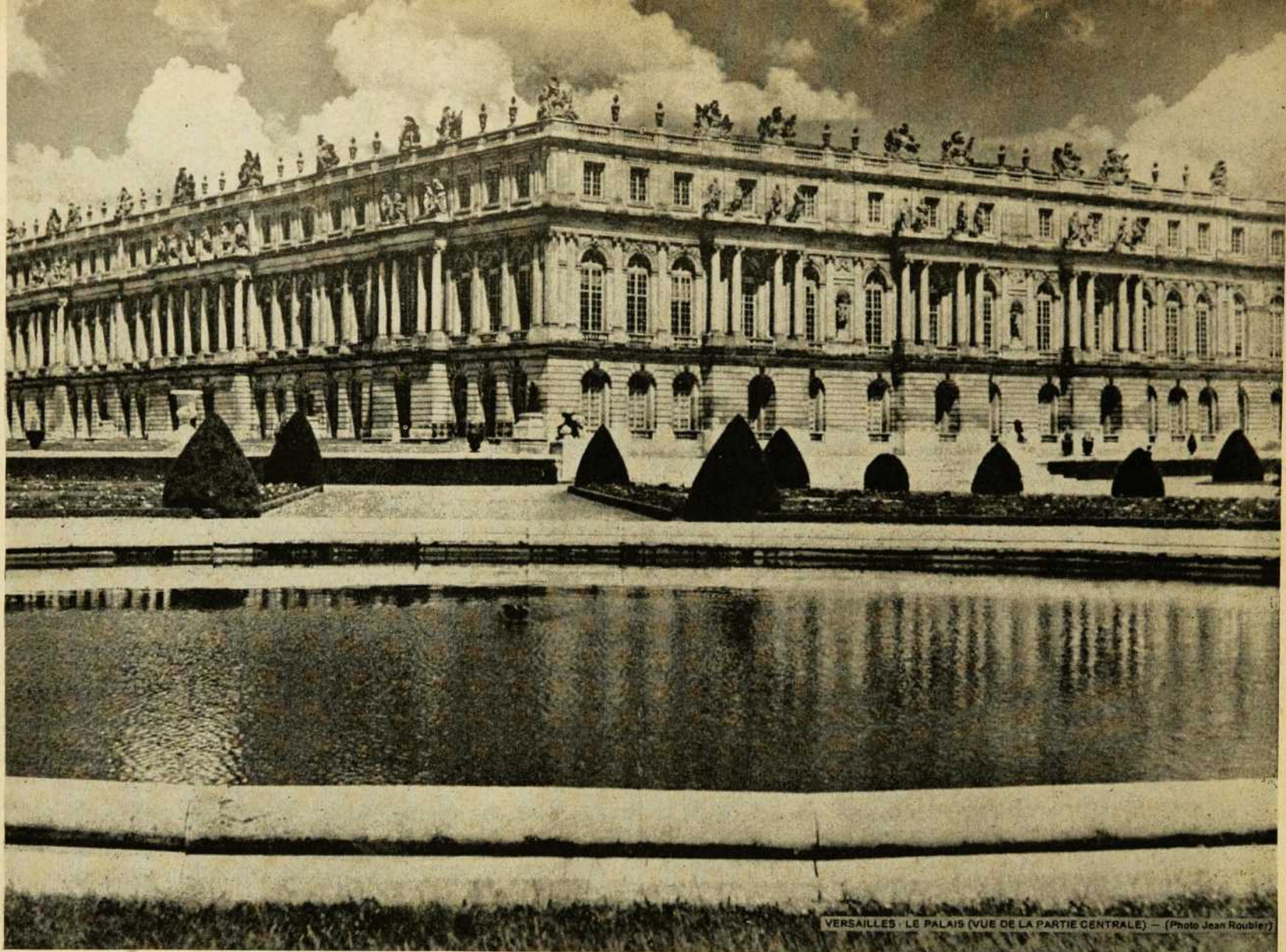
Les "sigles" ne datent pas d'hier, loin de là ! ce qui prouve une fois de plus qu'on fait souvent du neuf avec du vieux. Les anciens Grecs et Romains en faisaient usage, à tel point même que cela compliquait parfois beaucoup la lecture des inscriptions sur les monnaies et médailles de ce temps-là.

Le modernisme en fait une énorme consommation pour le commerce, l'industrie, mille opérations diverses et surtout pour l'armée ; nous revenons ainsi aux choses d'autrefois, ce qui est dans la règle puisque la civilisation semble bien revenir à la barbarie. Rien de nouveau sous le soleil.

Pour terminer, un sigle intéressant et bien d'actualité à l'heure où nos ennemis ont probablement l'intention de lancer quelque nouvelle "offensive de paix". Ce sigle est le nom de Cambronne qui s'est illustré par un mot fameux, et ce mot de Cambronne donne, avec chacune de ses lettres, la phrase suivante :

"Courte et Ancienne Manière Brevetée de Répandre à l'Offre Niaise de Nos Ennemis."

Fernand de Verneuil



VERSAILLES - LE PALAIS (VUE DE LA PARTIE CENTRALE) - (Photo Jean Roublier)

La célèbre galerie des batailles, au palais de Versailles.

Versailles, le plus beau palais de l'Europe

QUATRE cents ans dans le passé, l'endroit où s'élève le fastueux palais de Versailles avait un aspect bien différent de celui d'aujourd'hui. Là où se trouve le plus beau palais de l'Europe, et peut-être du monde entier, on ne voyait que des forêts et des pâturages ; à l'emplacement même du principal corps de bâtiment c'était une ferme où poules et coqs jacassaient à qui mieux mieux. Plus tard on devait y voir nombre d'autres poules et de coqs, mais pas d'une basse-cour, ceux-ci ; ceux de la cour d'un roi, Louis XIV, qui devait laisser son empreinte sur le siècle tout entier.

Où il y avait des forêts séculaires, des champs d'herbes folles et des marais fangeux, on voit maintenant de splendides jardins, bassins et monuments qui font comme un cortège au palais.

Une immense avenue qui est elle-même une merveille conduit au palais ; elle traverse toute la ville de l'est à l'ouest ; deux autres avenues, celles de Sceaux et de Saint-Cloud la complètent et donnent accès à de remarquables édifices. C'est le palais de madame Elisabeth, puis l'Hôtel des Menus-Plaisirs, celui du Grand Veneur, du Grand Maître, puis le lycée de Versailles ; c'est l'hôpital à la construction duquel trois rois ont fait travailler, le théâtre et d'autres admirables édifices.

De tous côtés, le paysage a été transformé pour le plus grand plaisir des yeux, on y voit une multitude de petites prairies, d'îles, de ponts rustiques, de pelouses, de grottes et de chaumières artistiques. Il y a jusqu'à des montagnes artificielles érigées à grands frais, et une grotte somptueuse pouvant servir de résidence à un millionnaire ; le toit en est fait de rochers, de pelouses et de bosquets. La bibliothèque publique était à l'unisson de tout cela avec ses précieux volumes dont beaucoup dataient des premiers temps de l'imprimerie. Qu'en

Chronique documentaire

par

Louis Roland

reste-t-il aujourd'hui ? il est sans doute mieux de ne pas y penser.

Quant au palais lui-même, il défie presque toute description, car il faudrait consacrer des douzaines et des douzaines de pages à la description de ce qu'il est et de ce qu'il contient.

Le touriste, surtout s'il est un peu au courant des principaux faits de l'histoire, est fortement impressionné par tout cet ensemble de merveilles qui ont vu tant de choses. Pour ne citer que les principaux événements qui se sont déroulés au château de Versailles, on peut rappeler la mort de Louis XIV, en 1715, celle de la Pompadour, en 1764, celle de Louis XV, en 1774.

Les 5 et 6 octobre 1789, le peuple de Paris envahit le château pour y aller chercher la famille royale qu'il ramena à Paris ; en 1837, le roi Louis-Philippe y créait un splendide musée ; en 1871, le château était occupé par les Allemands et leur souverain s'y faisait couronner empereur d'Allemagne. En

1896, le tsar Nicolas II de Russie et l'impératrice y étaient reçus par le gouvernement de la république.

Versailles fut aussi l'endroit où plusieurs traités célèbres furent signés. Il y eut celui du 3 septembre 1783, entre la France et l'Angleterre, ce qui mettait fin à la guerre d'Amérique. Il y eut aussi celui qui mit fin à la précédente guerre, et qui fut si peu observé que l'on peut dire que ce ne pas un traité mais un maltraité. Il est peu probable que celui qui terminera la présente guerre soit toutefois signé là.

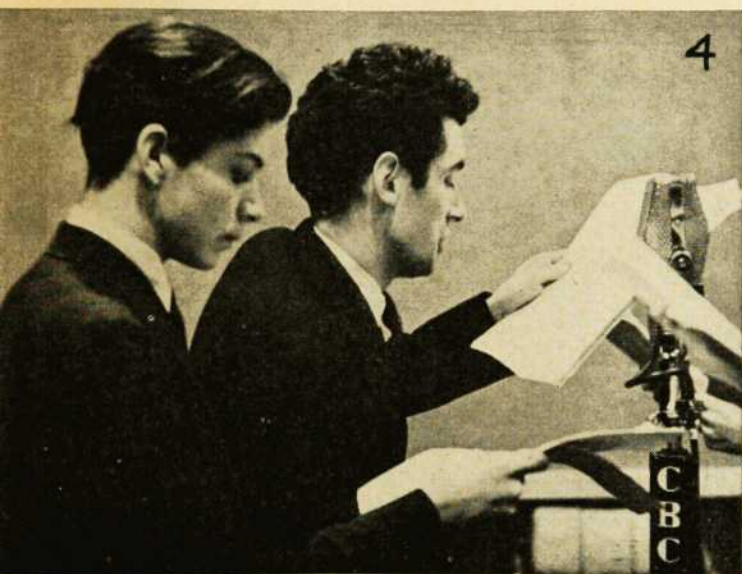
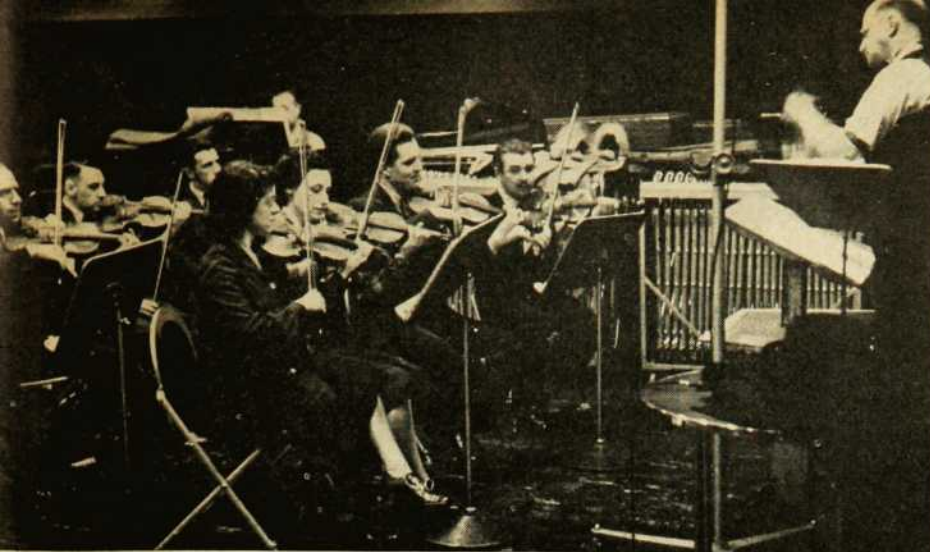
Il y a tant de choses à voir au château et dans les immenses jardins qui l'entourent que, sans guide, on en manquerait la majeure partie ; les chefs-d'œuvre s'y entassent sur les chefs-d'œuvre, et l'on sent que les créateurs de toutes ces merveilles n'ont pas négligé la moindre occasion ou la moindre parcelle de terrain, l'art y surgit partout.

Il n'y a pas de coin éloigné ou d'endroit assez obscur pour qu'on n'y ait pas installé une statue de marbre ou de bronze. C'est une continuelle féerie au cours de laquelle l'art des hommes et la nature sont associés de la manière la plus heureuse.

Hélas ! toutes les plus belles choses n'ont pas la certitude de la durée ici-bas, et le palais de Versailles qui brilla de tant de gloire et d'art, sous Louis XIV, connut la déchéance après ce monarque. Négligé et même abandonné, il subit la revanche de la nature qui jeta toutes ses folles frondaisons dans les magnifiques allées, les pierres de l'immense palais subirent les attaques des éléments et s'effritèrent ; ce ne fut plus enfin qu'une vaste ruine. Ainsi passe la gloire en ce monde.

Ces royales demeures, lamentablement dévastées, restèrent longtemps en piteux état, puis Napoléon voulut leur rendre leur ancien éclat mais, trop absorbé ailleurs par les événements, il abandonna la tâche.

(Lire la suite page 15)



"JE ME SOUVIENS"

Une intéressante émission qu'on reprendra peut-être à CBF
l'automne prochain.

EN raison de ses possibilités qui tiennent de la magie, la radio peut et doit se faire le complément de la littérature d'une nation. Véhicule de la langue parlée dans des conditions exceptionnellement favorables, elle constitue un médium dont la portée, semble-t-il, est fort loin d'être estimée à sa valeur.

Il est vrai, qu'ici et là, quelques tentatives très louables ont été faites en ce sens, mais il est généralement vrai de prétendre que l'initiative radiophonique n'a pas péché par excès en chantant la vie canadienne-française avec des moyens purement littéraires et musicaux.

Si l'on excepte quelques rares programmes de qualité, tels *Un Homme et son Pêché* et *Le Curé de Village* qui, par ailleurs, se limitent à l'aspect régionaliste de notre vie, il n'y a guère que l'émission *Je Me Souviens* qui se soit franchement dirigée en ce sens.

Je Me Souviens est plus qu'une peinture typiquement réaliste de certaines gens et de certaines régions de notre Canada français: c'est une forme par laquelle cherche à s'extérioriser la vie de notre peuple tout entier avec ses diversités de caractères, de milieux et de culture.

Le sujet est vaste et de traitement difficile, comme bien l'on pense. Mais il offre par contre des possibilités nombreuses, qui, par une exploitation habile, peuvent servir aux nôtres au double point de vue, artistique et culturel.

Des voix plus autorisées ont souligné tout l'intérêt que comporte cette émission de caractère purement autochtone. Elles ont particulièrement insisté sur ce fait que tout ce qui se débite à *Je Me Souviens*, qui est de fabrication locale, — musique et sketches — ne peut que contribuer à raviver en nous l'amour du beau en même temps que notre confiance en l'avenir.

Je Me Souviens, qui vient de terminer la saison par sa cinquante-quatrième émission, reviendra tout probablement sur les ondes l'automne prochain. L'auteur attiré des sketches était Félix Leclerc, dont l'extraordinaire talent a fait l'objet de notre admiration la plus vive. Toutes les partitions musicales, spécialement écrites pour *Je Me Souviens*, sont les œuvres d'Hector Gratton, compositeur réputé de chez nous. La réalisation de ces émissions avait été confiée à Paul Leduc.

1. — La musique d'inspiration canadienne a sa large part dans l'émission *Je me Souviens*. On voit ici Hector Gratton, compositeur et chef d'orchestre, dirigeant une de ses œuvres au cours d'un programme. 2. — De gauche à droite: Pierre Dagenais, Félix Leclerc (auteur et interprète), François Bertrand (annonceur), Jean-Pierre Masson, Mme Albert Cloutier et Fred Barry. 3 et 4. — Pierre Dagenais, Félix Leclerc et Mme Albert Cloutier. 5. — Paul Leduc, le réalisateur. 6. — Paul Leduc et Pierre Dagenais. 7. — Hector Gratton, chef d'orchestre et compositeur.

Photos Henri Paul.

(On trouvera d'autres photos de « Je Me Souviens » à la page 34.)

Dans le Monde Sportif

Par Oscar Major



LES BURGE, premier but du Montréal, meneur des coups de circuit de la Ligue Internationale, croit que le gouvernement américain ne l'appellera pas sous ses drapeaux avant le mois de septembre. Ce solide coigneur améliore son jeu au champ, de jour en jour.

CHOSSES ET AUTRES

■ Les experts en lutte libre ont, sans doute, remarqué, à part les grimaces des combattants, la facilité avec laquelle notre champion Yvon Robert sait tirer le meilleur parti de la rivalité sportive, existant entre les partisans anglais et ceux de langue française. Le rusé et intelligent champion se laisse « martyriser » pendant quelques minutes. Ce procédé réussit à attirer la pitié des spectateurs anglais. Puis, à un certain moment, il sort de ses gonds et remet à son antagoniste plus que le change. Ce réveil fait jubiler les « canayens ». Au cours d'un match contre un adversaire de seconde zone, Yvon Robert a le don de le faire paraître un As du tapis. ... Le promoteur de lutte Eddie Quinn a donné une magnifique coupe au gagnant d'un concours sportif, disputé entre les soldats du camp de Huntingdon. ... Dans certains magasins de la ville, on ne peut acheter que deux balles de tennis à la fois et le samedi seulement. ... Les salaires des joueurs du Montréal varient de \$2000 à \$3000 par saison. Le jeune lanceur Chet Kehn reçoit \$2500 des Royaux et \$2500 du Brooklyn.

■ A Oslo, Norvège, une jeune fille de 20 ans a mis le feu à un entrepôt contenant 20,000 skis, réquisitionnés par les Allemands. La résistance est

semblable, en Belgique, où les femmes sont tellement distraites qu'elles laissent, à tout instant, tomber des pots de fleurs sur la tête dure des nazis, après quoi elles descendent sur la chaussée pour s'excuser de l'accident. ... Le juge suprême du baseball majeur, Kenesaw Mountain Landis, a mis fin à ces joutes d'exhibition, supposées disputées aux profits d'œuvres de guerre; il a formellement défendu aux propriétaires des clubs majeurs de louer ou prêter leurs terrains, leurs joueurs et tous moyens de publicité aux organisateurs de ces réunions, où l'appât du gain prime la bienfaisance. ... Le plus grand nombre d'extras, employés au cours de la production d'un film cinématographique, à Hollywood, soit 21,000, constitue un record mondial du genre. Les directeurs du film *The Pride of the Yankees* sur la vie de Lou Gehrig, étoile des Yankees de New-York, ont engagé tous ces figurants à un salaire de \$100 chacun, pour deux semaines de travail. ... Roland Longtin, ancienne étoile de tennis de Montréal, ancien champion du Canada du tennis sur table, à l'emploi du gouvernement fédéral, à Ottawa, a perdu une trentaine de livres depuis six mois. Notre tennisman mesurant six pieds ne pèse plus que 120 livres à peine. Selon l'expression rituelle, il dit qu'il n'a plus que la peau sur les os.

■ Les activités du promoteur de la « petite lutte », Lucien Grégoire, s'étendent de jour en jour. Il est à l'œuvre, deux fois par semaine, au Stade Exchange de Raoul Godbout, puis à Québec, Trois-Rivières, Valleyfield, Shawinigan Falls, St-Hyacinthe, Joliette, St-Jean, Granby et autres petites villes de la province. ... La Ligue Internationale connaît, durant cette saison de 1942, un excellent groupe de douze jeunes recrues: Earl Center, Baltimore; Ewell Blackwell, Syracuse; Jack Kraus, Montréal; Bob Chipman, Montréal, lanceurs; Napoléon Reis, 1er but, Jersey-City; Babe Adams, 2e but, Syracuse; Bill Johnson, Newark; Stan Rojek, Montréal, arrêts-courts; Bob Lemon, 3e but, Baltimore; le receveur Aaron Robinson, Newark; les voltigeurs Carl Furillo, Montréal; Johnny Wrostek, Toronto; Eddie Kobesky, Buffalo. ... Nous épousons entièrement les vues de M. G. Laforce sur l'éducation physique, chose essentielle à l'avancement de notre race. Lisons attentivement: « Pendant la croissance, à l'époque où le corps se développe, où il faut surveiller ce développement, on devrait réserver une demi-heure au moins par jour à l'éducation physique de tous. On consacre de longues heures à des études dont quelques-unes risquent d'être inutiles dans la vie. En revanche, le développement physique est relativement négligé, sacrifié. Les changements fréquents dans les programmes d'études montrent bien que l'on s'efforce toujours de les améliorer, de les rendre plus pratiques. La même évolution s'impose en fait d'éducation physique. »

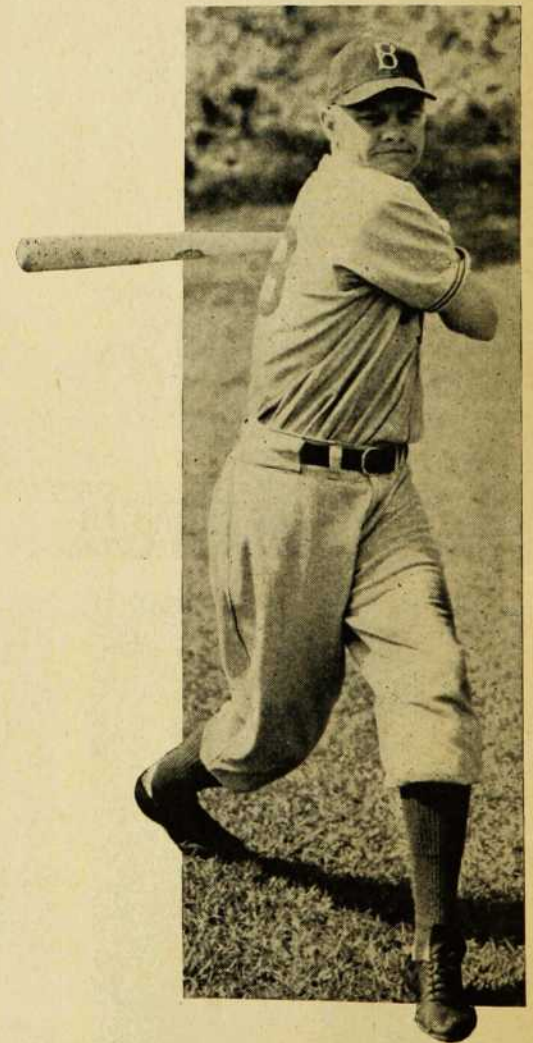
■ Une question au membre de la Commission athlétique qui, avant le match de lutte, au Forum, entre Larry Moquin et Arthur Legrand, réclama les cartes de santé de ces deux lutteurs: M. le commissaire, avec votre ventre bedonnant comme un œuf de Pâques, avez-vous votre carte de santé? Dix minutes de culture physique par jour vous aideraient à mieux agir! ... Un grand nombre de joueurs de la Ligue de baseball Canado-Américaine se plaignent de la « lenteur » des balles avec lesquelles ils jouent aux Trois-Rivières et à Québec. Ils devraient adresser leurs jérémiades aux gouvernants qui obligent les propriétaires des clubs canadiens à employer la seconde qualité des balles Wilson. Entre nous, dans deux villes où 95% des spectateurs payants sont canadiens-français, il serait logique de se servir des balles fabriquées par la maison Daignault & Rolland, excellentes en tous points.

■ David Lazzeri, fils de Tony Lazzeri, l'ancien second but des Yankees, aujourd'hui gérant du club Portsmouth, veut à tous prix suivre les traces de son père dans le baseball organisé. Le papa ne

l'entend pas de la même oreille. Il aimerait à ce que son garçon devienne défenseur des veuves et des orphelins. ... La plupart des vétérans du baseball majeur n'aiment pas à jouer, le soir, à la lumière électrique. Gene Moore, centre du Montréal, prétend qu'un joueur ne peut pas donner, durant les parties du soir, le meilleur de lui-même. Au champ, entre 10 et 11 heures, l'herbe devient quelque peu trempée. Au bâton, bon nombre de frappeurs ne peuvent pas juger la vitesse de la balle lancée.

■ Le révérend Père Phil Cornelier, O.M.I., a été récemment nommé recteur de l'Université d'Ottawa. Il fut l'un des meilleurs botteurs de l'histoire du rugby canadien. Durant sa carrière athlétique, de 1908 à 1920, le Père Cornelier, ne pesant que 138 livres, pouvait botter le ballon ovale à 240 pieds de distance, tous les jours de la semaine. ... Les parieurs de profession, les coulissiers de la boxe, les racqueteurs de Cleveland ne trouvent pas la vie rose avec Tris Speaker, l'ancienne étoile des ligues majeures du baseball, comme mentor de l'art pugilistique de cette ville de l'Ohio, où la lutte libre ne fait pas des affaires d'or. Tris Speaker fait des purges à sa manière, chaque fois que l'occasion se présente, sans s'occuper des influences politiques. L'esprit de politique, lorsqu'il intervient dans les choses du sport, fait souvent plus de mal que de bien. ...

(Lire la suite page 41)



TOM TATUM, actif troisième but des Royaux de Montréal, le boute-en-train des équipiers de Clyde Sukeforth, terminera la saison avec une moyenne de plus de .300 au bâton. Pour atteindre son but, il lui faudra mettre les bouchées doubles. ... Les partisans du baseball semi-professionnel de notre province ont, sans doute, remarqué que Tatum ressemble, même à s'y tromper, à Léo Dubé, l'un de nos meilleurs coigneurs de Montréal.



" Vous êtes en panne, pauvre monsieur ? Comme c'est désagréable. Je connais ça, vous savez... "

Une Femme Passa

Nouvelle d'amour par Jean Parys

Dessin de LE ROY

NE me parlez pas des femmes qui conduisent une automobile, qui plaident en justice ou qui font de la politique ! Dans tous ces actes, elles apparaissent désaxées, encombrantes et ridicules ! La femme a été créée pour être nourrie et protégée par l'homme. Sa raison d'être essentielle est de perpétuer la race et de convertir en douceurs familiales le produit matériel que l'homme tire de son travail social. La place, le bonheur de la femme est au foyer. La femme doit être l'ange du foyer. Cinquante siècles d'humanité l'ont ainsi consacrée !

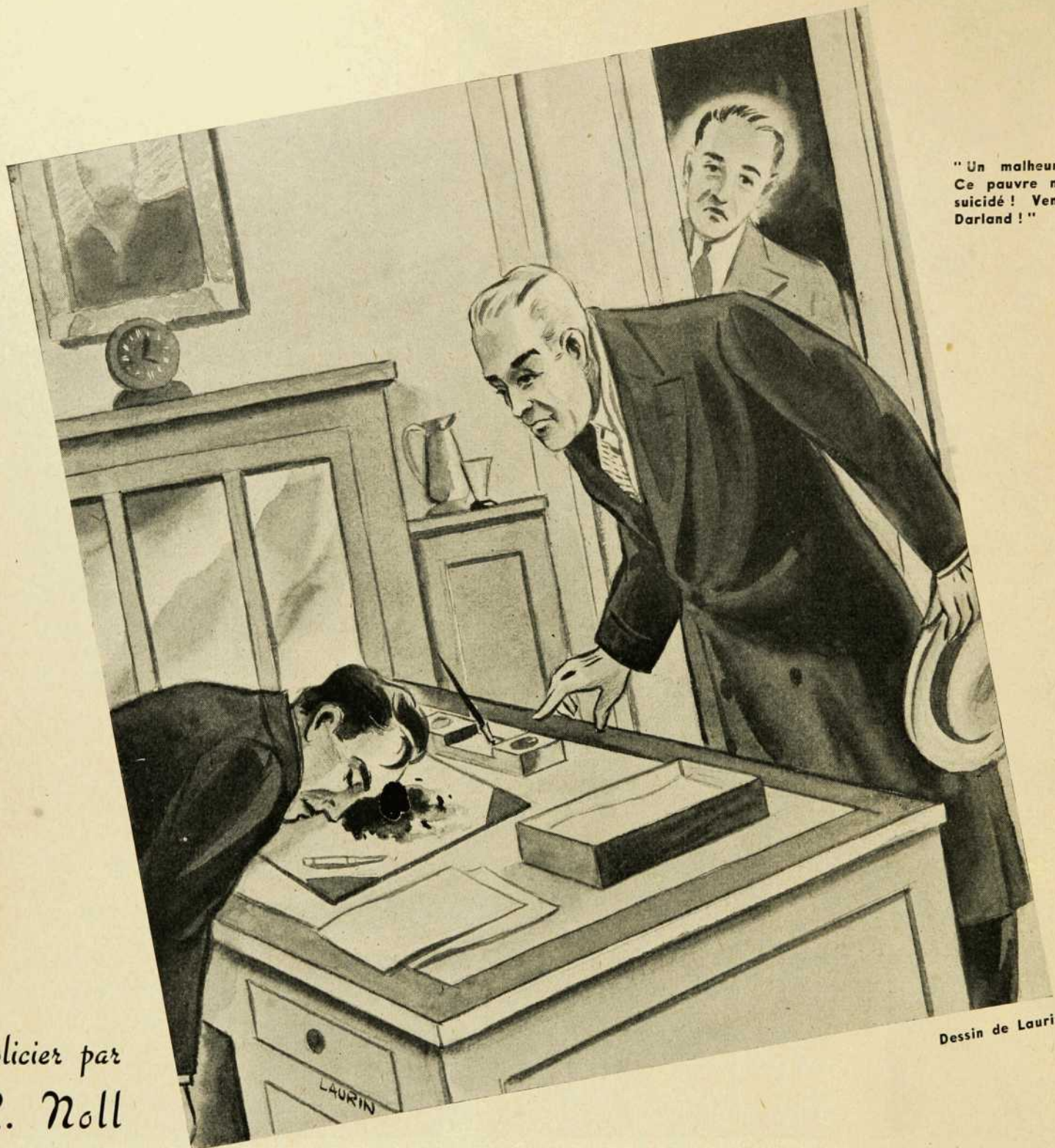
Et voilà qu'en moins de vingt ans, un vent de démençe souffle dans le cerveau de quelques orgueilleuses. Un mouvement, parti de la guerre, tend à renverser l'ordre normal des sexes. Une substitution accidentelle, qui eût dû cesser avec la paix, se prolonge et s'intensifie ! On parle de chômage et nul législateur n'a le courage de rendre aux hommes les outils que détiennent illicitement les femmes ! Ma parole, c'est à douter de la morale et du bon sens ! De même qu'un membre inemployé s'atrophie, le sexe fort, de plus en plus inoccupé,

est en train de dépérir, garroté par le sexe faible qui, lui se remue et triomphe ! »

Une salve d'applaudissements éclate sur ces dernières paroles. André s'essuie le front. La chaleur de la discussion l'a mis en nage. Il est à son cercle des Anciens chefs de section où un camarade, nouvellement promu dans la Légion d'honneur, offre un banquet. Tout à l'heure, en sortant des bureaux de la Compagnie d'assurances, à laquelle il appartient comme inspecteur, il a vu une petite femme écraser un chien sous l'auto qu'elle conduisait. C'est cet accident qui fait l'objet de la conversation générale très animée.

André a vingt-neuf ans. Il est célibataire et jure qu'il le restera tant que les femmes conduiront des automobiles et se mêleront des affaires des hommes.

Un matin d'octobre. La nuit tombe peu à peu sur le Bois de Vincennes, éteignant, une à une, les feuilles pourpres des marronniers. André revient de transiger une affaire de sinistre à Joinville. Il a gagné la partie ; aussi le voyons-nous de bonne humeur. C'est sa dernière course de la journée. Comme une bonne heure le sépare encore du dîner, il laisse sa 9 CV parcourir mollement les allées au ralenti de son moteur. (Lire la suite page 40)



"Un malheur est arrivé. Ce pauvre monsieur s'est suicidé ! Venez vite, M. Darland !"

Dessin de Laurin

Récit policier par
M.-R. Noll

Un Cas d'Hérédité

SIMONE DARLAND se tamponnait les yeux de son mouchoir plié, avec une sorte de fureur...

— Enfin maman, t'imagines-tu cela, s'exclamait-elle avec désespoir, il est parti en me disant que nos projets d'avenir étaient irréalisables, qu'il était préférable de nous séparer, de ne plus nous revoir !

— Voyons, ne t'exalte pas ainsi ! conseillait la bonne Mme Darland, une grosse et paisible bourgeoise d'une cinquantaine d'années, cependant qu'à ses côtés, son mari, un homme chauve et bedonnant, semblait consterné.

Cette scène de famille se passait dans un intérieur calme et cosu de la rue de Médicis.

Les Darland, anciens bonnetiers retirés des affaires après fortune

faite, avaient rêvé, avec la grosse dot qu'ils lui donnaient, de marier leur fille unique selon son gré, surtout vers les inclinaisons de son cœur.

— Même si mon gendre ne possédait pas un rouge liard, proclamait l'ancien négociant, ma fille serait assez riche pour deux !

Or, l'été précédent, Simone avait fait la connaissance à Dinard d'un charmant danseur, doublé d'un nageur émérite et d'un tennisman expérimenté.

C'avait été tout de suite le coup de foudre, l'amour entre ces deux cœurs jeunes avait flambé comme une torche.

Dans le cas, il ne s'agissait pas d'un parti indésirable ou besogneux, le comte André de Soigne était jeune, beau garçon, fortuné. Il n'avait

pas de profession, c'est vrai, mais la gérance de son capital lui en tenait lieu. D'autre part, il se passionnait pour les sports, les exercices violents, les découvertes nouvelles dans toutes les branches de l'activité humaine.

En somme, un garçon intéressant, si ce n'avait été peut-être sa trop grande émotivité.

Les Darland avaient accueilli ce projet de mariage avec enthousiasme. Du reste, tout de suite, André avait exprimé ses intentions. On l'avait accueilli au sein de la famille avec cordialité.

André de Soigne était libre, orphelin, libre de disposer de lui-même et de sa fortune. Deux mois plus tard, les jeunes gens se trouvaient fiancés. La bague rituelle avait été

donnée, un superbe brillant monté sur platine.

L'entourage de la jeune fille se réjouissait de cet heureux dénouement. Le mariage avait été fixé au mois suivant.

Presque chaque soir, M. de Soigne venait dîner en famille et passer sa soirée avec sa fiancée. Jusqu'aux jours derniers, il se montrait gai, affable, enjoué. Puis brusquement, son humeur changea. Il devint sombre, absorbé, préoccupé. A toutes les questions posées par sa fiancée, il se contentait de répondre d'un air agacé :

— Mais vous perdez la tête, ma petite Simone, je n'ai rien ! absolument rien !

Enfin, vint ce soir où les époux Darland, ayant par discrétion laissé

seuls les fiancés dans le salon, entendirent claquer la porte de sortie et retrouvèrent leur fille en larmes, sanglotant dans un fauteuil au coin du foyer.

— Voyons, s'écriait d'un ton coléreux M. Darland, je ne peux pas croire que ce monsieur ait agi de la sorte sans te donner une explication à son inqualifiable conduite ! Du reste, il nous devait à nous une explication, et, pas plus tard que demain...

— Non, papa, je t'en prie, si André est parti c'est qu'il ne m'aime plus, voilà tout !

— Et pourquoi ne t'aimerait-il plus ? Il faut trouver une explication à toute chose !

Simone haussa les épaules d'un air excédé :

— Il est parti, voilà ! Seulement, je ne sais pas si je pourrai survivre à cette déception ! M. de Soigne était tout pour moi ! Plutôt que de renoncer à son amour j'aimerais mieux me tuer !

Mme Darland poussait un cri :
— Surtout ne va pas faire de bêtises ! Tu te montes la tête comme une gamine. Tout s'arrangera, je te dis ! N'est-ce pas, Ernest, que tout s'arrangera ?

Après le départ de Simone, les deux époux se regardèrent avec consternation.

— Tu as vu l'exaltation de la petite ? dit Mme Darland. J'ai peur d'un malheur !

— Oh ! tu ne vas pas à ton tour faire du drame ?

— Je ne suis pas tranquille !

— Le cas est simple, tous les jeunes gens en voie de se marier y ont plus ou moins passé. On a une maîtresse, on hésite au dernier moment à l'abandonner. De Soigne est un garçon nerveux, impressionnable, cette femme apprenant ses projets de mariage aura essayé de faire pression sur lui ! Un simulacre de suicide, peut-être ? Affolé, il aura promis tout ce qu'on aura voulu !

— Tu crois !
— J'en suis certain ! Cette rupture brusque et sans explication ne peut venir d'une autre cause !

— Alors, que comptes-tu faire ?
— C'est bien simple, me procurer par un habile détective l'adresse et le nom de cette maîtresse, allez voir celle-ci et lui offrir une bonne somme d'argent. Avec cet argument sonnant et trébuchant, je donnerais ma tête à couper si cela ne marchait pas !

II

MYSTÉRIEUX SUICIDE

DÈS le lendemain matin, M. Darland se rendit à la fameuse agence de surveillance Stary-Hamilton, avenue de Messine. Cet office de renseignements privés prodiguait un peu partout une publicité à grand tapage : les quatrièmes pages des journaux, l'affichage, la radio, s'évertuaient plusieurs fois par jour à démontrer les mérites incontestables de « l'homme au cadenas ».

Ce bourgeois de mœurs paisibles, à l'esprit timoré, n'avait jusqu'à présent eu affaire à ce genre d'établissement. Ce fut avec un peu d'émotion qu'il pénétra dans le grand salon du détective privé.

L'ancien bonnetier dut prendre patience avant d'être introduit ; il feuilleta plus de vingt fois les revues et brochures accumulées sur la table centrale.

Enfin, la porte du fond se rouvrit et la silhouette replette de Stary-Hamilton se dessina au milieu de l'encadrement de la porte.

Le détective affectait une froideur anglo-saxonne. Il s'était composé une figure d'homme d'affaires d'ou-

tre-Atlantique, joues soigneusement rasées, cheveux plaqués, grosses lunettes d'écaille, tenue absolument correcte, veston noir, pantalon à rayures.

Il fit un signe à son visiteur : Venez !

Dans le cabinet, strictement américain, le détective invitait son visiteur à prendre place dans un large « club » confortablement rembourré.

Il pivota deux fois sur son fauteuil de chêne clair tournant et, les mains à plat sur son bureau, dit, laconique :

— Alors ? Je vous écoute, monsieur !

La gorge sèche, très intimidé par le ton glacial du détective, le père de Simone conta en quelques mots l'objet de son souci. Stary l'écoutait d'un air concentré.

Lorsqu'il eut fini, un léger sourire se dessina sur les lèvres du détective.

— C'est une question très simple, je puis vous avoir le renseignement complet en quelques heures. Nos services sont admirablement organi-

Maréchal, j'irai la prendre avec ma petite voiture, nous irons à la piscine Molitor, ensuite nous déjeunerons toutes les deux, quelque part du côté du Bois, en garçons ! » Je ne pouvais pas lui refuser, n'est-ce pas ? D'autant plus que la pauvre petite a besoin de distraction dans l'épreuve qu'elle traverse. Elle s'était attachée terriblement à ce garçon ! Eh bien, de ton côté ?

— J'aurai les renseignements à trois heures et quels qu'ils soient, je suis décidé à avoir une explication serrée avec M. de Soigne ! Eh ! que diable ! c'est du joli d'entrer ainsi dans une honorable famille, de se poser en prétendant, de prendre le cœur d'une jeune fille et brusquement, au dernier moment, de se retirer sans donner la moindre raison à une reculade vraiment inexplicable. Comme je te l'ai dit, s'il ne s'agit que d'une encombrante maîtresse, j'en fais mon affaire ! Enfin, attendons les renseignements !

Le couple, très bouleversé, mange à peine au déjeuner et bien avant

venue habiter avec lui et durant une année ils ont vécu ensemble une existence matrimoniale.

« Cette personne, employée en qualité de mannequin dans la grande maison de couture des Champs-Élysées, Hector et Paulain, se nommait Jenny Chancet. Cette grande jeune femme brune, mince, aux étranges yeux pers, à la démarche onduleuse, était connue des domestiques servant dans les hôtels voisins qui la voyaient souvent sortir le matin du rez-de-chaussée de M. de Soigne dont une porte extérieure donnait directement sur la rue.

« La liaison cessa voici huit mois. A partir de ce moment, Jenny cessa de venir chez son amant. Aucune femme ne la remplaça. Mieux, André de Soigne parut mener une vie complètement chaste, ne sortant plus le soir, menant une existence parfaitement rangée. Le bruit courut dans le quartier qu'il était fiancé et allait bientôt se marier. Actuellement, il est absolument établi que le jeune homme n'avait d'attache nulle part ! On ne lui connaît point non plus de lien de parenté. »

M. Darland restait perplexe.
— Voyons, faisait-il, tout cela est invraisemblable. S'il ne s'agit plus de l'influence d'une femme, je me perds en conjectures !

— Il vous reste la ressource de demander une explication à ce monsieur. Lui seul est à même de vous la fournir.

— C'était là mon intention ! concéda l'ancien bonnetier. Mais vous avez raison, une conversation s'impose, je vais de ce pas chez M. de Soigne !

Après avoir réglé des honoraires qui lui parurent singulièrement élevés par rapport aux renseignements qu'il venait de recevoir, M. Darland, une fois sur le trottoir, héla un taxi et se fit conduire chez André de Soigne. Il connaissait bien l'endroit pour s'y être rendu plusieurs fois. Une aile du petit hôtel particulier donnait directement rue Ballu, c'est de ce côté qu'une porte accédant à la garçonnière donnait sur le trottoir. Généralement, cette entrée, munie de forts volets de bois, était condamnée. Les visiteurs avaient l'habitude d'emprunter la porte centrale, celle-ci donnant sur un jardinet fermé d'une grille dont l'ouverture se faisait par le dé clic d'un bouton automatique.

M. Darland pénétra donc à l'intérieur du jardinet, franchit les marches du perron et ayant poussé le vantail du vestibule commandant les autres appartements de l'hôtel, sonna à la porte de M. de Soigne.

Un long trille électrique se fit entendre à l'intérieur, auquel succéda un impressionnant silence.

M. Darland renouvela plusieurs fois sa tentative sans obtenir plus de succès, pensant avec dépit : « Il n'est pas chez lui ! » Il s'apprêtait à se retirer lorsqu'un pas pressé gravit les marches du perron. Le battant grinça, il se trouva en présence de Pierre, le valet de chambre de M. de Soigne.

— Votre maître n'est pas chez lui ?

— Mais si, monsieur, répliqua le serviteur avec une expression de surprise, je l'ai quitté il y a une heure à peine pour faire une course chez son tailleur. Il m'a affirmé ne pas devoir sortir de la soirée ! Peut-être aura-t-il été appelé en mon absence par un coup de téléphone ! En tous cas, je vais toujours vous faire entrer, M. Darland.

Il prit son passe dans la poche de son tablier, ouvrit la porte avec précaution, s'effaçant afin de laisser passer le visiteur.

— Tiens ! remarqua le valet, la porte du studio est ouverte et le

Paysage

La rivière s'écoule avec lenteur. Ses eaux
Murmurent près du bord, aux souches des vieux aulnes
Qui se teignent de sang ; de hauts peupliers jaunes
Sèment leurs feuilles d'or parmi les blonds roseaux.

Le vent léger, qui croise en mobiles réseaux
Ses rides d'argent clair, laisse de sombres zones
Où les arbres, plongeant leurs dômes et leurs cônes,
Tremblent, comme agités par des milliers d'oiseaux.

Par instants se répète un cri grêle de grive,
Et, lancé brusquement des herbes de la rive,
Étincelle un joyau dans l'air limpide et bleu ;

Un chant aigu prolonge une note stridente ;
C'est le martin-pêcheur qui fuit d'une aile ardente
Dans un furtif rayon d'émeraude et de feu.

JULES BRETON.

sés. Donnez-moi l'adresse du jeune homme !

— Comment dites-vous ? Ah ! je prends note, M. André de Soigne, 6, rue Ballu, il habite là une petite garçonnière au rez-de-chaussée d'un petit hôtel particulier. Merci, c'est parfait. Revenez vers trois heures, je vous communiquerai la fiche de renseignements.

L'ancien négociant s'empressa de regagner son foyer, non sans avoir, au préalable, laissé entre les mains de Stary-Hamilton un grand billet bleu à titre de provision. Le valet de chambre lui ayant ouvert la porte, il se débarrassa rapidement de son pardessus, de son cache-nez et se précipita aussitôt dans la chambre de sa femme. Celle-ci achevait sa toilette avant le déjeuner.

— Comment se trouve Simone ce matin ? questionna anxieusement le gros homme.

— Beaucoup mieux ! La nuit l'aura apaisée. C'est à peine si elle paraissait fébrile. Elle m'a dit : « J'ai besoin de me changer les idées, je vais téléphoner à mon amie Paulette

trois heures M. Darland sonnait à la porte du détective privé.

Après une longue attente au salon, il fut enfin invité à pénétrer dans le bureau.

Stary-Hamilton semblait joyeux. Et après les politesses d'usage :

— Cher monsieur, réjouissez-vous, je viens de recevoir à l'instant, par l'un de mes agents, votre petit renseignement. Vous le voyez, notre maison donne à chaque enquête un maximum de célérité.

D'un pas agile, le détective alla à un classeur dont il manœuvra le tablier pliant, retira d'un compartiment un fichier et revint vers le bureau en disant :

— Voici la note concernant M. de Soigne. Voulez-vous que je vous la lise ?

— Je vous en prie.

— Nous disions donc : Jean-André, comte Bernardin de Soigne, demeurant 6 rue Ballu. Jeune homme très adonné aux sports, jolie fortune, conduite correcte, on ne lui connaît pas de liaison suivie, pourtant, il y a deux ans, une femme est

plafonnier est allumé! Monsieur est sûrement là!

Il appela :

— Monsieur! Monsieur! M. Darland est là!

Comme le silence persistait, il alla jusqu'au seuil de la pièce ouverte, mais à peine l'avait-il dépassé qu'il laissa entendre une exclamation de frayeur :

— Oh! mon Dieu! Un malheur est arrivé. Ce pauvre monsieur s'est suicidé! Venez vite, M. Darland!

Le père de Simone courut presque afin de rejoindre le domestique. Embrassant le studio d'un coup d'œil, il ne put douter de l'événement tragique annoncé : M. de Soigne, assis à son bureau, la tête penchée sur le buvard, perdait son sang sur l'amoncellement de pages blanches placées devant lui, un revolver à crosse de nacre se trouvait encore dans la main droite, crispée et déjà froide...

III

CRIME OU SUICIDE ?

MON DIEU! le malheureux s'est tué! haleta M. Darland en proie à une intense émotion.

Depuis la veille, il jetait à tous les diables M. de Soigne, mais devant ce cadavre raidi, la pensée du désespoir qu'éprouverait sa fille, du bouleversement qui s'en suivrait pour lui et sa famille, tout cela le troublait.

— Qu'allons-nous faire, monsieur? gémissait le valet. Ah! c'est une chance que vous soyez venu. Me voyez-vous tout seul découvrant ce cadavre? Alors, d'après vous, il faut appeler la police?

— Mais je ne sais pas! s'affolait M. Darland. Sans doute! il nous faut prévenir quelqu'un de ce suicide, téléphonez à Police-Secours.

— Surtout, monsieur, ne touchez à rien. La police va enquêter, vous comprenez?

Le pauvre M. Darland n'avait guère envie d'intervenir en quoi que ce soit! Il paraissait figé de terreur, ne pouvant détourner son regard fixe du corps écroulé sur le bureau. Le valet de chambre dut faire le tour de la table-bureau afin de prendre le récepteur de l'appareil téléphonique. Il décrocha, appela le 17, et lorsqu'il eut la communication, expliqua tant bien que mal en bredouillant ce qui venait de se passer.

Un quart d'heure plus tard, le car de police s'arrêtait devant le petit hôtel de la rue Ballu. Le commissaire et une demi-douzaine d'agents pénétrèrent à l'intérieur.

En quelques mots, le valet raconta de quelle façon il avait découvert son maître.

Le magistrat fit un rapide examen des lieux, de la position du cadavre et grogna :

— Un suicide, évidemment! C'est égal, j'ai prévenu le Parquet, il importe de ne rien toucher dans cette chambre.

Puis se tournant vers le domestique :

— Donnez-moi quelques précisions sur cette demeure. Cet hôtel particulier n'a pas de concierge?

— Non. La porte de la grille s'ouvre automatiquement ainsi que vous avez pu le voir. Quant à la correspondance, elle est mise dans la boîte et chaque locataire prend lui-même le courrier lui appartenant.

— Cette maison possède plusieurs locataires?

— En général, il y en a trois, M. le commissaire, un par étage. Depuis le mois dernier, le second est à louer, il n'en restait donc plus que deux, mon maître et l'habitant du premier.

— Qui est celui-ci?

— Un ancien officier en retraite, M. de Bonneuil. On ne le voit guère, il passe tout l'hiver dans le Midi où

il possède une propriété. C'est, du reste, un couple tranquille, c'est à peine si on l'entend!

— Cette famille est absente actuellement?

— Oui, monsieur le commissaire.

— De sorte que votre maître se trouvait être l'unique locataire de la maison?

— Depuis le mois d'octobre, c'est exact.

M. Darland interrogé à son tour ne put que redire les déclarations du domestique.

Le parquet arrivait, on commença d'urgence les constatations.

— Tiens, s'exclama le commissaire, vous êtes là aussi, inspecteur Pessart!

Le gros homme à forte moustache furetant autour de la chambre se retourna, enfonça son chapeau mou d'un coup de poing et tendit deux doigts.

— Bonjour, commissaire Bauchard, comment va. Ces messieurs m'ont enlevé en se rendant à votre appel.

— Vous n'aurez pas grand'chose à faire, un suicide! Un petit procès-verbal. L'affaire en restera là!

Le policier plissa le nez, ce qui était chez lui un tic significatif lorsqu'une question lui semblait difficile.

Il grogna :

— Un suicide! Vous allez vite!

— Cependant...

— Oui, la mise en scène. Vous êtes assez vieux dans le métier pour savoir qu'il ne faut pas s'y arrêter!

— Alors, vous croyez?

— Je ne crois encore rien. Je n'ai vu le corps que superficiellement, cependant, j'incline à croire qu'un type tenant un revolver de la main droite logiquement tire de ce côté. Si son intention est de se donner la mort, il enverra la décharge dans la tempe droite!

— Evidemment!

— Vous êtes de mon avis?

— Sans doute!

— Alors, comment expliquez-vous que le bonhomme ait la tête trouée du côté gauche?

— Hein?

— C'est comme j'ai l'honneur! Je parle que ces messieurs n'y verront que du feu.

Ils s'étaient tous deux rapprochés du groupe formé par le médecin légiste, le substitut et le juge d'instruction.

Le docteur inclinait nettement pour la thèse du suicide, ainsi que le substitut et le juge.

— Pardon! fit observer Pessart. Il n'est pas ordinaire de tenir son revolver de la main droite et de s'atteindre à la tempe gauche! Regardez le cadavre!

— Cette anomalie m'a en effet frappé, convint le médecin et je l'ai fait observer à ces messieurs, mais il est possible que la victime ait tourné la tête et se soit volontairement atteint du côté gauche!

— Drôle de fantaisie! ricana le policier.

— Elle n'est pas impossible de la part d'un homme affolé!

— Du reste, poursuivit le juge d'instruction, les motifs de suicide de M. de Soigne s'avèrent certains. M. Darland, qui se trouve présentement ici, vient de nous apprendre la rupture brusquée du mariage de M. de Soigne et de sa fille, celui-ci n'ayant pu fournir aucune raison à cette décision inattendue. Il était certainement survenu dans son existence un événement fâcheux! une catastrophe! celle-ci connue pourrait expliquer cet acte de désespoir.

— On pourrait peut-être, émit l'inspecteur, regarder ces papiers épars sur le bureau. Evidemment, M. de Soigne était en train d'écrire ou venait de terminer une correspon-

dance lorsque la mort s'est abattue sur lui. Ces documents pourraient être précieux.

— Faites, inspecteur!

Le policier glissa la main sous le visage ensanglanté et retira, non sans difficulté, quelques feuillets de papier blanc, maculés de larges taches rouges.

Ces pages étaient blanches; visiblement, nuls caractères n'y étaient tracés, pourtant l'une d'elles, probablement celle placée à la surface du buvard, portait quelques lettres tracées d'une écriture ferme.

Celles-ci alternaient entre les gros placards sanglants. L'inspecteur Pessart déchiffra péniblement : « Je vous dois... c'est un secret terrible... je n'avais pas le droit de... »

Le reste de l'écrit trempé de sang disparaissait sous une uniforme couche gluante et rouge.

IV

LE PASSÉ D'UN MORT

MALGRÉ l'apparence de suicide, le substitut jugea plus convenable d'introduire une instruction, ne serait-ce que pour la forme stricte des procédés en usage.

Un doute subsistait, or, celui-ci devait être éclairci.

Le juge d'instruction Bertal fut chargé de l'enquête. Pour ce dernier, sa conviction était faite d'avance, il s'agissait d'une mort volontaire, rien d'autre.

Pourtant, le juge Bertal, un petit homme bilieux, impatient et tyrannique, le plus sale caractère du Palais, disait-on, poussait au-delà des limites son devoir professionnel. Il n'abandonnait jamais une enquête avant que celle-ci n'ait livré tous ses secrets. Lorsqu'il sortit du petit hôtel de la rue Ballu, il emportait, soigneusement pliés à l'intérieur de sa serviette de cuir, ce qui représentait les pièces, à conviction, c'est-à-dire la feuille de papier maculée portant la trace de quelques mots, deux photos de l'identité judiciaire ayant relevé quelques empreintes sur les meubles et le bureau du mort.

A la porte, il arrêta l'inspecteur principal Pessart qui, lui aussi, se disposait à partir :

— Vous avez fini vos petites recherches, lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur le juge.

— Elles ne sont pas fructueuses?

Le policier fit la moue et grogna :

— En effet, ce n'est pas gras! A part le papier que vous emportez et les traces d'empreintes relevées par l'identité judiciaire, le butin s'affirme nul! Pourtant, je suis parvenu à obtenir un renseignement supplémentaire du domestique. Il vaut ce qu'il vaut, mais je préfère vous mettre au courant!

— De quoi s'agit-il?

— Il paraît que la fiancée de M. de Soigne, Mlle Darland, s'est présentée ce matin, demandant à le voir. Pierre Moutier, le valet de chambre venu lui ouvrir, déclara que son maître était sorti, qu'il ignorait l'heure de son retour. La jeune fille paraissait en proie à une vive excitation nerveuse, ses paupières rouges et gonflées attestaient qu'elle avait pleuré.

— Ça ne fait rien, répondit-elle, s'il n'est pas là, je l'attendrai le temps qu'il faudra.

— Et alors?

— Comme André de Soigne ne rentrait toujours pas, Simone Darland se mit à tourner comme un fauve dans le studio où on l'avait introduite. Elle regardait toute chose, s'arrêtait longuement devant chaque objet. A un moment elle appela Pierre et lui montrant une photo de femme dans un petit cadre, le questionna avec impatience.

— Qui est cette personne?

— Eh bien, oui, c'est en effet l'ancienne amie de Monsieur. Mais il y a bien longtemps que c'est fini entre eux! Monsieur a rompu dès qu'il a été fiancé à Mademoiselle et depuis ce temps, je puis bien affirmer qu'il menait une existence de pensionnaire.

— Comment s'appelle-t-elle?

— Elle se nomme Jenny Chancet et est mannequin dans une célèbre maison de couture. Je vous le répète, Monsieur a complètement rompu avec cette jeune femme.

— C'est bien!

Comme midi approchait, elle put renoncer brusquement à son projet d'attente, annonça au domestique qu'elle reviendrait dans la soirée, le chargeant de prévenir son maître de sa visite. Elle s'en alla, contenant mal une colère jalouse et quelques instants plus tard, j'entendis démarrer sa petite voiture bloquée le long du trottoir.

— Savez-vous, Pessart, que ces renseignements sont très intéressants. Je vais les consigner au dossier. Pour le reste, je vous serais obligé de retrouver cette fille Jenny Chancet et de causer un peu avec elle!

— A ne rien vous cacher, monsieur le juge, j'en avais l'intention!

— Bon, alors je compte sur vous; dès que vous aurez du nouveau, venez me voir!

C'est sur ces derniers mots que le juge et l'inspecteur se séparèrent.

L'un allant en direction de la rue Blanche, l'autre remontant la place Clichy.

Arrivé au rond-point, Pessart, qui depuis une minute marchait en réfléchissant, la tête penchée, s'arrêta, tira de son gousset sa grosse montre d'argent.

— Quatre heures dix! constata-t-il, j'ai le temps de filer là-bas et de voir le numéro! C'est l'heure des mannequins des boîtes chics!

Il héla un taxi passant à vide et lui jeta l'adresse d'Hector et Paulain, avenue des Champs-Élysées.

Pessart monta un escalier assez étroit et, au premier étage, fut envoyé par une cousette qui passait, vers une espèce de bureau aménagé à l'intérieur d'une cage de verre. C'était là que trônait la terrible première, occupée à consulter d'énormes registres contenant des collections d'échantillons.

Celle-ci, personne d'un certain âge, impeccablement vêtue de noir mais avec une grande élégance, leva sur son visiteur un regard surpris.

— Je voudrais parler à Mlle Chancet, l'un de vos mannequins, je crois?

— En effet, Mlle Chancet est dans notre maison depuis cinq ans. C'est, du reste, une employée modèle et d'une grâce indiscutable. Cependant, je suis au regret de vous dire qu'il vous sera impossible de la voir aujourd'hui.

— Pourquoi?

— Elle n'est pas venue à son travail. Peut-être est-elle souffrante!

— En ce cas, dit le policier, quelque peu dépité, pourriez-vous me donner son adresse particulière?


— Nous ne le faisons jamais, les questions intimes de nos employées les regardant en propre.

— C'est entendu! mais il s'agit d'une enquête de police!

Pessart tira de sa poche son coupe-file de la Préfecture.

— Alors c'est différent, fit Mlle Marthe qui se troubla, je n'ai pas à vous cacher le domicile de Mlle Chancet; celle-ci demeure 3 rue de Sèvres.

L'inspecteur remercia. Sitôt dehors, il reprit une autre voiture pour
(Lire la suite page 13)



"N'oublie pas, surtout !
pas de la soupe aux nouilles, mais
de la soupe au poulet et nouilles !"

**DE LA VRAIE SOUPE AU POULET ET NOUILLES !
DU BOUILLON DE POULET, DES MORCEAUX
DE POULET ET DES NOUILLES AUX OEUFS !**

Pour être sûres d'avoir cette saveur exquise de poulet, les femmes exigent partout de la soupe au poulet et nouilles... la Soupe au Poulet et Nouilles Campbell's.

Campbell's emploie beaucoup de poulets pour faire cette soupe. C'est comme ça que se faisait la soupe au poulet et nouilles au temps des pionniers—et c'est comme ça que la bonne soupe au poulet et nouilles a toujours été faite depuis. Campbell's laisse mijoter les poulets très doucement pour avoir un bouillon qui ait beaucoup d'yeux. Puis, des morceaux de poulet y sont ajoutés, ainsi qu'une grosse quantité de bonnes nouilles aux oeufs.

La Soupe au Poulet et Nouilles Campbell's est aussi une soupe nourrissante qui satisfait les gens affamés. C'est pourquoi, bien souvent, les mères de famille en font le plat principal du repas... et c'est aussi pourquoi sa popularité grandit plus vite que celle de toute autre soupe. Servez-en bientôt, au lunch ou au souper—une grande assiettée bien chaude à chaque place !

SOUPE AU POULET ET NOUILLES

Campbell's

RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC



CETTE SOUPE DEVIENT PLUS POPULAIRE QUE TOUTE AUTRE !

PRÉPARÉE PAR CAMPBELL'S DANS SES CUISINES CANADIENNES MODERNES



Cette année,
prolongez les
bons moments

...prenez des instantanés "vivants" avec le FILM

LE FOYER... ce mot prend une signification tellement plus profonde en ces temps troublés.

Et tandis que les liens de la famille se resserrent, les instantanés deviennent de plus en plus précieux. Prenez-en pendant tout l'été. Les bons moments, conservés en images, sont à l'abri du temps qui ne peut les effacer.

Faites que les précieux instantanés que vous prendrez cette année soient les meilleurs... nets, clairs et bien "vivants." Chargez votre appareil avec un Film Verichrome Kodak. C'est le favori de tous. Des millions de gens l'emploient tout le temps parce qu'avec

lui ils sont sûrs d'eux-mêmes — sûrs d'obtenir de bons instantanés.

Le Verichrome ne demande pas beaucoup d'attention — il a de la "portée." Avec lui, un appareil ordinaire devient un meilleur appareil. Demandez — et exigez — le Film Verichrome Kodak. Chez votre marchand de Kodaks.

Toutes les semaines, faites une visite à votre soldat, votre marin ou votre aviateur "en instantanés." C'est le moyen le plus sûr et le plus simple de rester en relations.

Au Canada, KODAK est la marque de commerce déposée et la propriété exclusive de Canadian Kodak Co., Limited, Toronto.

VERICHROME
KODAK



N'acceptez rien d'autre que le film dont la boîte porte la marque déposée Kodak.

Les beaux instantanés sont faits

sur le **FILM KODAK**

Un Cas d'Hérédité

(Suite de la page 10)

se faire conduire à l'adresse indiquée.

L'auto stoppa devant un immeuble cosu bien qu'assez ancien.

S'étant enquis auprès de la concierge, l'inspecteur monta en vitesse au troisième, appuya sur le bouton électrique de la porte. Celle-ci s'ouvrit presque immédiatement et il se trouva en présence d'une grande jeune femme brune enveloppée d'un élégant déshabillé d'intérieur. Il questionna :

— Mlle Jenny Chancet ?

— C'est moi ! Que me voulez-vous ? fit la jeune femme avec humeur.

— Je suis inspecteur de police. J'ai besoin de vous interroger sur certains points concernant votre liaison avec le comte de Soigne ! Sans doute, n'ignorez-vous pas sa fin tragique ?

— Je l'ai apprise accidentellement par la Radio, dit le mannequin en secouant la tête. J'en ai éprouvé un très vif chagrin, c'est pourquoi j'ai tenu à rester chez moi aujourd'hui, afin de pouvoir pleurer à mon aise celui que je n'ai jamais cessé d'aimer ! Vous devriez comprendre, monsieur, qu'en ces conditions vous pourriez remettre votre interrogatoire à un peu plus tard !

— Je ne le puis, mademoiselle. Je m'en excuse, mais vos déclarations sont indispensables aux données de mon rapport !

— Soit ! soupira Jenny en introduisant le policier à l'intérieur d'un petit studio moderne luxueusement disposé. Elle lui indiqua un fauteuil, cependant qu'elle-même prenait place sur le rebord d'un divan tendu de velours bleu.

— Que voulez-vous au juste connaître ? reprit-elle d'un ton s'efforçant à l'indifférence.

— Depuis combien de temps connaissez-vous M. de Soigne ?

— Deux ans. Je l'avais rencontré dans un dancing des Champs-Élysées. Tout de suite nous avons sympathisé, puis nous nous sommes revus. Enfin je suis devenue l'amie d'André. Il était très épris, il parlait de régulariser notre situation. Pour ma part, je n'étais pas pressée, je gagnais largement ma vie chez Hector et Paulain, ceci me créait une agréable indépendance, et puis je m'imaginai un peu sottement que mon ami m'aimerait moins une fois que nous serions mariés ! N'étions-nous pas bien ainsi, nous chérissant dans une mutuelle confiance ? Pourtant j'avais accepté de venir vivre chez M. de Soigne. Nous passâmes une année merveilleuse ! Puis, un beau jour, je m'aperçus qu'André se lassait. Oh ! une femme n'est pas longue à comprendre cela, surtout une femme qui aime ! Bientôt, il reprit ses anciennes habitudes, passant ses soirées au cercle, courant les boîtes de nuit. Ce fut l'époque la plus affreuse de ma vie. J'eus le tort de me plaindre, de pleurer, mon chagrin, loin d'attendrir mon amant, ne faisait au contraire que l'exaspérer ! Il chercha toutes les occasions de me fuir ! Il y a un an, il me déclara qu'il était préférable de nous séparer puisque l'existence commune n'était plus possible.

« C'est alors qu'eut lieu notre rupture définitive. Nous nous séparâmes à l'amiable, André m'offrit de demeurer son amie malgré notre séparation ! Je n'acceptais pas cette transaction humiliante pour une femme amoureuse. Pourtant, au fond de mon cœur, je ne désespérais pas

Nos Militaires



Le soldat ERNEST VILLENEUVE, en service actif outre-mer. Envoi de sa sœur, Mme Olivine Kenville, 45, rue Sherwoods, Ottawa, Ont.



Le soldat EDGARD COUILLARD, en service actif outre-mer. Envoi de sa sœur, Mlle Fernande Couillard, 25, rue Saint-Jean, Matane, P. Q.



Le soldat ROGER GAUDREAU, en service actif dans l'est du pays. Envoi de sa sœur, Mme Rolland Sabourin, 96a, rue Booth, Ottawa.



Le soldat PAUL-EMILE BOULIANE, en service actif outre-mer. Envoi d'un ami, M. Roger Ouellette, 6352, rue Casgrain, Montréal.



Le sergent-instructeur GODFROY DUBE, en service actif outre-mer. Envoi de son épouse, Mme Godfroy Dubé, 1129, rue De Fleurimont, Montréal.



HERVE NADEAU, de l'artillerie côtière américaine, fils de M. et Mme Joseph Nadeau, de Roxton Falls, P. Q. Envoi de sa sœur, Mme Jean-Paul Leyeuse, Sanford, Maine, U.S.A.

de reconquérir André, je comprenais les fautes commises par ma violence. Avec plus de douceur, de patience, peut-être l'aurais-je gardé ! J'attendis l'œuvre du temps. M. de Soigne m'adressait de temps à autre quelques lignes affectueuses, cette maigre consolation. Et puis, il cessa de m'écrire et je devais apprendre quelques mois plus tard par les journaux, ses fiançailles avec une jeune fille, Mlle Simone Darland. C'est tout !

— Vous avez dû souffrir en apprenant cette nouvelle !

— Je l'avoue ! Mais depuis notre rupture, je commençais à oublier André. Je me résignai assez philosophiquement. Le drame m'a pourtant frappé en plein cœur. Je n'aurais pas cru l'aimer encore avec une telle intensité. En résumé, M. l'inspecteur, c'est tout ce que je puis apprendre.

Pessart prit congé, assez perplexe. Il était évident que l'ancienne maîtresse de la victime ignorait tout de sa vie actuelle.

L'inspecteur se rendit à son bureau du quai des Orfèvres afin de rédiger le rapport demandé par M. Bertal.

V

UNE DÉPOSITION

Le premier soin de M. Bertal lorsqu'il avait été chargé de l'enquête sur l'énigme de la rue Ballu, avait été de faire examiner au service du répertoire Bertillon, les empreintes digitales photographiées par l'identité judiciaire. Celles-ci, assez nettes, relevées sur la porte et le verni du bureau, n'appartenaient pas aux photos conservées dans les archives criminelles, non plus du reste qu'à M. de Soigne ou à son domestique Pierre Moutier. Ces marques provenaient indiscutablement d'une personne étant entrée dans le studio après le nettoyage du matin ! Parmi celles-ci on connaissait déjà Simone Darland, mais vérification faite avec la main de la jeune fille, il s'avéra que les empreintes ne correspondaient point... Il fallait donc supposer qu'une autre personne était venue durant l'absence du domestique. Ce dernier cas embarrassait assez M. Bertal, car alors, il fallait admettre que la victime avait à dessein éloigné son valet de chambre afin de recevoir quelqu'un ! De là à supposer un crime possible, il n'y avait qu'un pas !

Restait le mystère de la page tachée de sang !

Le juge commit un expert-chimiste afin de « laver » les éclaboussures sanglantes empêchant de prendre connaissance du texte. Le savant ne laissa pas beaucoup d'espoir au magistrat. Il examina soigneusement le document et déclara :

— Dans l'état actuel de la pièce, je ne crois pas possible de pouvoir remettre à jour les caractères ! Le sang a séché sur le papier, l'imprégnant à fond, par ailleurs il me faut soumettre cette page à une double réaction, celle du permanganate d'abord, de l'hyposulfite ensuite, il est malheureusement probable que le lavage de la tache une fois fait — si on y parvient — il ne restera plus rien de l'écriture. C'est égal, je vais essayer, mais je vous demande vingt-quatre heures pour mes travaux de laboratoire !

Le chimiste venait à peine de quitter le cabinet du juge qu'un huissier entra, annonçant d'un air confidentiel :

— C'est un chauffeur qui veut voir M. le juge. Il s'agit d'une déposition au sujet de l'affaire de la rue Ballu.

Le juge sursauta.

— Diable ! Qu'il entre tout de suite !

L'homme, un gros garçon à trogne vermeil, parut, roulant sa casquette entre ses doigts et se tint debout devant le bureau du magistrat, visiblement ému.

— Asseyez-vous ! lui dit M. Bertal, lui désignant un siège, et dites-moi au juste ce que vous savez sur cette affaire !

— A la vérité, répondit le chauffeur, du drame lui-même, j'ignore tout. Cependant, j'ai été témoin de certaines circonstances. Enfin, des renseignements capables de vous être utiles.

— Expliquez-vous ?

— Voilà, monsieur le juge, c'était hier, le jour présumé du crime, ou du suicide. Les journaux prétendent que la mort de M. de Soigne se situe entre quatre et cinq heures du soir, c'est du moins l'avis du médecin légiste...

— Parfaitement exact ! Allez au fait.

— Eh bien, il pouvait être trois heures un quart, trois heures et demie, je roulais à vide boulevard des Batignolles, allant vers l'avenue de Villiers, lorsque presque au coin de la rue de Lérins, je fus hélé par une femme stationnant sur le trottoir. Celle-ci était jeune, jolie et très élégante, vêtue à la dernière mode. Elle monta dans mon taxi et me donna l'adresse du 6, rue Ballu...

— Continuez !

— Là, elle descendit, paya ma course et comme une panne de bougie me força à stationner devant l'hôtel, je vis ma cliente pénétrer à l'intérieur du rez-de-chaussée par une porte donnant sur la rue et dont elle avait la clef.

— Ah ! Ah ! Ensuite ?

— C'est tout, monsieur le juge, ma voiture dépannée, je suis parti. Pourtant, cette visite presque avant le crime peut paraître suspecte. Tout de suite, j'ai pensé à vous la signaler.

— Vous avez bien fait, cette indication est extrêmement intéressante. Reconnaissez-vous la femme ?

— Oh ! pour cela oui, monsieur le juge. Elle était très brune et avait des yeux tellement extraordinaires qu'on était bien forcé d'y faire attention, des yeux clairs, ni bleus ni gris, un peu les deux, presque verdâtres.

M. Bertal réfléchissait. Il ouvrit le dossier de l'affaire posé devant lui et en tira une petite épreuve photographique, cette photo qui, la veille, avait excité la jalousie de Simone Darland.

— Ceci ressemble-t-il à votre cliente ?

Le chauffeur poussa une exclamation :

— Il n'y a pas à s'y tromper, c'est elle !

— Je vous remercie et vous prie de rester à la disposition de la justice.

Le wattman approuva d'un signe de tête.

A peine le témoin venait-il de disparaître qu'un heurt léger se fit entendre à la porte du cabinet et bientôt la grosse figure de l'inspecteur principal Pessart se montra dans l'entrebâillement.

— Eh bien, dit joyeusement M. Bertal, vous m'apportez votre rapport sur Mlle Chancel ?

— Oui, monsieur le juge, mais ce n'est pas de ce côté que nous trouverons une piste.

— Vous êtes sûr ?

— J'ai vu la personne, je lui ai causé. Il est évident que depuis longtemps elle avait rompu toutes attaches avec son ancien ami.

— Bon ! souriait le juge, prenez donc connaissance de la déposition qu'on vient de me faire à l'instant. Greffier, donnez donc lecture ?

Celui-ci commença d'une voix monocorde à lire la teneur du document.

— Bigre ! jura Pessart mortifié dans son orgueil professionnel. Voilà une mâtine qui me paiera ça ! A la réflexion, de sa part le crime s'explique. Affolée par l'annonce du mariage d'André de Soigne qu'elle aimait toujours, n'a-t-elle pas mieux aimé le tuer que de le savoir à une autre ? Il faut compter avec les nerfs des femmes !

— Quoi qu'il en soit, je vais faire convoquer d'urgence cette personne à mon cabinet, nous comparerons ses empreintes digitales avec celles relevées sur les photos de l'identité judiciaire !

— Je suis de votre avis ! déclara l'inspecteur. Par ailleurs, les journaux du soir apportent une assez triste nouvelle ! La jeune Simone Darland, fiancée à M. de Soigne, a tenté de se donner la mort en se jetant par la fenêtre.

— Où avez-vous vu cela, inspecteur ?

— A l'instant, dans la dernière édition de « Paris-Soir ».

Le magistrat eut un hochement de tête.

— Est-elle morte ? demanda-t-il.

— Non, mais elle n'en vaut guère mieux. Elle agonise dans une clinique ! La pauvre petite n'a pas eu le courage de survivre à celui qu'elle aimait !

VI

TÉMOIGNAGE ACCABLANT

ENFIN, mademoiselle, disait le juge Bertal, je ne vous demande en ce moment qu'une réponse catégorique, oui ou non, êtes-vous allée dans la journée du mercredi chez votre ancien amant ?

Jenny Chancel avait un petit sourire crispé.

— Il me semble, M. le juge, que j'ai donné sur ce sujet les explications désirables à l'inspecteur qui est venu ce matin chez moi. Je vous le répète, je n'ai pas revu M. Soigne depuis un an !

— Vous correspondiez, cependant !

— Oui, mais sans nous voir. Du reste, nos missives se bornaient à quelques mots tracés sur une carte.

Sur la chaise où il était assis, derrière le bureau du greffier, l'inspecteur Pessart ne perdait pas de vue la jeune femme. Celle-ci affectait un calme qu'elle était loin de posséder, parfois une crispation de visage, un geste nerveux la trahissait.

— Pas à l'aise, la petite dame ! pensait l'inspecteur, la couvrant de son regard sagace.

— C'est parfait, disait M. Bertal, il nous reste à accomplir une petite formalité indispensable.

— Laquelle ? s'étonna la jeune femme.

— Prendre vos empreintes digitales !

— Quelle drôle d'idée !

— Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Nullement !

Le magistrat sonna pour demander le service de l'identité. Quelques instants plus tard, un inspecteur se présentait, portant la fameuse boîte emplie d'une poudre fine de noir de fumée. Il déposa sa charge sur le bureau du magistrat en indiquant :

— Voulez-vous poser votre main droite ici, madame ? Votre main gauche, maintenant, c'est parfait, merci !

L'homme s'éclipsa comme il était venu, emportant sa boîte.

— J'espère que c'est fini ? sourit le joli mannequin en remettant ses gants.

— Une seconde, mademoiselle.

Un ennui visible se marqua sur le visage de Jenny.

— Vous n'allez pas me garder ici toute la nuit ? fit-elle avec un mouvement d'humeur.

— Quelques minutes seulement, le temps d'avoir la photo de vos empreintes. Cette opération se fait avec célérité.

En effet, dix minutes après l'agent revenait avec deux petites épreuves encore humides.

Aussitôt, M. Bertal les compara à celles qu'il avait dans le dossier de l'affaire de la rue Ballu et immédiatement eut un haut-le-corps.

— Ces empreintes sont identiques, déclara-t-il, venez voir, inspecteur !

Pessart s'approcha.

— Pas de doute !

— Je ne comprends pas ! balbutia Mlle Chancel devenue livide.

— Vous comprenez parfaitement, proféra le juge d'un ton sec. Les empreintes de vos paumes sont exactement les mêmes que celles relevées sur le bureau du mort et sur la porte communiquant avec l'entrée de la rue.

— Non, M. le juge, s'écria Jenny avec affolement, je vous le jure, ce n'est pas moi ! je n'ai pas tiré sur André ! J'étais incapable de lui faire du mal, je l'aimais trop.

— Cependant, vous étiez chez lui à l'heure de sa mort ?

— Pas à ce moment-là, oh ! non ! J'avoue cependant être venue le voir ce jour-là. Je gardais, datant du temps de notre liaison, une double clef ouvrant l'entrée particulière de la rue Ballu. Face à face, André n'oserait point me jeter dehors ! J'entrai doucement ; mon ancien ami était à son bureau en train d'écrire. Mon pas lui fit relever la tête, il se retourna, parut stupéfait de ma présence.

— Que venez-vous faire ici ? jeta-t-il d'une voix dure.

Alors, sans répondre, je me jetai à ses pieds, couvrant ses mains de baisers haletants.

— Je t'en conjure, André, renonce à ce mariage ! Je t'aime moi, je ne puis pas renoncer à toi définitivement.

Je suppliai longtemps, toujours dans ma pose prosternée.

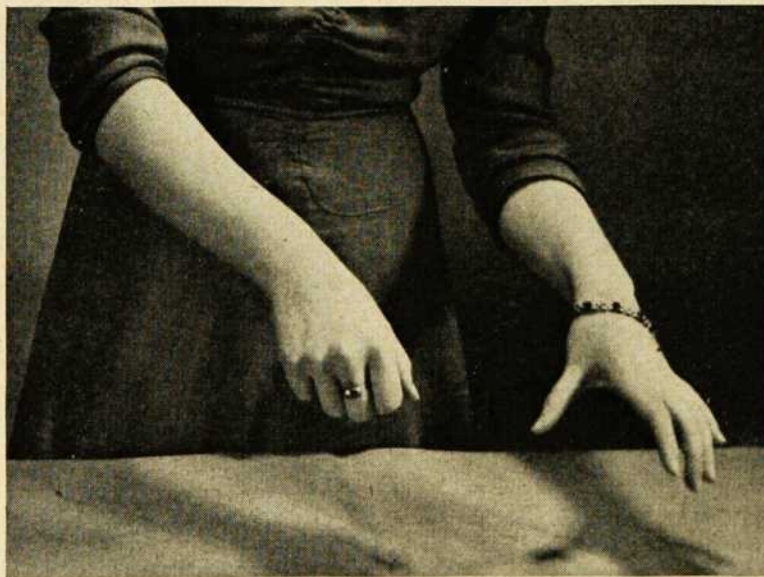
Enfin, il me releva et dit d'une voix calme qu'accompagnait un petit rire :

— C'est vrai, tu as été bonne ! Je t'ai aimée aussi ! Eh bien, sois heureuse, mon mariage est rompu depuis hier. Rien ne nous empêchera de nous revoir !

— Est-ce possible ! m'écriai-je transportée de bonheur.

— Je t'en donne ma parole, je n'épouse plus Mlle Simone Darland. Ne cherche pas à savoir pourquoi ! Dans quelques jours, je t'écirai, nous prendrons rendez-vous, va-t'en ! Inutile de mêler le valet de chambre à toutes ces histoires !

POUEZ-VOUS DEVINER CE QUE FAIT CETTE DAME ?



Reportez-vous à la page 40, et vous le saurez. (Photo Conrad Poirier)

Il m'embrassa sur la joue et me raccompagna jusqu'à la porte de la rue qu'il repoussa sur moi. Je partis l'âme légère de cette victoire si facilement obtenue ! Je ne sais rien de plus, et ce matin, au haut-parleur, l'atroce nouvelle ! Vous allez m'arrêter ?

— Je ne puis faire autrement, tout vous accuse !

VII

DOCUMENT RÉVÉLATEUR

DEUX jours après l'arrestation de Mlle Chancet, M. Bertal reçut la visite du chimiste-expert auquel il avait confié le document ensanglanté. Celui-ci paraissait rayonnant.

— Je suis arrivé à réaliser un tour de force, annonça-t-il. J'ai pu effacer en partie les taches ; le texte qu'elles recouvraient a pâli mais demeure parfaitement lisible. Voyez vous-même, mon cher juge !

— C'est merveilleux ! déclara celui-ci.

En effet, le texte écrit se lisait couramment, bien qu'à peine jaunâtre et délavé. Voici ce que contenait la feuille de papier :

Ma chère et adorée Simone,
« Avant de quitter ce monde de mon plein gré pour des motifs graves que vous allez connaître, je vous dois, après mon brusque départ d'hier soir, une franche explication. Je n'ai jamais cessé de vous aimer, Simone, ma dernière pensée sera pour vous, ma chère fiancée, mais, comprenez-moi bien. Je ne pouvais plus vous épouser. Je ne le devais pas sans commettre la pire des infamies. Je suis un malade. Je souffre d'un mal héréditaire qui ne pardonne pas ! J'ignorais tout de cette tare lorsque je vous ai connue. Pardonnez-moi ! Voici le fait brutal, il y a trois jours, mettant en ordre des papiers de famille, je découvre, au fond d'un tiroir secret du secrétaire, une lettre cachetée écrite par mon père avant sa mort. Cette missive de mon père me révélait l'infirmité pesant sur notre race, les Soigne sont épileptiques de père en fils depuis cinq générations, et le fait curieux est que l'horrible mal ne se révèle point dans la jeunesse, mais après avoir passé la trentaine ! Mon père me suppliait de

ne point me marier afin d'éviter une nouvelle lignée de martyrs !

La confession s'arrêtait là.

EPILOGUE

L'inspecteur Pessart ouvrait la porte de son cabinet, à la police judiciaire, lorsqu'un homme tout de noir vêtu, visiblement en grand deuil, se dressa d'un siège où il attendait.

— M. Darland ? s'exclama Pessart.

— Oui, je viens vous trouver, inspecteur, pour que vous me fassiez arrêter ! C'est moi l'assassin de M. de Soigne ! Je n'ai rien dit tant que ma pauvre enfant a survécu à son affreuse blessure. A présent, aucune considération ne me retient plus. Je veux payer ma dette à la société !

Voici comment les choses s'étaient passées : Sortant du cabinet du détective Sary-Hamilton, certain de la mauvaise foi de celui qui s'était dégagé si légèrement de ses engagements, il s'était rendu rue Ballu, décidé coûte que coûte à faire revenir André sur sa décision, craignant un coup de tête de Simone. Or, ce fut M. de Soigne qui vint lui-même lui ouvrir la porte en s'excusant de l'absence de son domestique. Il introduisit M. Darland dans son bureau. Là, une altercation assez violente eut lieu. Le gentilhomme le prit de haut, refusa de fournir des raisons à sa brusque rupture. Exaspéré, l'ancien négociant sortit de sa poche un revolver et tira sans réfléchir. Ce ne fut qu'en voyant le jeune homme s'effondrer, perdant son sang, qu'il eut conscience de son acte. Affolé, perdant la tête, il traîna le corps jusqu'au bureau et organisa une rapide mise en scène. Puis, il sortit. Il venait à peine de refermer la porte du vestibule que le valet de chambre rentra. Il lui fallait expliquer sa présence, c'est alors qu'il affirma avoir sonné plusieurs fois sans avoir obtenu de réponse et qu'il dut suivre le domestique dans l'appartement où il venait de perpétrer son crime.

On connaît le reste.

Le soir même, le coupable fut incarcéré à la prison de la Santé. Tout fait prévoir en sa faveur un verdict assez modéré.

M.-R. NOLL

VERSAILLES

(Suite de la page 4)

Quand la Maison de Bourbon remonta sur le trône, Versailles se reprit à vivre comme autrefois, mais le travail de restauration demandait tant d'efforts que, cette fois encore, il fut laissé de côté.

Ce fut le roi Louis-Philippe qui parvint enfin à lui redonner son ancienne splendeur ; il en a refait la demeure de la gloire et de la majesté ; il en a redoré les riches lambris et rouvert les portes royales ; il a refait les salles magnifiques où circulaient autrefois toutes les gloires du

grand siècle, et le palais de Versailles, ayant retrouvé son rang, reprit tout son prestige.

Les événements dont il est aujourd'hui témoin influenceront-ils sur sa destinée ? la chose est difficile à dire, mais toute souillure s'efface avec le temps et celle que le boche lui inflige par sa présence disparaîtra comme tout disparaît ici-bas, la gloire des monarques et la renommée des conquérants.

Tout ; sauf peut-être la misère des peuples...

Choses Drôlatiques

— Avant d'épouser Paul je l'aimais déjà tellement que je pouvais l'appeler « mon trésor ».

— Et maintenant ?

— Aujourd'hui que nous sommes mariés, je l'aime encore plus, et je peux l'appeler « mon trésorier ».

Lui — Si tu veux absolument te marier, épouse donc un fou !

Elle — Enfin, voilà tout de même

que tu te décides à me demander en mariage !

— Tu vois ces arbres énormes sur ma propriété, c'est le père de mon grand-père qui les a plantés tout seul quand il avait quinze ans.

— Voyons, me prends-tu pour un fou ? Jamais tu ne me feras croire qu'un jeune homme de quinze ans était capable de planter tout seul des gros arbres comme ça !



Vous êtes très occupée ! Et ces journées chaudes sapent tant d'énergie.

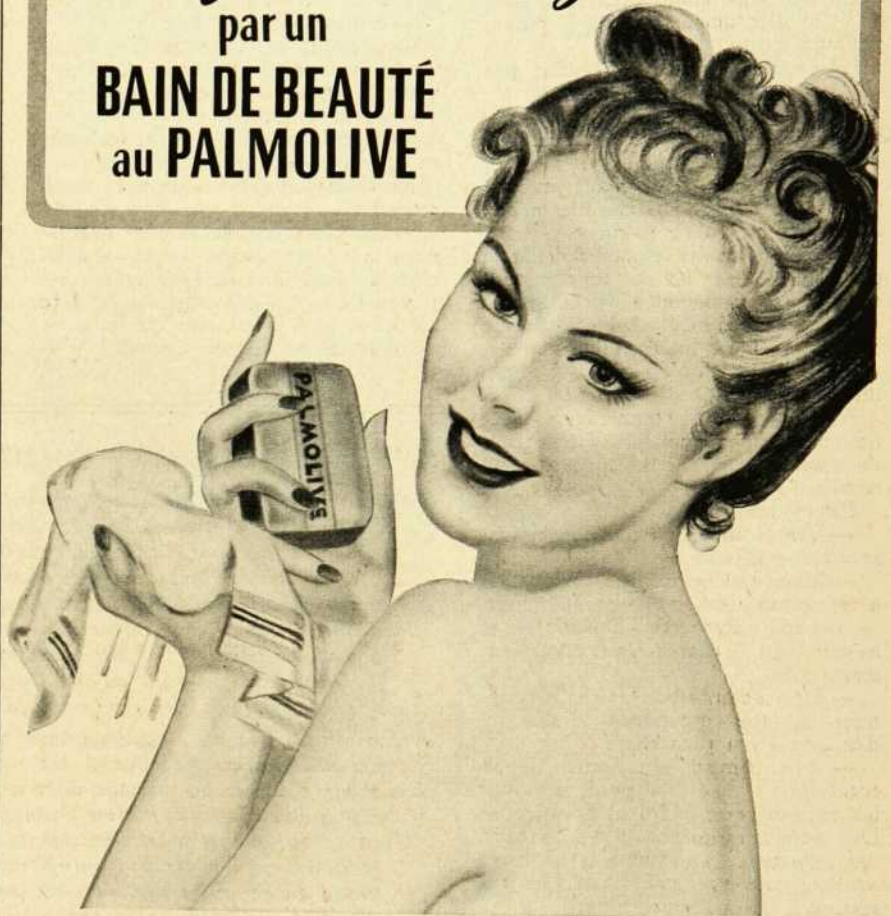


Quoi de mieux qu'un bain au Palmolive après l'ouvrage.



C'est merveilleux de se sentir jeune et d'avoir ce teint d'écolière !

Rafraîchissez-vous
par un
BAIN DE BEAUTÉ
au PALMOLIVE



QUEL soulagement que d'échapper un moment... à la chaleur, aux foules, à la besogne accablante ! C'est le moment rêvé, le moment de votre bain de beauté au Palmolive !

Sa mousse riche semble une caresse soulageante... vous en éprouvez une sensation de repos, de détente, de fraîcheur. Et c'est grâce au mélange secret d'huiles d'olive et de palme du Palmolive—deux des meilleures et des plus douces aides de beauté dans la nature.

Et maintenant, vous sortez du bain de beauté Palmolive... radieuse, fraîche, parfumée... reposée, heureuse d'avoir "cette invitation" importante !

Pour être

Plus Belle
Employez le Palmolive

Fait aux huiles d'olive et de palme — les meilleures aides de beauté dans la nature



L'HUILE D'OLIVE appréciée depuis des siècles comme moyen naturel d'embellir la peau

LES VIES BRISÉES

par **MARC MARIO**

ENFIN, — fit la fausse Lia de Chavanges, — il ne nous appartient pas de le juger... Le pardon ne pouvait lui être accordé que par celle qu'il a odieusement trahie et outragée... par celle qui n'est plus, hélas! et qui, même dans la mort, n'a plus voulu porter ce nom qu'il a illégitimement laissé porter par une autre...

L'ami d'Adrien ne se sentait pas la force de répondre.

L'implacable énergie de cette femme dans la défense de la vicomtesse d'Arcis lui en imposait.

Mais l'aventurière avait assigné un double but à la démarche qu'elle accomplissait en ce moment.

Elle avait voulu éloigner d'elle le père de Liette en se représentant comme l'amie dévouée de la femme dont les douleurs étaient son œuvre et dont la mort lui était imputable.

Elle sentait qu'elle avait réussi dans cette tâche.

Maintenant elle tenait à assurer l'avenir, et pour cela il lui importait de connaître les intentions du vicomte d'Arcis.

Elle y revint.

— Vous dites, que M. d'Arcis est sauvé, — dit-elle.

— Mon ami le docteur Delestrade a répondu de lui dès le premier jour, — répondit Raymond Durier, — et aujourd'hui il est presque complètement guéri.

— Que compte-t-il faire maintenant que tout est perdu... aujourd'hui qu'il n'a plus rien?...

— Il a compris la honte de sa conduite et il est disposé à suivre les conseils que je lui ai donnés. — Dès qu'il sera rétabli, il va se faire une existence nouvelle, guidé et soutenu par moi, car je ne l'ai pas retrouvé pour l'abandonner.

J'ai contracté autrefois une dette de reconnaissance envers lui et mon affection pour lui me dicte un devoir qui m'est cher, — dit l'avocat. — Je n'ai pas toujours été heureux, et des revers ont été infligés à ma jeunesse par la mort de mes parents... C'est à Adrien d'Arcis que je dois la position que je suis parvenu à me faire; je ne l'ai jamais oublié!...

Aujourd'hui, je suis seul, madame... J'ai eu le malheur de perdre, presque aussitôt après l'avoir épousée, une femme que j'adorais... Eh bien! nous unirons nos deux existences... Nous vivrons et nous travaillerons ensemble...

— Mais... cette femme?

— Mademoiselle de Villeroy?...

— Oui.

— Soyez sans crainte... Tout est fini!...

— Alors, peut-être réussirez-vous...

— Je vous en réponds!...

Quant à moi, j'ai tenu soigneusement caché à ma filleule tout ce que j'ai appris sur son père, — reprit la prétendue amie de la vicomtesse d'Arcis. — Elle ignore tout de lui... Elle le croit mort depuis longtemps et je n'aurai pas la force

de la désabuser... Cela me serait trop pénible...

— Je vous comprends... et cependant...

— C'est pour cela que je suis venue à vous, Monsieur, dès que j'ai su ce qui s'est passé et que j'ai appris que vous étiez l'ami de M. d'Arcis.

— Vous avez bien fait.

— Je vous ai tout dit... Vous verrez vous-même ce que vous devez apprendre à ce malheureux.

— Je ne sais...

— Votre conscience vous éclairera et votre amitié vous guidera.

Et se levant pour s'approprier à se retirer:

— M. d'Arcis réfléchira et examinera la situation avec vous, — conclut la fausse Lia de Chavanges. — Il verra ce qu'il a à faire... Sa fille est chez moi, avec moi qui aujourd'hui lui tiens lieu de mère...

Cette démarche, Valérie Dubourg le sentait, venait d'assurer l'avenir un instant menacé.

Après ce qu'elle avait dit, jamais le vicomte d'Arcis ne viendrait de lui-même affronter les reproches de celle qui s'était instituée la vengeance de l'épouse trahie et outragée.

Et elle s'était réservée une ressource, car elle n'avait pas parlé de la grossesse de Liette, dont elle saurait se servir selon les circonstances qui pourraient se présenter.

Pour le moment, du côté du vicomte, il n'y avait rien à craindre.

XLI

ici, A Angers

PENDANT que Valérie Dubourg mettait en œuvre, auprès de l'ami du vicomte d'Arcis, l'habile

sard, l'amie de Pierre était fort pré-occupée.

Malgré la confiance instinctive que lui avait inspirée cette marchande des quatre-saisons qu'elle avait vu ramasser le petit paquet, car elle avait l'air d'une brave femme, elle se demandait si son message parviendrait bien à destination.

Dans son inquiétude, son esprit se livrait à toutes sortes d'hypothèses constituant des obstacles ou des retards.

Si sa messagère improvisée jetait tout simplement sa lettre à la poste, après l'avoir affranchie, elle parviendrait sûrement à Mariette et à Pierre; mais si elle oubliait de l'affranchir, qui sait si Mariette ne refuserait pas une lettre taxée?...

Cette femme pouvait aussi oublier de l'expédier...

Elle aurait peut-être l'idée de la porter elle-même, et elle attendrait d'avoir le temps de faire cette course...

L'inquiétude semble être un besoin naturel et inévitable que se forgent eux-mêmes ceux qui souffrent, augmentant ainsi leur souffrance.

Tout à coup, Liette aperçut Totor, de l'autre côté du boulevard.

Ses regards fouillaient anxieusement à travers l'entrecroisement des branches des arbres dépouillées de leurs feuilles, au milieu du va et vient incessant des nombreux passants, et elle le reconnut de loin.

Il venait à peine de traverser la chaussée, venant du haut de la rue Taitbout, quand elle l'aperçut.

Un tressaillement de joie courut aussitôt dans tout son être.

Sa lettre était donc parvenue!... Cette brave femme inconnue l'avait donc portée ou l'avait expédiée sans aucun retard...

Totor, à peine sur le trottoir opposé, avait levé les yeux dans la direction de la maison qu'il connaissait bien, et aussitôt Liette ouvrit la fenêtre afin de se montrer.

Elle lui sourit et de la main lui envoya un baiser.

Elle vit le visage expressif de Totor mimer une interrogation qu'elle comprit. Il semblait dire:

« Et ta marraine?... Elle n'est donc pas là? »

Et elle, de la tête aussi, elle répondit:

— Non!...

Et elle ajouta, en articulant nettement, comme si Totor devait lire les mots sur ses lèvres:

— Je suis seule!...

Puis, de la main, elle lui fit un signe, lui demandant d'attendre un instant.

Totor comprit, et les mains enfoncées dans les poches de son pardessus, il marcha lentement sur le trottoir, ne perdant pas de vue la fenêtre d'où Liette venait de disparaître.

Liette courut à sa chambre, prit le premier morceau de papier qui lui tomba dans la main, et rapidement, au crayon, elle y traça ces mots:

Nous partons demain.

Elle plia le fragment de papier quatre fois sur lui-même, le roula pour en former une petite boulette,

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Valérie Dubourg, ouvrière sans éducation, se crut capable d'atteindre par l'intrigue les sommets où la naissance ne l'avait point portée. Pour arriver à son but, l'habile aventurière n'était pas à court de roueries perfides, mises au service d'une ambition démesurée. Au hasard d'une rencontre, elle prit le parti d'usurper le rôle de parente de la petite Liette d'Arcis, dont la mère, vicomtesse, mourut presque subitement. Avant de pouvoir accaparer la fortune importante de la vicomtesse, Valérie se débarrassa de l'enfant qu'elle plaça sous les soins d'une jeune veuve, Sophie Ardusson, parieuse enragée des pistes de courses de chevaux.

A dix-huit ans, Liette était amoureuse d'un jeune mécanicien, Pierre Duval, lui aussi enfant abandonné par ses parents. Ce dernier ne prévoyait aucun obstacle au mariage dont il avait formé le doux projet avec sa Liette bien-aimée, car Mme Ardusson serait bien aise de se débarrasser en la lui donnant. Mais l'intrigante Valérie Dubourg, veillait sans cesse au grain, dans le but évident de ne pas perdre l'importante fortune que Liette aurait pu revendiquer un jour à sa majorité, si elle avait pu en connaître l'existence. Va sans dire, Valérie avait pris, à cet égard, les dispositions nécessaires avec la plus extrême habileté.

Valérie Dubourg, la fausse Lia de Chavanges, jouant merveilleusement son rôle d'usurpatrice, emmena loin de Pierre, au fond d'un château impénétrable, la jolie Liette. Elle dut se soumettre à l'autorité de sa supposée marraine, qui la détestait, dès le premier jour, elle qui était la fille de cette femme, que le vicomte d'Arcis lui avait préférée, pour laquelle il l'avait abandonnée.

— Elle est en bonnes mains et vous l'avez sauvée!...

— Demain nous devons partir pour Saint-Gemmes... Je la conduis, ainsi que je vous l'ai dit, dans mon château, où nous allons vivre en nous isolant toutes les deux... Car vous le comprenez bien, ma tâche n'est pas accomplie; il me reste beaucoup à faire pour remanier à fond cette nature, pour réparer tout le mal de la mauvaise éducation qu'elle a reçue, pour lui enseigner les grands principes d'honneur et d'orgueil du nom dans lesquels elle n'a pas été élevée...

— Vous êtes une véritable mère pour elle!... dit Raymond Durier avec une sincère admiration.

L'aventurière eut un geste plein de modestie, et elle tendit la main à l'avocat qui la prit et la reconduisit jusqu'à la porte de son appartement.

Elle triomphait intérieurement.

tactique qui devait si bien lui réussir, les domestiques de la grande dame faisaient les préparatifs de départ.

Ainsi qu'elle l'avait annoncé à Raymond Durier, elle devait partir le lendemain pour Saint-Gemmes avec Liette.

L'office, la lingerie et le cabinet de toilette de l'appartement du boulevard Haussman étaient encombrés de malles et de chapelières que la femme de chambre et Jules emplisaient.

Liette était seule dans le petit salon qui séparait sa chambre de celle de sa marraine.

Toute son attention se portait au dehors.

Elle allait savoir si sa lettre était parvenue, car elle avait recommandé que Totor vint se montrer en face de ses fenêtres.

Depuis qu'elle avait expédié cette lettre, véritablement confiée au ha-

et, revenue à la fenêtre du petit salon, elle la montra entre les extrémités de ses deux doigts.

Totor, qui avait déjà deviné ce qu'elle allait faire, quand Liette lui avait fait signe d'attendre, comprit qu'elle allait lui lancer cette boulette de papier.

— Oui... — gesticula-t-il. — Lance!

Et ses regards suivirent la boulette lancée aussitôt par Liette, il la vit accomplir tout son trajet, et il courut, traversant la chaussée, pour la ramasser au bord du trottoir où elle venait de tomber.

Il déplia le papier et lut les trois mots tracés par Liette.

Revenu de l'autre côté du boulevard, il leva de nouveau les yeux vers la fenêtre et fit comprendre à Liette qu'il avait lu.

Il lui exprima encore autre chose par gestes, mimant assez correctement, surtout avec expression, à la façon des artistes mimes des théâtres et des corps de ballet qu'il avait vus si souvent, mais c'est à peine si Liette comprit quelques mots de ce qu'il voulait dire :

« Moi... Là-bas... Plus tard... partir... se cacher... »

Et Liette termina cet entretien à travers l'espace en lui envoyant un baiser qu'elle adressait surtout à Pierre.

Elle referma la fenêtre.

Totor allait s'éloigner, jetant un dernier regard sur la maison où il laissait Liette, et il s'apprêtait à traverser la chaussée pour reprendre le chemin par lequel il était venu, lorsqu'un convoi funèbre vint à passer sur le boulevard, débouchant de la rue Caumartin.

Il se découvrit sur le passage du corbillard, comme les autres passants qui s'étaient arrêtés en même temps que lui.

Le visage bien reconnaissable de l'un des porteurs le frappa aussitôt.

— C'est mon bonhomme de la rue de la Roquette!... — se dit-il sans aucune hésitation.

C'était bien, en effet, Francis, l'ami de Sophie Ardusson, qui se trouvait là et que le jeune homme venait de reconnaître.

Le croquemort encadrait avec un de ses collègues, le maître des cérémonies en costume qui précédait et conduisait le cortège.

Cette rencontre n'aurait pas attiré plus que de raison l'attention de Totor; mais un incident le frappa.

Un domestique sortit à ce moment de la maison qu'habitait Liette et sa marraine.

Il portait un gilet à petites rayures noires et rouges que recouvrait en partie son veston et la bavette de son tablier blanc.

Le valet de chambre s'arrêta pour regarder passer le convoi, et à la vue de Francis une surprise se peignit sur son visage.

La physionomie du croquemort exprima au même moment un pareil saisissement.

Aussitôt, l'un et l'autre s'approchèrent.

Francis s'éloigna de quelques pas du cortège, après en avoir prévenu par un signe le maître de cérémonies, sous l'autorité duquel il se trouvait placé.

Le valet de chambre, de son côté, vint à lui.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Toi!... Ah! sapristi!... — fit Jules Rouland, le valet de chambre de la fausse Lia de Chavanges.

— Oui... moi, mon vieux!

— Tu es donc dans les pompes funèbres maintenant?

— Il y a longtemps!...

— Bah!...

— Et toi?... Je ne te savais pas à Paris...

— Je suis là, au 22, — répondit le domestique indiquant la maison d'un geste, — chez madame de Chavanges.

Ce nom fit faire un mouvement à Francis.

— On se verra, hein?...

— Oui... je vais être libre à partir de demain... La patronne part en province avec sa filleule... viens me voir.

— Oui, je viendrai, — dit Francis en serrant de nouveau la main de son ami si fortuitement retrouvé.

Et il courut reprendre sa place en tête du convoi funèbre.

Totor, qui se défiait de l'ami de Sophie Ardusson, avait suivi leur conversation de loin, la comprenant aux mouvements de leurs lèvres rasées et à leurs gestes.

Il saisit l'étonnement, la surprise de ces deux amis qui devaient avoir été longtemps sans se voir.

Il fut frappé surtout quand il vit le domestique indiquer la maison où habitait Liette.

— Ce serait le larbin de la marraine!... — se dit-il.

Pourtant, il n'y attacha point, pour le moment, une plus grande importance.

Le rôle de Francis lui paraissait terminé, car il n'avait vu en lui que le bonhomme peu scrupuleux qui, ayant découvert l'identité de Liette et pénétré le mystère de sa naissance, a combiné une sorte de petit chantage pour tirer parti de ses découvertes et essayer d'amener dans sa poche une partie de la fortune qu'il pensait devoir revenir à la fille du vicomte d'Arcis.

La petite combinaison du croquemort avait avorté.

— Il n'a plus rien à faire là-dedans, — se disait Totor en s'éloignant.

Il avait hâte de faire savoir à Pierre et à Mariette qu'il avait vu Liette et qu'elle lui avait annoncé l'imminence de son départ.

Et puis, un projet nouveau venait de naître dans l'esprit de Totor, projet qui avait surgi subitement, comme une inspiration, et qui se dessinait lentement, enveloppé de toutes les difficultés qu'il prévoyait déjà dans sa réalisation.

Il y songea jusqu'à ce qu'il fut arrivé rue des Martyrs, et quand il eut fait part à ses amis du résultat de sa démarche au boulevard Haussmann, il leur en parla.

— Vous ne savez pas l'idée qui me trotte par la tête? — Une idée qui ne serait pas si bête que ça!

— Quelle idée? — demanda Pierre.

— Je me demande s'il ne serait pas bon d'aller là-bas, afin d'être près de Liette.

— Là-bas!... à Saint-Gemmes? — exclama Mariette.

— Oui, dans ce patelin-là!... Oh! je ne dis pas toi, qui ne peut pas lâcher ta maison de couture, ni Pierre qui a son usine!...

Et puis, tu es brûlé toi, — dit Totor à Pierre. — La bonne femme te connaît... Sans compter que ce ne serait pas ton rôle, tu manquerais de prudence et de roublardise.

Mais moi, je peux y aller!... Oui, moi, — accentua-t-il en voyant la surprise de ses amis. — La marraine n'a jamais vu ma trompette, elle ne pourra pas se méfier de moi!...

— Oui, je comprends l'intérêt qu'il y aurait d'être près de Liette, pour la conseiller, la soutenir, lui donner des nouvelles, pour savoir ce qui se passe...

— Et surtout pour être à portée et pouvoir voler à son secours, si c'est un jour nécessaire.

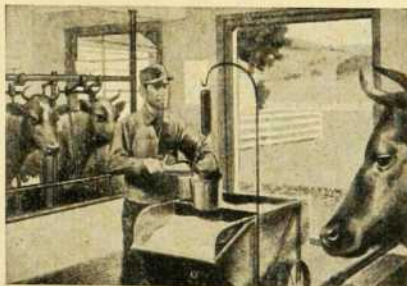
Des repas plus substantiels — pour aider l'effort de guerre du Canada



FRUITS—Toutes les parties du corps ont besoin de vitamines C. Les tomates, les oranges et les pamplemousses—fraîches et en conserve—sont riches en vitamines C. Les menus nutritifs peuvent comprendre quotidiennement un ou plusieurs de ces fruits, ou leur jus. On peut incorporer de la tomate aux soupes, ragoûts et sauces. Servez chaque jour encore un autre fruit—fruits frais en saison, des fraises par exemple—fruits en conserve, ou fruits secs cuits. Les fruits en conserve, ou congelés rapidement, gardent leurs vitamines.



LÉGUMES—Combinez vos menus de façon à y inclure chaque jour une ou plusieurs portions de pommes de terre, et deux portions d'autres légumes—et souvent un légume vert à feuilles. On conseille de servir certains légumes à l'état cru, en guise de hors-d'œuvre, ou en salade, par exemple. Les chefs-cuisiniers conseillent de cuire tous les légumes dans très peu d'eau, dans des casseroles fermant bien, et juste assez pour qu'ils soient tendres. Employez aussi le jus des légumes. Mettez vos légumes frais dans la glacière. Les légumes en conserve, ou congelés rapidement, gardent leurs vitamines.



LAIT—Le lait est la meilleure source de calcium. Le calcium est le minéral le plus largement employé par la nature pour construire le corps humain. Faites usage de lait, frais, évaporé, desséché, ou sous forme de fromage et de crème glacée. Cinq onces de fromage canadien équivalent à une pinte de lait, au point de vue valeur nutritive. Les adultes ont besoin d'une chopine de lait par jour, et les enfants, d'une pinte. En calculant la quantité nécessaire, tenez compte du lait employé pour faire la cuisine.

UN DES MEILLEURS MOYENS de collaborer au programme de l'alimentation en temps de guerre, consiste à augmenter l'usage des fruits, des légumes, du lait et du laitage.

Les organisations d'hygiène, gouvernementales et privées, ont deux bonnes raisons de demander aux familles de consommer une plus grande quantité de ces aliments, en plus de la viande, du pain, des céréales, et autres éléments qui doivent continuer à figurer en bonne place dans une alimentation bien comprise.

Premièrement, *voilà votre santé*. Importants en temps de paix, les fruits, les légumes et le lait sont encore plus essentiels, en temps de guerre, à la santé et au rendement de la nation. Ils renferment en abondance les éléments qui contribuent à nous protéger contre la maladie, et qui nous aident à obtenir cette robuste santé, grâce à laquelle nous pouvons accomplir notre tâche de façon plus efficace.

Deuxièmement, *notre effort de guerre*. Des personnalités autorisées nous laissent entendre qu'en consommant plus de fruits et de légumes frais, et plus de lait — surtout de production locale, — on facilitera la tâche des transports. On permettra également de constituer de plus importantes réserves d'aliments faciles à transporter, tels que la viande et différents produits alimentaires déshydratés, destinés à nos forces armées et à nos alliés!

Même si vous pensez que votre famille est bien nourrie, en ce moment, vous ferez bien de vous assurer qu'elle consomme suffisamment de fruits, de légumes et de lait, en même temps que les autres aliments essentiels. Nous donnons, ci-contre, quelques conseils pour augmenter, à ce point de vue, le régime alimentaire de votre famille. La Metropolitan vous enverra sur demande les brochures gratuites intitulées: "Le Livre de Cuisine de la Metropolitan", et "La Santé par les Aliments en Temps de Paix et en Temps de Guerre". Elles vous fourniront une masse de renseignements sur la façon de composer des repas nourrissants. Demandez-en des exemplaires au Service des Brochures 7-S-42, Direction Générale au Canada, Ottawa.

Un intéressant film technicolore — durée: 10 minutes — sur l'alimentation et la santé, intitulé "PROOF OF THE PUDDING", passe en ce moment dans tous les coins du Canada. Ne manquez pas de le voir quand il passera à votre cinéma.

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE) NEW-YORK

PRÉSIDENT DU CONSEIL

Frederick H. Ecker

PRÉSIDENT

Leroy A. Lincoln

DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA: OTTAWA



L'annonce ci-dessus est publiée au bénéfice du Programme d'Alimentation du Département Fédéral des Pensions et de la Santé Publique.

— Que crains-tu donc ? — demanda Pierre.

— Je ne sais pas, mais j'ai dans la sorbonne qu'il sera bon d'ouvrir l'œil, surtout lorsque le gosse sera là.

— Oh ! oui !...

— Mais comment pourrais-tu rester dans ce pays où tu ne connais personne ? — dit Mariette. — Qu'y ferais-tu ?...

— N'aie pas peur, je saurais bien me débrouiller.

— Et tes patrons ?

— Ils me donneront un congé renouvelable, — fit Totor en riant. — C'est-à-dire qu'ils me garderont ma place et que je me rembaucherai quand je voudrai.

— Et ton service militaire ?... Tu tires au sort au mois de janvier.

— Eh bien ! si je ne suis pas là, le maire tirera pour moi, et quant au conseil de révision, je suis sûr d'être ajourné à cause du tour de poitrine.

— Oui, mais encore une fois, comment vivrais-tu là-bas ?... quelles ressources y trouverais-tu ?...

— Bien sûr, en attendant que j'aie trouvé à me retourner, il me faudrait un peu de monnaie... pas grand chose, je sais m'arranger... une pièce de quarante sous par jour. — Avec ça on vit n'importe où.

— C'est vrai ce qu'il dit, — fit Pierre qui avait réfléchi. — Mademoiselle de Chavanges ne le connaît pas et ce serait bon qu'il fut près de Liette.

— Oui, assurément, — dit Mariette avec encore un peu d'hésitation, venant de ce qu'elle n'avait pas eu le temps de mûrir suffisamment le projet.

Puis petit à petit elle s'y fit ; elle en envisagea toutes les conséquences, en causant avec Pierre et Totor, et finalement elle l'approuva.

L'argent, ce n'est pas cela qui ferait une difficulté. Non seulement Pierre et Mariette avaient des économies, assez importantes même, mais Pierre gagnait quinze francs par jour depuis qu'il était à l'usine d'appareils électriques de Grenelle, sans compter la part d'intérêt qui ne devait être réglée qu'à la fin de l'année, aux époques d'inventaire.

Enfin le départ de Totor fut convenu.

— Eh bien ! Du moment que nous sommes d'accord, — dit-il, — le mieux est que je file illico, demain, en même temps que Liette et sa marraine.

— Demain !... — s'écria Mariette.

— Mais, oui, ma bonne sœur, tu vas voir ; c'est le meilleur plan. D'abord pas de danger que la bonne femme se doute de quelque chose, car je saurai prendre mes précautions et je me crois suffisamment à la redresse, soit dit sans vouloir me flatter, pour dire qu'on ne me la fait pas...

— Mais Liette te verra...

— C'est ce qu'il faut, pour qu'elle sache que je serai auprès d'elle.

— Si elle est saisie en te voyant, sa marraine s'en apercevra...

— Je saurai choisir le moment pour me montrer, fie-toi à moi.

Et puis, — ajouta Totor, — c'est le meilleur moyen de me faire conduire dans le patelin de la marraine à Liette. Je n'aurai qu'à suivre.

— Tu ne sais pas quel train elles prendront.

— Il y a des indicateurs pour se renseigner... Et puis je verrai bien partir les bagages en surveillant le boulevard Haussmann.

Il n'y avait pas d'objections à faire.

Le soir même, Totor se fit prêter un indicateur par la librairie qui lui

fournissait chaque jour ses journaux, et il chercha sur la ligne d'Angers.

Le train qui lui parut le plus propice fut celui qui part le soir à dix heures de la gare Saint-Lazare, passe par le Mans et arrive à Angers le lendemain matin à quatre heures.

— Une nuit en chemin de fer, — se dit-il, — je pioncerai comme dans mon dodo et ça fera l'économie d'une nuit d'hôtel.

Totor n'eut aucune peine à s'arranger avec le décorateur de théâtres chez qui il travaillait.

Il lui expliqua qu'il avait besoin, pour des affaires de famille, d'aller passer quelque temps à Angers.

Son patron, qui l'avait eu tout jeune en apprentissage, s'était attaché à lui, non seulement parce qu'il était intéressant en sa qualité d'orphelin, mais parce qu'il avait montré de sérieuses dispositions et de réelles qualités pour le métier. Il avait reconnu en lui le goût et le tempérament artistes et le sentiment véritable de l'art.

Il lui assura qu'il serait toujours heureux de le reprendre lorsqu'il reviendrait à Paris.

Mariette s'occupait de préparer tout ce qu'il fallait pour le départ de son frère, de prévoir tout ce dont il pourrait avoir besoin.

— Ne m'embarrasse pas d'un tas de bagages, ma petite Mariette, — lui dit Totor en voyant les préparatifs prendre une importance qui l'effrayait. — Pas besoin de tant d'histoires. Mets-moi quelques chemises, des mouchoirs, une demi-douzaine de paires de chaussettes, et un costume de rechange, c'est plus qu'il en faut !...

— Je sais mieux que toi ce qu'il te faut, — dit Mariette qui avait déjà bourré une valise assez grande et qui remplissait maintenant un panier. — Il faut bien que tu aies de quoi te changer... Et puis je ne serai pas là pour te raccommode tes affaires.

— Je te les enverrai et ça fera le compte.

Et la brave fille ajoutait quelques provisions, du chocolat, un pot de confitures, deux livres de sucre.

— Laisse-moi faire, — disait-elle, — ce sera toujours ça de moins que tu auras à acheter.

Quant à l'argent tout avait été bien réglé.

Totor partait avec trois cents francs en poche, ce qui lui permettait de payer son voyage, de s'installer et de faire les frais nécessaires.

Ensuite, Mariette lui enverrait un mandat de cinquante francs chaque

quinzaine pour payer sa chambre et sa nourriture.

Mais lui, plein de résolution et de bonne volonté, avait dit :

— Je saurai bien me débrouiller, va !... Il faudra que ça aille rudement mal pour que je ne trouve pas à m'embaucher quelque part, ou un fourbi quelconque.

Et il ajoutait avec orgueil : — Je ne suis pas manchot, n'est-ce pas ?

Le lendemain, dès le matin, Totor vint rôder sur le boulevard Haussmann, aux environs de la maison de Liette.

Tout était prêt pour son départ.

Il avait transporté son panier et sa valise à la gare Saint-Lazare et les avait mis à la consigne. De cette façon, il pourrait prendre le train dès que cela serait utile, car maintenant il s'était dit :

— Le mieux est de prendre le même train que Liette et sa marraine, puisque la bonne femme ne me connaît pas.

Non seulement cela lui servirait à ne point faire d'erreur et à ne pas perdre de temps pour se rendre à Saint-Gemmes, mais encore Liette le verrait sûrement, soit à la gare, soit au cours du voyage, et elle comprendrait ainsi qu'il allait veiller sur elle.

— Pourvu que la marraine n'ait pas l'idée d'aller prendre le train à la gare d'Orléans, — pensait-il.

Totor avait fait ses adieux à Pierre et à Mariette.

— Si j'ai le temps, — avait-il dit à sa sœur, — je rappellerai au pas de course pour te rebécoter encore une fois, mais en tout cas ce sera fait...

— N'oublie pas de m'écrire dès que tu seras arrivé là-bas, — recommanda de nouveau Mariette. — Et dis-moi bien tout, parle-moi de ton installation... N'oublie rien !

— Aie pas peur !... une babil-larde de quatre pages !... un vrai journal !...

Et Pierre aussi lui avait fait toutes sortes de recommandations, lui qui se sentait le cœur douloureusement étroit à la pensée que, dans quelques heures, Liette serait loin de lui, qu'elle partirait sans qu'il lui soit possible, non seulement de l'embrasser, mais seulement de la voir, et sans prévoir combien de temps cette séparation durerait.

Avec quelle insistance il dit à Totor :

— Et tu sais, ne me cache rien !... S'il y a le moindre danger pour Liette, si elle est malade... s'il y a quelque chose qui ne va pas, écris-le moi, car je n'hésiterai pas un instant, je partirai !...

De loin, sur le trottoir opposé, Totor ne perdait pas de vue les fenêtres de l'appartement de Mlle de Chavanges.

Il ne voyait rien de changé. Rien ne semblait annoncer un départ.

Son attente fut longue. Enfin, un peu après dix heures, il vit sortir le valet de chambre, — celui qu'il avait vu causer avec le croque-mort et qu'il reconnut fort bien.

Aidé par un commissionnaire, il descendait une grande malle, et ils la portèrent ensemble sur une charrette à bras, rangée le long du trottoir, que Totor n'avait même pas remarquée jusqu'alors.

Il comprit à l'instant ce qui se passait.

La marraine de Liette envoyait à l'avance ses bagages à la gare.

Elle allait donc bien prendre le train à la gare Saint-Lazare ainsi qu'il l'avait pressenti.



Comment économiser le tissu d'une robe sans rien sacrifier de son chic. A gauche, robe deux pièces nécessitant six verges de tissu. A droite, la même robe, en une pièce, avec quatre verges seulement. Modèle soumis par la Commission des prix et du commerce en temps de guerre.

Les bagages ne tardèrent pas à être tous chargés et le valet de chambre accompagna le commissionnaire.

Totor les suivit de loin, afin de bien s'assurer de tout, et il fut tout étonné de ce qui se passa.

Au lieu de retourner au boulevard Haussmann, ainsi qu'il l'avait cru, le domestique de Mlle de Chavanges prit au guichet deux tickets de première classe et un de seconde pour Angers; puis, après avoir fait enregistrer les bagages, il vint attendre à l'entrée de la gare.

Evidemment Mlle de Chavanges n'allait pas tarder à arriver avec Liette.

Vingt minutes s'étaient à peine écoulées, quand une voiture de maître parut et fut reconnue par le domestique qui vint aussitôt ouvrir la portière.

La femme de chambre était sur le siège avec le cocher.

Liette et sa marraine en sortirent et le valet de chambre aida à transporter les menus bagages: petits sacs, couvertures de voyages, parapluies, etc.

En voyant Liette, Totor s'était aussitôt dissimulé, tournant autour d'un pilier.

Il ne voulait pas se montrer en ce moment, car il avait peur qu'en le voyant Liette ne fût pas assez maîtresse d'elle-même pour dissimuler son saisissement.

Il suivit de loin, vit mademoiselle de Chavanges prendre les tickets et le bulletin de bagages des mains de son domestique, qui lui souhaita ensuite bon voyage et repartit avec la voiture.

Il vit entrer les trois femmes dans la salle d'attente et il y pénétra à son tour, après s'être fait délivrer un billet de seconde classe.

Le train que l'on allait prendre était celui de onze heures vingt-cinq qui arrive à Angers presque à cinq heures.

Totor observa dans quel compartiment montaient Liette et sa marraine, il vit ensuite la femme de chambre se séparer d'elles et prendre place dans le wagon de seconde classe le plus voisin du sien.

Il ne fallait pas se faire remarquer par cette domestique qu'il serait exposé à rencontrer souvent à Saint-Gemmes, et c'est pour cela que Totor s'installa presque à l'extrémité du train.

Liette ne le vit pas quand il passa, marchant très vite, devant son compartiment dont la portière était ouverte.

— Et me voilà en route!... — se dit Totor au moment où le train s'ébranla.

Il était joyeux, comme à son habitude, prenant toujours toute chose gaiement; mais cependant il se sentait intérieurement porté au sérieux, en se pénétrant de la gravité de sa mission, de l'habileté qu'il allait avoir à mettre en œuvre.

Il ne doutait aucunement de lui et cependant il se demandait avec quelque préoccupation:

— Que vais-je pouvoir faire dans ce petit patelin là-bas?... Je ne pense pas me tourner les pouces toute la journée!... Une fois que Liette saura que je suis près d'elle, on trouvera bien moyen de correspondre; mais le reste du temps, il faudra bien trouver un truc quelconque...

A Versailles, où le train s'arrêtait pendant dix minutes, se joignant à celui qui vient de la gare Montparnasse, Totor courut au télégraphe et lança ces quelques mots à Mariette:

Parti par train onze heures vingt-cinq avec Liette et sa marraine, sans

être vu. Arrivons à Angers cinq heures.

Télégraphierai de là-bas.

Au Mans, Totor qui ne perdait pas de vue le wagon où se trouvait Liette, en vit descendre Mlle de Chavanges.

Elle se rendait à la bibliothèque de la gare pour acheter un journal.

L'ami de Pierre en profita pour se montrer.

Il avait le temps de passer devant le wagon de Liette sans être vu par sa marraine, car celle-ci avait dû contourner tout le train.

Liette le vit et le reconnut tout de suite, et son saisissement fut extrême.

Elle allait se lever quand Totor la prévint et la retint d'un geste.

Elle comprit.

De la portière, où elle se posta aussitôt, toute émotionnée, elle le vit réintégrer son compartiment.

Totor faisait donc le voyage avec elle!...

Pour aller ainsi à Saint-Gemmes, il fallait que cela eût été concerté avec Pierre.

Qui sait même si Pierre n'était pas là, car il pouvait ne pas s'être montré par prudence!...

En attendant de savoir, il fallait calmer rapidement cette agitation qui s'était emparée d'elle, et dissimuler aux yeux de sa marraine.

Mais pendant tout le reste du voyage, Liette demeura en proie à la préoccupation nouvelle qui s'était emparée d'elle et qui, en son esprit et en son cœur, se mêlait une joie intime.

A chaque station, elle regardait au dehors; mais elle n'aperçut pas Totor.

En arrivant à Angers, elle se retourna plusieurs fois et ne le vit qu'au moment où elle entra dans la salle des bagages avec sa marraine, tandis que la femme de chambre remettait les menus bagages au domestique qui attendait avec la voiture pour les conduire à Saint-Gemmes.

Totor passa, en effet, assez près d'elle, portant sa valise et son panier, et ils échangèrent à peine un regard.

— Je ne ferai rien d'utile ce soir à Saint-Gemmes, où je ne connais pas un chat, — se dit-il. — Demain il sera assez temps d'aller pousser une reconnaissance du côté du château.

Et il se fit indiquer un hôtel, l'un des plus voisins de la gare, dans la rue d'Anjou.

De là, il se rendit au télégraphe, afin d'envoyer à Mariette la nouvelle dépêche qu'il lui avait annoncée.

Totor n'avait jamais voyagé. Il était de ces nombreux Parisiens qui n'ont jamais dépassé Vincennes, Saint-Cloud, Versailles ou Saint-Germain.

Il était bien allé une fois, en train de plaisir, avec Mariette, passer une journée au Havre, pour voir la mer et visiter un transatlantique; mais cela ne pouvait compter réellement pour un voyage. C'était plutôt une excursion, réglée à l'avance par l'horaire et les conditions étroites de la compagnie de l'Ouest, avec le déjeuner et le dîner pris dans un restaurant et les deux nuits dans les wagons bondés de voyageurs.

C'était autre chose en ce moment.

Malgré son « débrouillardisme », l'enfant de Paris se trouvait dépaysé et quelque peu emprunté.

Totor n'avait jamais eu à se préoccuper des nécessités matérielles de l'existence. Depuis qu'il avait été recueilli, orphelin, par Mariette qui lui avait tenu lieu de mère, il avait

“Tout le voisinage trouve ridicule ta manière d'élever cet enfant”



1. Cela m'amusait de voir comme ma “petite soeur” faisait son importante maintenant qu'elle avait un bébé à elle. Mais quand les voisins commencèrent à critiquer sa façon de l'élever, je crus devoir lui parler. “Tu gâtes cet enfant avec toutes ces choses ‘spéciales’... jouets, savon, poudre—même le laxatif est spécial!”



2. Louise ne l'entendit pas de cette façon et m'accusa d'être vieux jeu. “Les mamans modernes”, dit-elle, “savent que les bébés ne sont pas des adultes en miniature. Ce sont de petits êtres différents à qui il faut donner un laxatif spécial.”



3. “Sais-tu que même notre propre médecin approuve le Castoria, parce qu'il est préparé spécialement pour les enfants? Il est bénin, mais sûr pour l'organisme délicat d'un enfant. Et, pourtant, il est aussi efficace que peut l'être un laxatif.”



4. “Car n'oublie pas, ma chère, qu'un remède pour adultes peut être beaucoup trop violent pour le système d'un bébé. Tandis que même chez les tout petits, le Castoria fait effet doucement, sans causer de coliques. Viens, nous allons en acheter une bouteille.”



5. Le pharmacien m'assura que ma soeur avait raison au sujet du Castoria. “Son principal ingrédient”, dit-il, “est le séné, qui a été traité de manière à éviter les coliques. Celui-ci fait son effet dans le gros intestin et l'on ne s'habitue pas à son usage.”



6. “C'est pourquoi”, continua-t-il, “le Castoria ne bouleverse pas l'estomac d'un bébé. Il produit son effet presque naturellement, en 8 à 12 heures, de sorte qu'il ne dérange pas non plus le sommeil de l'enfant. Et notez qu'il y a avantage d'acheter la grosse bouteille économique.”



7. J'étais chez ma soeur lorsqu'elle administra le laxatif à son enfant. Vous auriez dû le voir avaler son Castoria... pas la moindre hésitation, et il lèche même la cuiller, tant il en aime le goût. Décidément, ma petite soeur est une femme intelligente!

CASTORIA

Le laxatif SÛR préparé spécialement pour les enfants.

A-t-il dit...jambes

menues



ou jambes velues?

Sa réflexion fut-elle franchement péjorative... ou bien, s'est-il montré aimable et complimenteur ?

Si le moindre doute subsiste dans votre esprit, madame, c'est alors que vous feriez mieux de vous procurer NEET aujourd'hui même. Parce que simultanément NEET, qui est une crème dépilatoire, fera disparaître rapidement et les poils peu exposés aux compliments et le doute.

Vous appliquez simplement cette crème cosmétique dépilatoire sur les jambes, sous les aisselles et sur les avant-bras... laissez-la quelques instants... puis enlevez à l'eau. NEET vous laisse une peau satinée, blanche et agréablement parfumée. En faisant usage de NEET, pas de poils mal rasés qui déparent le contour d'une jolie jambe ou qui traversent le bas transparent. NEET, non plus, ne facilite pas la croissance des poils. Achetez-vous dès aujourd'hui un tube de NEET à votre magasin à rayons, pharmacie ou bazar ordinaire.

Procurez-vous
NEET aujourd'hui

eu toujours la vie assurée, sans le moindre souci.

Il n'avait même pas l'habitude d'avoir de l'argent ni de faire la moindre dépense, car il rapportait régulièrement sa paye, chaque quinzaine à la maison, ne conservant qu'une pièce de vingt ou de quarante sous pour son tabac, ses omnibus et les petits frais de tournée avec les camarades.

Il se trouvait maintenant avec une somme importante pour lui, en une ville inconnue, où tout lui paraissait étrange, ayant à pourvoir à tout.

Cependant, la première impression dissipée, il se ressaisit et envisagea avec calme l'existence nouvelle qui commençait pour lui.

Il s'agissait de passer le temps pour attendre le lendemain.

Totor s'orienta d'abord, afin d'être sûr de se reconnaître et de retrouver son hôtel, car il voulait parcourir un peu la ville.

En suivant la rue d'Anjou, il passa devant une caserne et plus loin devant une vieille église, l'église Saint-Laud, voisine d'un autre quartier militaire, et il arriva ainsi, par le boulevard du Château, sur les quais de la Maine, car il avait suivi la ligne droite afin de retrouver plus facilement son chemin.

Alors il changea de direction, suivant les quais, en remarquant qu'il avait tourné à angle droit.

Il voyait sur sa droite un dédale de petites rues, mal éclairées, qui s'enfonçaient en sinuosités dans des quartiers qui lui parurent vieux à en juger par l'aspect des maisons, et il hésita à s'y engager, dans la crainte de faire trop de chemin.

Que ferait-il et que verrait-il, du reste, maintenant que la nuit était tombée !

— Il s'agit de boulotter, — se dit-il, ayant regardé l'heure à sa montre.

Et il se mit en quête d'un restaurant.

Cela l'obligea à s'engager dans le centre de la ville et il ne parvint à en découvrir aucun qui lui parut convenable.

— Ils ne boulotent donc pas, dans ce patelin-là?... — se disait Totor, commençant à trouver qu'il avait assez marché.

Son désappointement en matière de restaurant venait de la comparaison inconsciente qu'il établissait entre Angers et Paris, où les restaurants et les bouillons sont innombrables, où presque tous les marchands de vin sont en même temps traiteurs et offrent le plat du jour.

Dans les villes de province, même les plus grandes, à l'exception de celles qui sont très commerçantes, les restaurants sont réellement peu nombreux, et Totor ne se disait pas que quelques établissements suffisent amplement pour les voyageurs qui ne prennent pas leur repas à la table d'hôte de leur hôtel.

Il fut obligé de revenir du côté de la gare, où il se rappelait avoir vu quelques enseignes; et en effet, il trouva un restaurant sur la place d'Anjou où il avait passé en arrivant.

La marche avait développé l'appétit et Totor dina à merveille, tout en songeant à ce qu'il ferait le lendemain et en faisant ses réflexions sur Angers.

— Non, ça ne vaut pas les grands boulevards, — se disait-il.

Il n'aurait pas voulu être obligé de vivre continuellement en province. Tout lui avait semblé vieillot, étriqué, mesquin.

— Il doit bien y avoir un théâtre, — pensa-t-il en se demandant comment il allait passer sa soirée, lui qui avait l'habitude des billets de faveur dans tous les théâtres dont son patron est le décorateur.

Il n'eut pas beaucoup à chercher. En face du restaurant, au coin de la gare, se trouvaient apposées les affiches.

Il y avait même deux théâtres qui jouaient ce soir-là.

Dans l'un, — LE GRAND-THÉÂTRE, — on donnait *Carmen*.

Cela le tenta, bien qu'il ne s'attendit pas à entendre des artistes de la valeur de ceux de l'Opéra-Comique, et il chercha les prix des places pour décider ce qu'il s'offrirait.

— Le parterre, ce doit être ce qu'il y a de mieux, — se dit Totor après examen.

Au moment où il allait s'éloigner, le mouvement des voitures et des piétons aux environs de la gare s'accrut. Un train venait d'arriver sans doute, à en juger par les omnibus d'hôtel qui passaient chargés de bagages et aux voitures vides qui se dirigeaient du côté de l'arrivée.

Des commissionnaires allaient et venaient; des voyageurs passaient leurs bagages à la main.

Tout à coup, la vue de l'un d'eux frappa le frère de Pierre et Mariette.

C'était un petit bonhomme à lunettes, enfoncé dans un grand pardessus garni de faux astrakan, qui portait une petite valise de toile.

— Mais ça y est!... — se dit-il réellement surpris après l'avoir reconnu, — c'est l'homme d'affaires de la mère Sophie!...

Et aussitôt cette réflexion, dénotant surtout à quel point l'ami de Liette était intrigué :

— Tiens, tiens!... que vient-il donc faire par ici, ce pêcheur d'anguilles en eau trouble?... Il s'occupe donc toujours de l'affaire!... Alors c'est que la mère Sophie, qui a flairé un magot, cherche quand même à avoir sa part.

Et sans plus songer à son projet d'aller entendre *Carmen*, Totor suivit l'agent d'affaires du boulevard Voltaire.

L'obscurité de la nuit, assez mal combattue par les réverbères municipaux, lui permettait cette opération sans risque de se montrer.

— Qui sait seulement si le Bonnassieux me reconnaîtrait, — se disait du reste Totor, — Il ne m'a vu qu'une fois, lorsqu'il est venu à la maison, et c'est surtout avec Pierre et avec Mariette qu'il a causé.

Bonnassieux était à cent lieues de penser que le jeune décorateur était en ce moment à Angers; et en effet, s'il l'eût aperçu, il ne lui aurait peut-être pas accordé la moindre attention et ne l'aurait sans doute pas reconnu.

Mais il ne le vit pas.

Il marchait, d'un pas rapide et menu, se dirigeant en homme qui connaît son chemin et qui sait où il va.

En sortant de la gare, il avait pris à droite, par la rue des Champs-Saint-Martin, et maintenant il suivait le boulevard du Haras, rasant les maisons.

Arrivé à la rue d'Alsace, il s'y engagea, la suivit presque jusqu'à l'extrémité et entra dans une maison dont la porte était surmontée d'une plaque en tôle avec l'inscription :

HÔTEL MEUBLÉ

Chambres et Cabinets

— Voilà où le bonhomme va se percher, — se dit Totor. — Sûrement ce n'est pas la première fois qu'il y vient... Demain matin il faudra que je le pince à sa sortie et que je sache ce qu'il vient faire ici.

Et en disant cela, il regardait aux alentours pour trouver un café, un marchand de vins, un endroit quelconque d'où il pouvait surveiller la maison où logeait Bonnassieux.

Il n'y avait ni café ni marchand de vins; mais presque à l'angle de la place du Ralliement, où aboutit la rue d'Alsace, Totor vit une assez importante librairie, vendant des journaux, et cela lui suffit sans doute pour ce qu'il voulait faire.

— Ah! mais voilà le théâtre, — remarqua-t-il alors avec étonnement en apercevant un édifice assez brillamment éclairé et flanqué d'affiches. C'était, en effet, le théâtre municipal qui se trouve sur la place.

La conséquence de cette découverte était tout indiquée et Totor se décida à aller entendre *Carmen*, « histoire de rigoler un peu et de voir ce que valent ces chanteurs de province à côté de ceux de la place Favart ».

* * *

M^e Bonnassieux avait donc mis à exécution son projet, — une partie, du moins, de ses projets, car il avait été arrêté dans sa résolution d'aller trouver le vicomte d'Arcis par la perspective d'une rencontre avec M^e Durier, qui le connaissait trop bien, sans doute.

L'affaire sous laquelle son flair avait senti une fructueuse opération, le tentait plus que jamais.

Le mystère à pénétrer le stimulait. Il s'était dit, en classant et en vérifiant tous les papiers qu'il emportait pour établir la base de ses recherches :

— Il faudra bien que je sache comment s'est fondue la fortune de la vicomtesse d'Arcis, et en vertu de quel titre Mlle de Chavanges s'est fait reconnaître créancière de sa succession au point d'avoir acheté le château qui avait appartenu au marquis de Charleval, le grand-père de Mme Liette!...

Ses affaires, plutôt rares en ce moment, lui permettaient cette absence.

Ainsi que Totor l'avait pensé, en le voyant se diriger si sûrement, Bonnassieux connaissait la ville d'Angers.

Il avait eu maille à partir autrefois avec un juge d'instruction. — Il avait même été arrêté sur la plainte d'une dame Decoursille contre laquelle il s'était livré à un véritable chantage. Mais les preuves du chantage sont parfois malaisées à fournir, et l'agent d'affaires véreuses avait été relâché en vertu d'une ordonnance de non lieu, rendue sur le retrait de la plainte, après avoir restitué à la plaignante, en présence du juge, les papiers que celle-ci revendiquait légitimement.

Bonnassieux avait logé à plusieurs reprises dans la maison meublée de la rue d'Alsace.

Il en était connu et savait qu'il y trouverait toujours une chambre.

Le lendemain de son arrivée, l'agent d'affaires parisien se leva de bonne heure, selon son habitude; mais il ne pouvait se mettre aussitôt en campagne: les greffes de tribunaux, les études de notaires et les cabinets ne sont pas ouverts avant neuf heures.

Il s'installa donc devant une petite table et, à la clarté de sa bougie, il examina de nouveau les pièces dont il allait avoir à se servir, préparant minutieusement son plan de campagne.

Déjà Totor était en faction. Il s'était fort diverti à la représentation de *Carmen*, où la chanteuse du rôle crée par Galli-Marié avait dû se faire excuser par une annonce du régisseur parlant au public qui avait demandé toute la bienveillance des spectateurs en faveur de cette artiste qu'un refroidissement privait ce soir-là d'une partie de ses moyens. (Lire la suite page 29)



La ferme expérimentale

La Ferme Expérimentale
à Ottawa
est une ravissante promenade

par

J. A. P. Hurtubise

Qui de nous n'a pas entendu parler de la Ferme Expérimentale d'Ottawa? Bien peu, me direz-vous, en effet! Cependant, que de gens ignorent les charmes de cette institution publique, charmes de son paysage, de ses bâtiments, de ses arbres, de ses arbustes et vignes grimpantes, de ses fleurs et mille et une autres choses agréables. Nous n'avons, beaucoup d'entre nous, qu'une très faible idée des beautés que présente son panorama aux yeux du touriste. Par exemple, mettons que nous y arrivons par ce que l'on appelle, à Ottawa, le fameux « Drive-way » dont, certes, vous avez savouré les splendeurs champêtres, aimables lectrices et lecteurs, qui êtes venus dans ces parages, que voyons-nous? Une superbe colline descendant en cascates jusqu'aux bords du lac Dowd, où de superbes bandes d'oies du Canada et d'oies des neiges, ainsi que de canards Pékins et Mallards se laissent tantôt bercer par la houle créée par le passage de quelque yacht qui s'est aventuré ou qui a poussé une pointe près des bornes de la basse-cour aquatique; à les voir, ces beaux oiseaux, on croirait qu'ils sont à la sieste, à l'ombre des magnifiques saules pleureurs dont les pieds semblent, eux aussi, se baigner dans l'eau à l'instar de leurs amis du genre animal. Tantôt, d'un commun accord, on verra les oies se diriger en groupes sur leur pâturage, tout en se dodinant, sans savoir où et pourquoi, tout en poussant des hauts cris, qui nous rappellent les oies du Capitole qui sauvèrent Rome contre nos ancêtres, les Gaulois. Selon ce qu'on nous dit, les oies et les canards ne fraternisent pas, mais vivent en groupes distincts, séparés, et ce n'est pas de cette façon, chacun chez-soi, pourrions-nous dire, que la paix entre eux est maintenue.

A regret, nous quittons cette nappe d'eau où l'on voit de coquets bateaux à voile se laisser aller au

gré du vent, tandis qu'au loin, de l'autre côté du lac, on aperçoit de véritables manoirs à toits multicolores dont les abords en cascades représentent une grandiose corbeille de fleurs de tous les tons et nuances, superposées les unes sur les autres, en échelons, jusqu'au chemin qui contourne le lac. Ce district est, sans contredit, le plus beau de la Capitale et rien n'est épargné, d'une année à l'autre, pour qu'il garde toute sa beauté, toute sa fraîcheur. Après avoir escaladé une côte à pic, nous voilà dans une avenue entre deux rangées de pins altiers et gracieux, endroit de prédilection des amoureux pour échanger des mots doux et de tendres caresses par une belle nuit d'été. On peut dire que ces pins

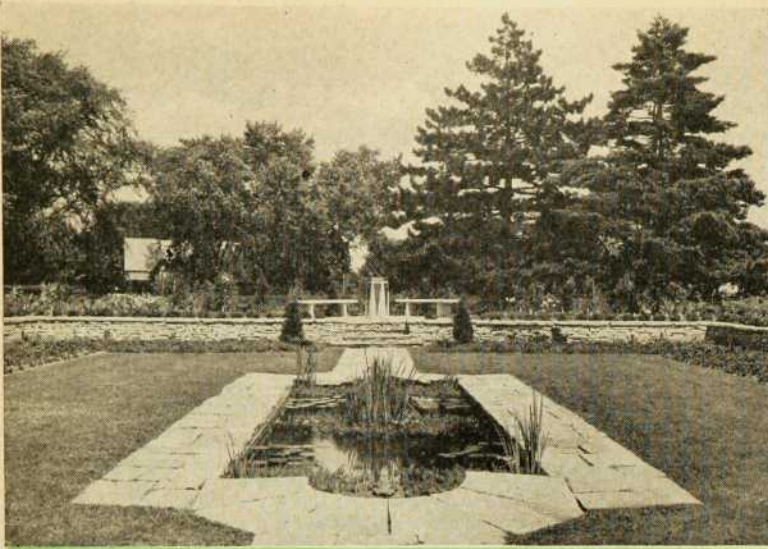
sont les bastions de l'Arboretum du Dominion tant renommé. Tout près de là, il y a des parcelles de fleurs exotiques qui nous font penser au nègre sur le sort duquel s'apitoyait Napoléon à Ste-Hélène. Malgré les soins délicats qu'elles reçoivent, pleurent-elles ces bonnes plantes par ici? Nous n'en saurions douter, s'il en va de même pour les plantes que pour les êtres humains. Poursuivons, toutefois, notre chemin, et, à l'issue de cette allée de pins, montons, montons toujours la côte abrupte qui nous mène peut-être au point le plus beau de cet Arboretum, là où il y a un lieu d'observation sur l'autostrade. Asseyons-nous un instant et contemplons en silence l'œuvre du Créateur. On dirait que tout y est en fusion, le firmament, l'horizon au loin, la campagne à nos pieds qui se miroite dans les eaux, le troupeau de moutons qui broutent paisiblement l'herbe luxuriante, enfin tout, jusqu'aux églantines qui nous embaument de leur parfum et les abeilles qui en butinent le nectar. Non loin de nous passe le canal Rideau. Des curieux se sont arrêtés là-bas pour regarder l'écluse au moment où le « sas » se remplit d'eau pour laisser passer un yacht princier à destination des lacs Rideau ou encore des Mille Îles, pays de rêve, véritable joyau du Saint-Laurent. De même que la fumée du vapeur échappe petit à petit à nos yeux, notre vue se perd dans le lointain, reflet de l'inconnu qui est notre terme à tous.

Mais levons-nous et parcourons ensemble maintenant ce fameux Arboretum qui renferme, tel un vaste catalogue, environ 2500 variétés diverses d'arbres et d'arbustes et autant d'espèces de plantes vivaces, indigènes et exotiques.

Le décor sylvestre qui se déploie devant nous est des plus féériques. L'homme a mis tout en œuvre pour plaire à l'œil. La disposition des arbres, des arbustes et des buissons est réussie on ne peut

L'OBSERVATOIRE DU DOMINION
Observez le joli cadran solaire
en face du somptueux édifice.

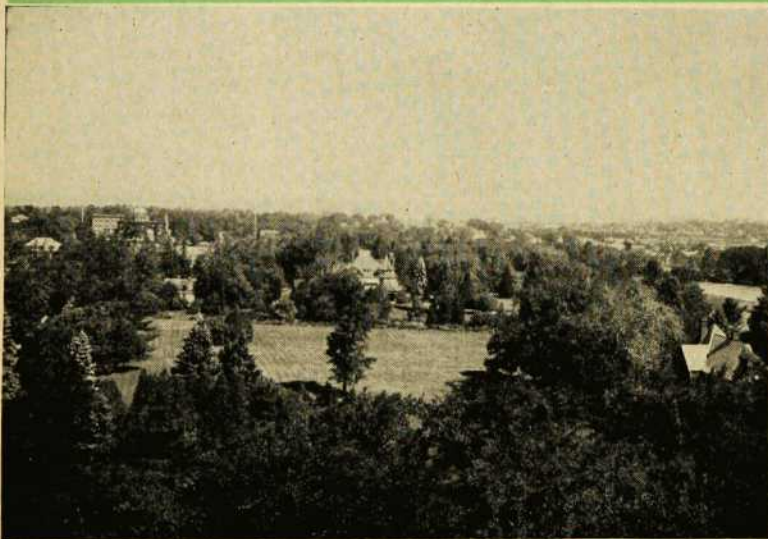
(Gracieuseté de l'Astronome du Dominion.)



LE JARDIN MACOUN

En mémoire de feu le Dr. Macoun, horticulteur de grand mérite, qui contribua énormément au progrès horticole en ce pays.

(Gracieuseté: Service de l'Horticulture, Ferme Expérimentale Centrale.)



PARTIE DE LA FERME EXPERIMENTALE D'OTTAWA

Quelle vue magnifique que celle-ci. A défaut d'avion, l'artiste Kellett a dû grimper au sommet du réservoir pour prendre cette excellente photographie.

(Gracieuseté: Service de l'Horticulture, Ferme Expérimentale Centrale.)



LES HAIES

Il n'y a pas d'endroit au Canada, peut-être même au monde, où l'on pourrait voir pareil ensemble de si belles haies.

(Gracieuseté: Service de l'Horticulture, Ferme Expérimentale Centrale.)

mieux. Le savant et l'humble artisan se sont donné la main pour arriver à pareil résultat, le premier en jetant les plans de la plantation et en donnant les instructions pour qu'elle prospère, le deuxième en exécutant avec soin les directives de l'autre. Aussi, c'est dû à telle coordination d'efforts que ce vaste domaine de soixante-cinq acres a été converti en un si merveilleux Arboretum, n'oubliant pas, toutefois, que le Créateur a fourni la matière nécessaire.

Quoi de plus joli, en effet, qu'un groupe d'épinettes de Norvège, arbre fort apprécié pour sa forme gracieuse et sa pousse rapide, associé à des peupliers blancs, ou bien, que de plus charmant qu'un groupe attrayant de peupliers de Lombardie avec, au centre, un Ginkgo bilobé ou arbre aux quarante écus dont les feuilles rappellent la fougère de la Vierge; l'aspect de cet arbre est très agréable à cause de son feuillage remarquable en forme d'éventail. Ici, c'est un superbe spécimen de l'éradle de l'Amour aux feuilles rouges ou de saule pleureur doré, arbre très ornemental en raison de son port gracieux, son écorce jaune. Un peu plus loin, il y a un superbe spécimen de chêne rouge, arbre étalé, à forme attrayante, dont le feuillage très ornemental pendant l'été prend à l'automne un coloris très frappant. Près de ce chêne, en guise de chaperons, nous voyons une splendide épinette du Colorado, un pin noir d'Autriche et un thuya pyramidal, et plus bas un genévrier sabine à la pousse touffue et étalée.

Ailleurs, en guise d'avant-garde, sur une profondeur, disons de cent à cent cinquante pieds, la famille des lilas est représentée, sur un côté de l'avenue, tandis que de l'autre la famille des chèvrefeuilles tient le premier plan. En arrière des lilas nos différentes essences feuillues occupent une étendue considérable tandis que derrière les chèvrefeuilles ce sont des conifères. Non loin de là, il y a le fameux arbre à perruques, à cause de sa masse de fruits poilus de couleur gris à gris poudre. Dans une autre section, le soleil fait ressortir la blancheur de l'écorce des bouleaux faisant un superbe contraste avec des

épinettes d'Engelmann ou du Colorado ou des mélèzes d'Europe. A quelques pieds de distance, près du chemin, un bosquet de pins Mugho capte l'attention, ainsi qu'un beau spécimen de pin de Corée, qui rappelle le pin blanc par le feuillage, mais d'un vert plus foncé. En face, un sapin Douglas, indigène à l'Ouest du Canada, s'élève majestueusement vers le ciel. En poursuivant notre chemin nous passons devant l'édifice du Service de la Botanique dont le style de construction s'adapte très bien aux environs. A l'orée du parc, comme nous allons en sortir, s'étend à perte de vue une magnifique plate-bande de plantes herbacées dont beaucoup sont indigènes à des terres lointaines.

Ce serait trop long de toutes les énumérer, et beaucoup d'entre elles nous sont d'ailleurs inconnues. Il y en a de bien belles; d'autres sont plus étranges que jolies, les unes parfumées, d'autres sans odeur. Dans ce parc, peut-être le plus beau de son genre dans tout le pays, il y a aussi un sanctuaire d'oiseaux migrateurs où il est strictement défendu sous peine d'amende de faire du tort aux oiseaux; du reste, point nécessaire de dire que l'on y entend toutes sortes de ramages, une vraie symphonie à n'en point douter.

Abandonnons l'Arboretum et traversons le chemin de Prescott; la perspective est des plus belles à cet endroit-ci, d'autant plus que la voie publique est parée ici d'une magnifique corbeille de fleurs avec garniture de plantes dont le feuillage vert et rouge rehausse le coloris des fleurs. Les automobiles allant en ville passent d'un bord, celles quittant la ville de l'autre, et c'est un va et vient continu, beaucoup diminué, il est vrai, depuis le rationnement de la gazoline.

A l'instant même où nous pénétrons dans ce qui est aujourd'hui la ferme expérimentale proprement dite, notre vue et notre odorat sont séduits par la beauté et le parfum des roses de toutes les nuances qui semblent nous saluer à notre arrivée d'un commun accord sous la pression de la bise, tels des écoliers qui, au signal

POUR LA CONSERVATION DES POMMES

LES fruits et les légumes conservés en entrepôt se dessèchent souvent et perdent ainsi beaucoup de leur qualité et de leur valeur. Cet accident se produit surtout dans les entrepôts mécaniques où il existe une grande différence de température entre la chambre et la surface de refroidissement. Les consommateurs se montrent de plus en plus exigeants à ce sujet depuis qu'ils peuvent se procurer des produits frais, dit W. R. Phillips, de la Division de l'horticulture, à la Ferme Expérimentale centrale, Ottawa.

A l'état naturel, la pomme est protégée par sa peau qui est recouverte d'une substance cireuse, prévenant jusqu'à un certain point l'évaporation d'humidité, mais cette protection naturelle ne suffit pas dans la plupart des conditions de conservation, surtout lorsque cette conservation doit être de longue durée. On a essayé par toutes sortes de moyens de supprimer cette perte excessive d'humidité à travers la peau de la pomme; de tous les moyens qui ont été essayés à la Division de l'horticulture, celui qui paraît devoir donner les meilleurs résultats est l'emploi d'un sac ou doublure de cellophane imperméable. Il est nécessaire que la cellophane employée dans ces sacs ou doublures soient assez solide pour résister aux manutentions d'entrepôt. Il faut également qu'elle soit enduite d'une laque imperméable résistante, qui ne se dissout pas dans des conditions d'humidité.

Un autre problème se pose quand on se sert de cellophane pour conserver les pommes; c'est que si l'on emploie une substance imperméable pour retenir l'humidité, cette substance retient également les gaz exhalés par le fruit, et il peut en résulter une suffocation très nuisible à la qualité de la pomme. La précaution principale, quand on se sert de cellophane imperméable, est de tenir compte de l'accumulation de gaz carbonique.

Les marchands de détail et les ménagères ont beaucoup vanté l'état croquant dans lequel se trouvent les fruits vendus dans des sacs de cellophane.

de leur maître ou maîtresse, feraient la révérence à leur digne Pasteur et à leurs parents le jour de la distribution des prix.

Continuant notre marche, nous arrivons au ravissant jardin Macoun, au centre duquel il y a une superbe pièce d'eau pour nénuphars, et dans laquelle naagent des petits poissons rouges qui font les délices des petits enfants qui, sans leurs parents, tomberaient dans l'eau tant est grande leur anxiété de s'en saisir. A quelques pieds en avant, il y a un joli cadran solaire qui attire également bien des gens. Tout autour, des fleurs de toutes espèces captent l'attention du monde, des petites, des moyennes, des grandes, toutes disposées avec soin. Entourant ces fleurs, des arbustes divers de hauteur moyenne font comme un demi-cercle, puis de nouveau des fleurs dans l'ordre de leur hauteur. Tout près, dans une direction ouest, se trouvent les véritables plates-bandes de fleurs annuelles et vivaces. Parmi celles qui sont actuellement dans leur épanouissement, mentionnons les pivoines, doubles et simples, les roses, sans oublier les grimpantes que l'on voit, çà et là, sur des treillis; il y a aussi de bien belles collections de lis blanc, jaune, rouge, écarlate, des pavots, lupins, campanules, ancolies, coreopsis, œillets de poète, œillets mignardise, pensées, petunias, digitales ou gants de Notre-Dame, geraniums, gaillardies, hémérocalles, ibérides, iris barbus et de Sibérie, etc. Une splendide rocaille avec allée au centre traverse ce jardin d'un bout à l'autre, de l'est à l'ouest. Et parcourant cette allée on ne cesse de remarquer l'animation qui règne chez les abeilles qui semblent avoir une préférence pour les fleurs qui s'y trouvent. Elles sont pourtant inoffensives et paraissent nous dire: « Continuez votre chemin, amis, nous ne vous voulons pas de mal, mais de grâce laissez-nous tranquilles. » Tout à fait à l'extrémité de vrais beaux spécimens de saules pleureurs font l'admiration du public.

Mais quittons ce domaine des fleurs et regagnons le trottoir. Devant nous, une grande pelouse verte, où se tiennent les réunions champêtres

estivales, surtout de la classe agricole, est entretenue avec soin, garnie de bosquets d'arbres et d'arbustes florifères où les écureuils s'en donnent à cœur joie. Rien n'est plus amusant, en effet, que de voir ces petits animaux courir sur les branches d'un arbre à l'autre, faisant des sauts périlleux, avec une agilité qui dépasse l'imagination. A les voir rôder autour de nous, s'arrêtant presque à nos pieds pour saisir une pistache, un morceau de zeste d'orange ou même de pain, on les croirait apprivoisés. A ce que l'on nous dit il y en aurait même qui viendraient manger dans la main d'un certain fonctionnaire résident qui, ainsi que St-François d'Assise, les attirerait à lui. Il n'en est pas de même des « suisses » qui, paraît-il, font preuve d'un discernement admirable en détarrant dans les serres des pots de terre qui contiennent des noix de semis, tout comme s'ils savaient lire les étiquettes que portent ces pots, laissant tout à fait intacts ceux dans lesquels il n'y a rien de bon pour eux.

Devant cette grande pelouse il y a le bel édifice de l'Administration de la Ferme expérimentale, qui fait honneur à cette institution, et derrière ce bâtiment un beau bois sert de fond aux haies. Il n'y a peut-être pas de place sur la Ferme, ou ailleurs dans Ottawa, où l'œil ait tant à contempler: cette variété de haies de tous les verts, d'une part, la magnifique silhouette de la Capitale, de l'autre, avec les édifices du Parlement fédéral au centre dans le lointain; à quelques pas en avant un beau champ cultivé de toutes sortes de plantes fourragères et, plus au nord, le somptueux édifice de l'Observatoire du Dominion tout recouvert de vignes vierges; sur un côté, la grande basse-cour et de l'autre, encore des champs où poussent de luxuriantes récoltes, et le lac Dowd qui s'étend là-bas comme une nappe argentée.

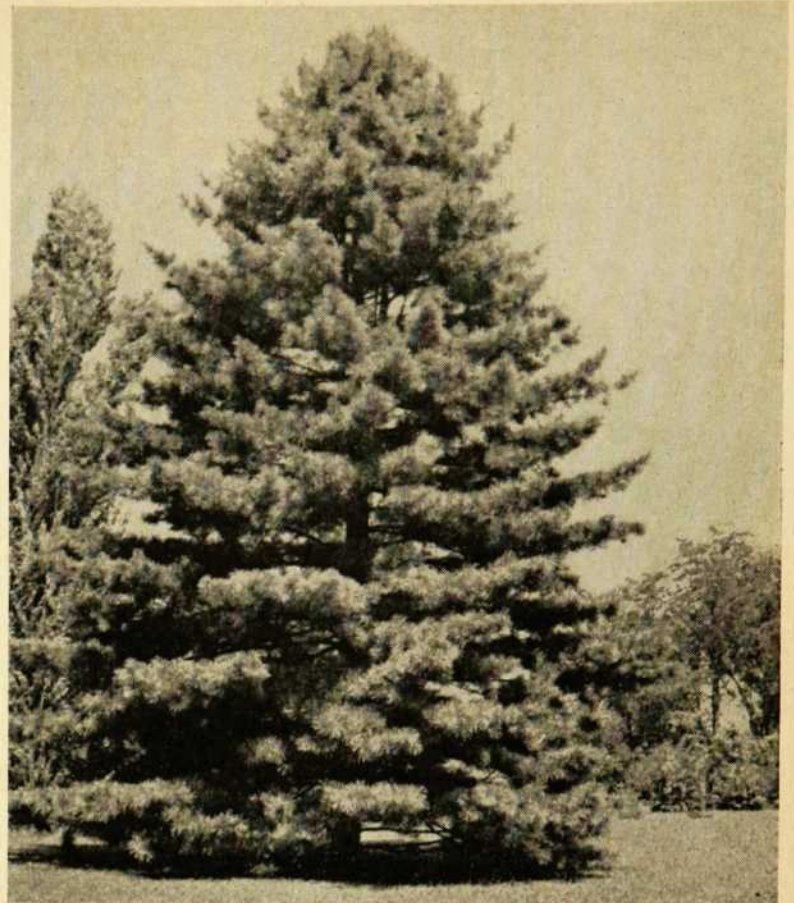
Soyons fiers, chères lectrices et chers lecteurs, de notre Ferme expérimentale centrale, et visitons-la souvent, car elle est toute belle.

J. A. P. HURTUBISE,
Traducteur

FABRICATION DU TABAC DANS LE QUEBEC

L'INDUSTRIE du tabac, au Canada, se divise en deux grandes sections: la fabrication de tabac à pipe, à chiquer et à priser, de cigares et de cigarettes, et le conditionnement de la feuille verte de tabac pour qu'elle puisse être convertie en produits finis. Un recensement de l'industrie, effectué en 1934-38, indique qu'il y avait alors au Canada 87 établissements engagés dans l'industrie du tabac et répartis comme suit: Ile-du-Prince-Edouard, 2, Québec, 57, Ontario, 20, Manitoba, 1 et Colombie-Britannique, 7. Sur les établissements qui ont fourni des rapports, 50 fabriquaient uniquement des cigares, 20 du tabac; 8 faisaient du tabac et des cigarettes; 3, du tabac et des cigares; 1 faisait du tabac à priser; 2, du tabac à fumer et à priser; 2, du tabac, des cigares et des cigarettes, et 1, du tabac, des cigares et du tabac à priser. La fabrication de ces produits de tabac est centralisée dans la province de Québec où se trouvent 57 des 87 établissements engagés dans cette industrie. Québec avait 86 pour cent du capital, 84 pour cent des employés et 86 pour cent de la production totale.

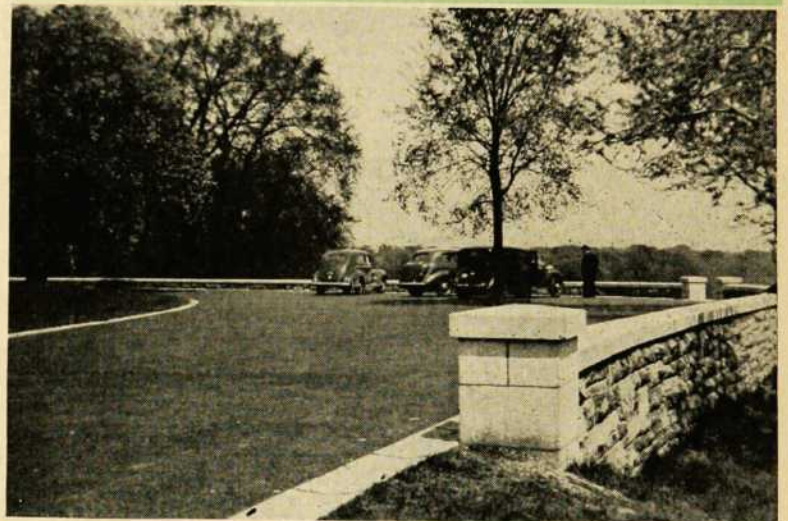
Pendant la dernière décennie, la fabrication des produits de tabac a augmenté de 17 pour cent en quantité. Par comparaison à 1939, la production de cigarettes a augmenté de 1,933,123 millions ou de 39 pour cent. Il y a eu diminution dans la production de tabac à fumer; cette diminution a été de 1,287,053 livres, soit 5 pour cent. Il y a eu également diminution de 2,168,658 livres, soit 45 pour cent dans la production de tabac à chiquer, et une diminution de 58,326 millions, soit 31 pour cent, dans la production des cigares. Malgré l'augmentation notée dans la production totale, il y a eu diminution de 23 pour cent dans le nombre des employés, due, dans une grande mesure, au fait que les cigares se fabriquent aujourd'hui à la machine au lieu de l'être à la main.



PIN DE COREE

Selon le fameux explorateur Wilson, ce spécimen serait l'un des plus beaux jamais vus.

(Gracieuseté de la Section de la Botanique, Service des Sciences.)



LIEU D'OBSERVATION

Arrêtons-nous un peu et contemplons dans le calme la nature.

(Gracieuseté de la Section de la Botanique, Service des Sciences.)

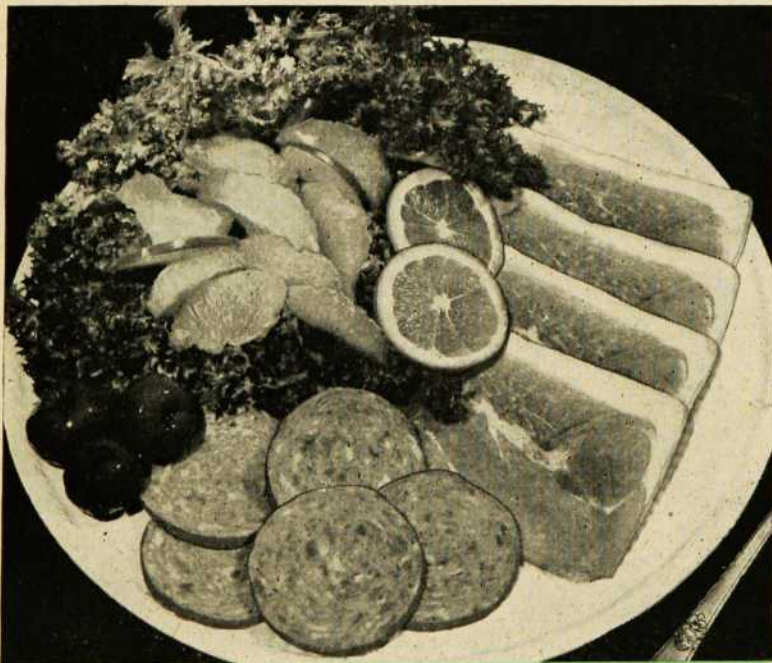
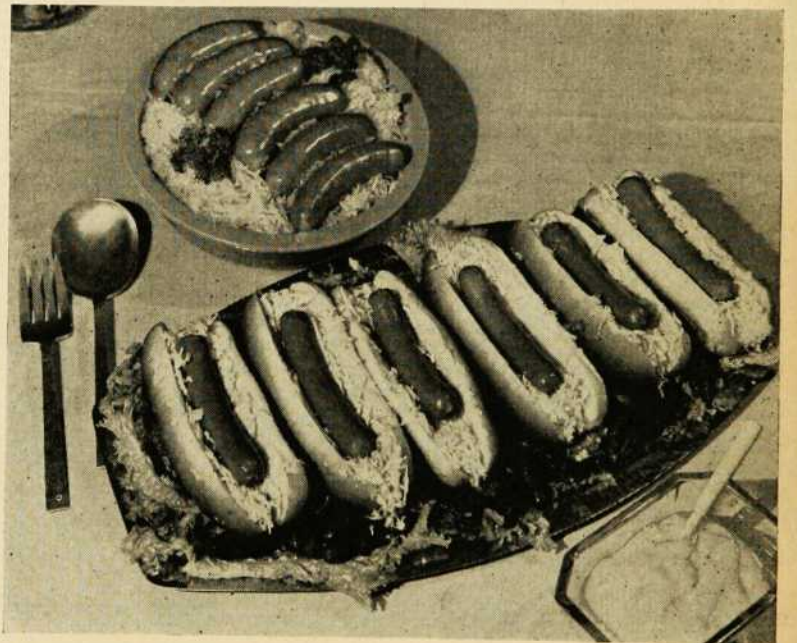
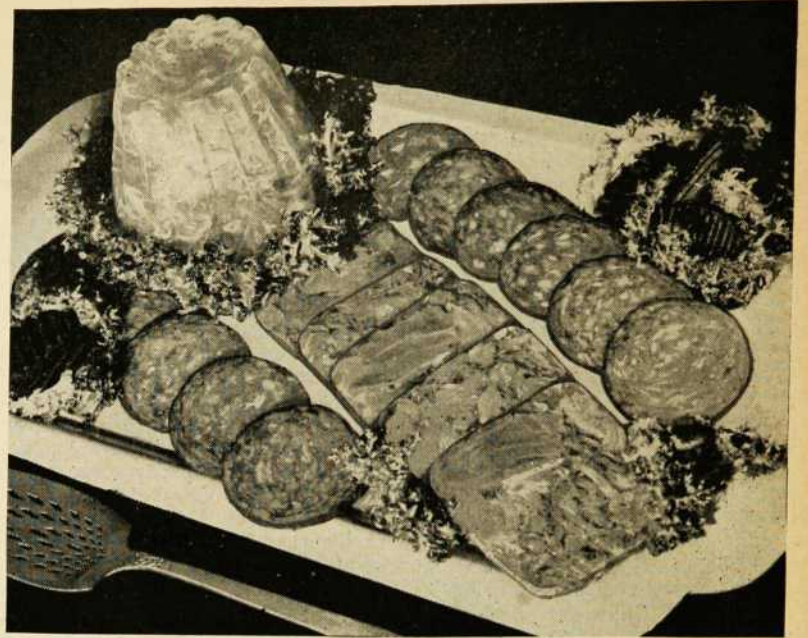
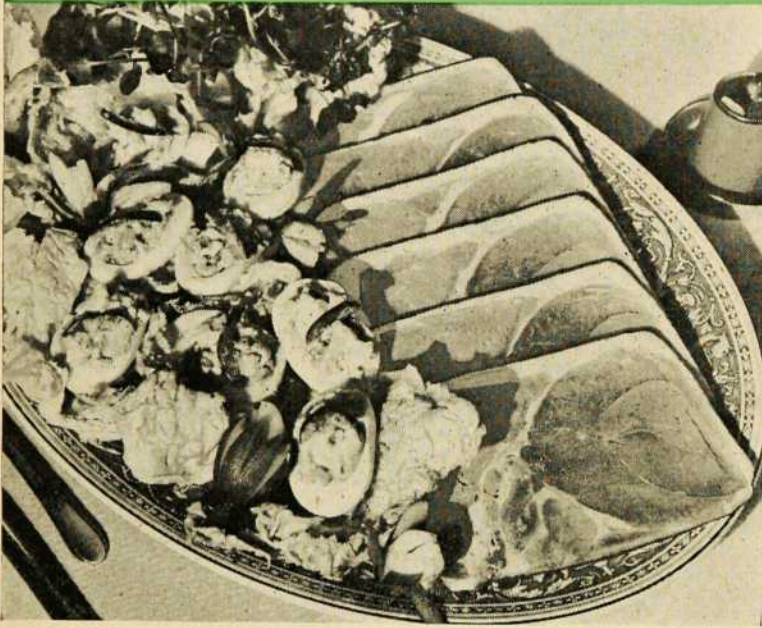


BASSE-COUR AQUATIQUE

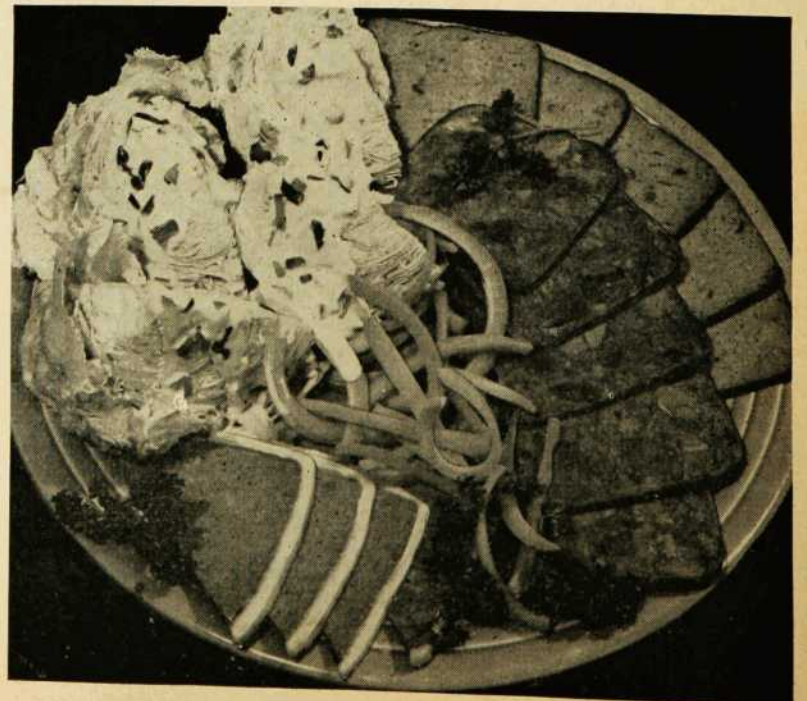
Amusons-nous un instant à regarder oies et canards prendre leurs ébats.

(Gracieuseté du Service de l'Aviculture, Ferme Expérimentale Centrale.)

Pour des Repas Economiques...



... apprêtés en un clin d'œil et tout aussi bons que si vous aviez passé des heures et des heures dans votre cuisine à les préparer, — il est difficile de trouver mieux que les Viandes Prêtes-à-Servir Premium Swift. Un assortiment complet de toutes les viandes, sous forme de pains, de saucissons, salamis, etc. Pour repas chez soi, au bureau et en parties de campagne ; pour vos réceptions de toutes sortes.



Michèle chez elle

C'EST qui caractérise d'abord l'habitation de Michèle Morgan, à Hollywood, c'est la simplicité et le bon goût de la décoration et de l'ameublement. En y pénétrant, on y éprouve tout de suite l'agréable sensation de se trouver dans un endroit où l'on voudrait y passer sa vie.

L'allure provinciale de cette maison, en pierres des champs, que rehausse artistement une boiserie de couleur brune, est d'une conception sobre et distinguée. Il y a plus d'un an que la charmante artiste française en avait conçu le projet, alors qu'elle tournait *Joan of Paris*, son premier film américain, et l'on s'imagine sans peine que sa réalisation vient combler un désir qui doit sûrement remonter à son enfance.

Cette oasis de tranquillité est située dans un cadre pittoresque, sur une hauteur dominant Beverly Hills. Par les fenêtres nombreuses, entre à flots, la lumière du ciel californien. C'est là, loin de son malheureux pays, ravagé par la guerre et humilié par la présence de l'ennemi de toujours, que l'artiste française, maintenant devenue américaine, se livre à l'étude de son art, vivant ainsi le rêve de ses jeunes ans.



Si l'on veut donner à sa maison un premier indice de cordiale hospitalité, il faut d'abord que la porte principale y soit large et accueillante, et que le paillasson indique discrètement et coquettement sa présence. La "berçante" rustique nous rappelle, au demeurant, que dans cette maison, le confort et le bien-être passent avant le rigide et ennuyeux conformisme.



Quelques pas à peine séparent la chambre à coucher de Michèle de sa magnifique piscine dont l'aspect rustique ajoute une note impromptue de charme aux plaisirs du bain.

Ci-dessous, un coin charmant de la cuisine. Comme dans les autres pièces, règne une symphonie de lumière et de frais coloris. On peut même y téléphoner !



C'est sans doute parce qu'elle a conservé le souvenir de la campagne française que Michèle Morgan a tenu à ce qu'un puits à margelle de pierres figurât comme ornement sur sa propriété. Ce ne doit sûrement pas être par nécessité qu'on y puise de l'eau, mais bien pour l'agrément et peut-être aussi pour y conserver au frais quelque chose de bon.

(F)

Etoiles du soir

Aussi séduisante qu'un nocturne de Chopin, cette coiffure que vous suggère la ravissante Ruth Warrick, des studios RKO Radio, est un modèle exquis d'élégance capillaire. Qu'il s'agisse d'une chic réception, d'une garden-party, d'un banquet en plein air ou qu'on assiste à un gala de théâtre de verdure ou à un concert sur la montagne, on peut être assuré qu'une coiffure de soirée sera doublement élégante si elle est ornée d'épingles surmontées d'étoiles formées de perles. "Etoiles du soir..." tel est le nom que donnèrent, à cette coiffure, les rédactrices hollywoodiennes des événements sociaux.



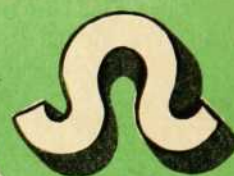
RUTH WARRICK
des Studios RKO Radio

VOTRE Horoscope

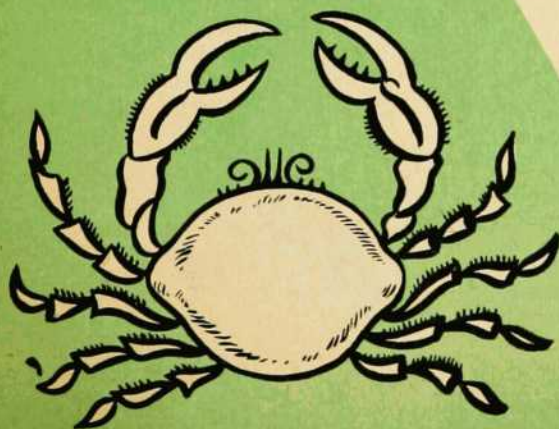
DU 20 JUIN AU 19 JUILLET



- 20 juin — Samedi. — Les enfants nés ce samedi seront un peu lents d'esprit et rechercheront des carrières exemptes de responsabilités.
- 21 juin — Dimanche. Courageux et doués d'un bon sens solide. Devront à un travail intense de très belles positions.
- 22 juin — Lundi. Seront heureux en affaires et en amour. La chance semblera les favoriser presque malgré eux.
- 23 juin — Mardi. Seront actifs, aimables et insoucians. Ils réussiront sans effort et trouveront de la chance partout.
- 24 juin — Mercredi. Les enfants nés ces jours-là prendront des décisions rapides, et ils auront un raffinement particulier. Ils emploieront leur énergie à bien accomplir leur travail et surpasseront leurs camarades dans les arts ou métiers.
- 25 juin — Jeudi.
- 26 juin — Vendredi.
- 27 juin — Samedi. camarades dans les arts ou métiers.
- 28 juin — Dimanche. Seront prudents, adopteront une attitude de patience et de philosophie vis-à-vis les événements désagréables qui les menaceront.
- 29 juin — Lundi. — De grandes dispositions psychiques aideront les enfants nés ce jour.
- 30 juin — Mardi. Bénéficieront d'une succession de jours heureux qui se répéteront à différentes époques.
- 1er juillet — Mercredi. Jours excellents pour les femmes, et tout particulièrement pour celles qui sont nées le 2, jour d'intuition magnifique, quasi générale, qui leur permettra d'agir dans le sens le plus favorable à leurs intérêts sentimentaux, et cela, en conformité avec leur sens social, leurs aspirations religieuses et dans la forme de leur idéal le plus élevé.
- 2 juillet — Jeudi.
- 3 juillet — Vendredi.
- 4 juillet — Samedi. Sauront remplir leur tâche de façon telle que les jours suivants resteront illuminés du rayonnement de leur tendresse.
- 5 juillet — Dimanche. Auront un tempérament aventureux. Leur vie, très mouvementée, sera féconde en surprises.
- 6 juillet. — Lundi. Ingénieux et adroits, réussiront dans le commerce ou dans des carrières libérales.
- 7 juillet — Mardi. Auront un bon sens solide, le goût du travail ; le ciel leur réserve une vie saine et heureuse.
- 8 juillet — Mercredi. Intelligents, mais brouillons et distraits. Seront généralement favorisés par la chance.
- 9 juillet — Jeudi. Auront mauvais caractère et plus de chance en argent qu'en amour.
- 10 juillet — Vendredi. Aimables et intelligents. Auront une destinée exempte de gros soucis.
- 11 juillet — Samedi. D'un naturel plutôt nonchalant, seront bien servis par leur sens inné de la diplomatie.
- 12 juillet — Dimanche. Toutes les décisions prises ce jour, au sujet de la maison, de la famille, du mariage, des règlements d'argent seront heureuses et créeront la sympathie reconnaissante.
- 13 juillet — Lundi. Seront particulièrement jalouses. Feront bien de ne rien entreprendre sans avoir pris la précaution de confondre à l'avance les arguments de leurs rivaux ou de leurs ennemis.
- 14 juillet — Mardi. Les hommes seront plus raisonnables que les femmes, qui feront bien de prendre leur avis et d'accepter leurs conseils.
- 15 juillet — Mercredi. Auront un esprit fertile en ressources, quelque soit la carrière qu'ils choisiront, le succès les y attend.
- 16 juillet — Jeudi. Seront gais et actifs. Ils auront foi dans leur avenir et celui-ci ne trahira pas leur confiance.
- 17 juillet — Vendredi. Emotifs et nerveux, compromettraient leur chance dans la vie par leur manque de confiance en eux.
- 18 juillet — Samedi. Intelligents et actifs. Manqueront en général du sens de l'à-propos, et cela leur nuira.
- 19 juillet — Dimanche. Seront turbulents, volontaires, mais ils auront bon cœur, et leur existence sera calme, après quelques écarts de jeunesse.



21



Le Lion

Les enfants nés sous ce signe auront une santé au-dessus de la moyenne. Impulsifs et nerveux, ils auront une tendance à prendre des décisions rapides. Intelligents et sensibles, ils mettront beaucoup de raffinement dans des travaux qu'ils préféreront compliqués. En affaires ils auront moins d'hésitation et le goût de la chance l'emportera sur la réflexion mûrie. Le côté sentimental jouera un rôle prépondérant.

Aussi agréable que l'Été!



4297 — Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 14 : 3 v. de 35", 2 $\frac{3}{4}$ v. de 39". 2 $\frac{1}{2}$ v. de $\frac{1}{4}$ " de largeur de ruban violet (No 1). Fermetures : 5" pour le col, 9" pour le côté. Prix : 25 cents.

4303 — Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 16 : 3 $\frac{1}{4}$ v. de 35", 3 v. de 39". Fermetures : 4" pour l'arrière, 9" pour le côté. Prix : 25 cents.

4306 — Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 14 à 42. Tissu requis pour la grandeur 20 : 3 $\frac{3}{8}$ v. de 35", 3 $\frac{3}{8}$ v. de 39". Fermeture de 9" pour le côté. Prix : 25 cents.

4309 — Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 14 à 40. Tissu requis pour la grandeur 18 : 3 $\frac{3}{8}$ v. de 35", 3 $\frac{1}{8}$ v. de 39". Fermeture de 9" pour le côté. Prix : 20 cents.

Simplicity 4303

Simplicity 4297

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 489 College St., Toronto, Ont.

LES VIES BRISÉES

(Suite de la page 20)

Il avait blagué les décors, ayant entrepris une conversation avec son voisin, à qui il faisait la description de ceux de l'Opéra-Comique.

Somme toute, il n'était pas mécontent de sa soirée qui, à peu de frais, lui avait permis d'exercer sa verve. — Maintenant il s'agit de savoir ce que le Bonnassieux a dans le ventre — s'était dit l'ami de Liette ?

Et en arrivant dans la rue d'Alsace, Totor avait pensé en s'arrangeant pour ne pas être vu :

— Faut être aussi roublard que lui !...

Il avait pensé que s'il s'installait de l'autre côté de la rue, Bonnassieux, qui pourrait regarder au dehors à travers les rideaux de sa fenêtre, le verrait et remarquerait sûrement la durée de sa faction.

C'est pour cela qu'il s'était rangé sur son propre trottoir, allant et venant lentement, comme s'il attendait quelqu'un.

Il attendit ainsi assez longtemps sans le voir sortir, et il commençait d'autant plus à s'impatienter que le ciel gris et brumeux jusque là, se mettait à fondre en une brume fine et glaciale.

— L'animal va me faire geler les mains courantes, — maugréa Totor en ouvrant son parapluie.

Il avait bien songé à s'abriter dans la librairie, mais il ne pourrait, sans un prétexte plausible, y faire un bien long séjour.

Cependant son imagination fertile en trucs trouva assez vite un expédient sous l'aiguillon du froid et de la pluie.

Totor traversa la rue et entra dans la boutique.

Il acheta d'abord un journal local et demanda ensuite une carte d'Angers et des environs.

Il expliqua qu'il avait besoin de se reconnaître, ayant de nombreuses courses à faire de divers côtés, et il examina longuement la carte avant de se décider à en faire l'acquisition.

Puis il demanda :

— Est-ce qu'il n'y a pas un espèce de Bottin d'Angers et du département ?

— L'indicateur de Maine-et-Loire ?... parfaitement, — répondit le libraire en lui montrant un énorme volume.

— Ça fera joliment bien mon affaire, — dit Totor après s'être rendu compte de la disposition en le feuilletant.

Vous m'obligeriez bien, — ajouta-t-il, — si vous vouliez me permettre de le consulter ici, dans un petit coin... si toutefois ça ne vous dérange pas... Ça me permettrait de préparer mon itinéraire.

Le commerçant y consentit et lui indiqua une petite table, au bout du comptoir, où il pouvait s'installer.

C'était à merveille, et de là, à travers les vitres de la devanture, il pourrait ne pas perdre de vue l'hôtel meublé d'en face.

Totor acheta encore un petit cahier qui lui servirait à prendre des notes et justifierait encore mieux le travail auquel il allait se livrer pour attendre la sortie de Bonnassieux.

Il se mit donc à chercher dans l'indicateur de Maine-et-Loire, en prenant des notes et en consultant le plan, et il ne faisait pas là une besogne inutile.

En effet, il mettait sa faction à profit et se rendait compte de la situation de Saint-Gemmes-sur-Loire

en lisant la petite notice qui concernait cette localité.

Il vit l'indication des châteaux et trouva celui de la Pommeraie noté comme appartenant à Mlle de Changanges.

Il prit en note tout ce qui pouvait l'intéresser.

Il étudia la topographie, les voies de communication, les moyens de transport, en un mot tout ce qui devait lui servir.

De temps en temps, lorsque le libraire n'était pas occupé par sa vente, il lui demandait un renseignement, ce qui prolongeait encore sa station.

Enfin, après une attente de plus d'une demi-heure, Totor eut un soupir de satisfaction.

Il venait de voir paraître l'agent d'affaires sur le seuil de l'hôtel meublé.

Il était boutonné jusqu'au cou dans son pardessus dont il avait relevé le col de faux astrakan, le bas du pantalon retroussé, et il ouvrait son parapluie.

Totor eut le temps de replier sa carte et de mettre dans sa poche le petit cahier sur lequel il avait pris des notes, et ayant remercié le libraire pour sa complaisance, il sortit.

— Un pépin n'est pas inutile, — se dit-il en se mettant à l'abri sous son parapluie, — je serai moins en vue.

La course à laquelle l'agent d'affaires de Mme Christol l'entraîna à sa suite, ne fut pas longue.

Evidemment Bonnassieux connaissait la ville à merveille.

Il vint sur la place du Ralliement, prit à droite la rue Saint-Maurille et à la suite la rue Chevreul, qu'il suivit jusqu'à la rue Haute-du-Mail, dans laquelle il s'engagea.

Il se rendait chez David Lioup.

En le voyant entrer dans la maison qu'habitait l'homme de confiance du vicomte d'Arcis, Totor chercha aux environs un abri pour l'attendre plus commodément que sur le pavé, car la pluie continuait de plus belle.

En face, il y avait précisément un marchand de vin.

Il pénétra dans la boutique, s'assit près de la porte et demanda du café avec un petit pain.

Il examinait la maison dans laquelle Bonnassieux avait disparu, et aucune enseigne, aucune inscription ne lui révélait ce qu'il pouvait y faire.

Pourtant Totor pensait, inspiré par un pressentiment tenace, que la présence de l'agent d'affaires à Angers ne pouvait être uniquement l'effet d'une coïncidence. Il avait l'intuition qu'il avait été poussé à ce voyage par les affaires concernant Liette.

Plus que jamais il était résolu à s'attacher à lui et à s'efforcer de savoir ce qu'il venait faire.

XLII

Le Château de La Pommeraie

J'ai été chargé par une de mes clientes de Paris d'une affaire pour laquelle je viens vous demander quelques renseignements, mon cher confrère, — dit Bonnassieux à David Lioup, après lui avoir fait connaître son nom et sa qualité. — J'ai su, par mon correspondant d'Angers, que vous aviez été chargé autrefois des intérêts de M. le vicomte d'Arcis.

— En effet, je me suis longtemps occupé des affaires de M. le vi-

(Lire la suite page 31)

Quelle Douce
Rêverie!

C'était bien ça... il n'y a pas de doute... le moment rêvé depuis... oh, depuis si longtemps déjà!

Vous revivez maintenant chaque minute précieuse...

L'éclat de son regard quand vous descendiez comme une fée... votre coiffure impeccable, votre robe chic...

Vous devinez qu'il vous adorait durant la danse...

tout en lui trahissait son émotion. Et puis quel air il eut lorsque ses camarades vinrent vous demander une danse!

Enfin, comme le dénouement d'un beau film, il suggéra un tour au clair de lune. Vous aviez vraiment l'impression d'être une héroïne, pendant que vous marchiez avec lui sur la terrasse...

Et dire que vous avez failli ne pas y aller ce soir...

Oh, ce que vous auriez perdu!

Sans le secours de Jeanne, vous auriez été victime des jours difficiles du mois! Mais rappelez-vous comme elle a ri de vos soucis et de votre "affliction"... vous faisant promettre d'adopter les serviettes périodiques Kotex!

Comme elle dit — c'est surtout le confort qu'il vous faut, et presque toutes les intéressées savent que la Kotex est plus *confortable!*

Etant faite de plis mous, la Kotex est naturellement moins volumineuse... plus confortable... faite pour rester molle durant l'usage.

Ce qu'elle est différente des serviettes qui ne *semblent* molles qu'au premier contact.

Et puis la Kotex a des bouts plats, pressés, qui éliminent les bourlets. Elle a aussi un nouveau "protecteur de sûreté" résistant à l'humidité pour *plus* de protection. Il n'est pas étonnant que vos doutes et vos craintes se soient évanouis immédiatement!

Vous avez donc décidé de vous en tenir à la Kotex dorénavant. Vous savez maintenant pourquoi elle est plus populaire que toutes les autres serviettes réunies!



Soyez confiante... confortable... sans souci

— avec **KOTEX***!



Ça n'est pas dans les livres de classe! Où la jeune fille apprendra-t-elle la solution de son problème, ce qu'il faut faire ou ne pas faire aux jours difficiles? La nouvelle brochure gratuite: "Entre Femmes" dit tout. Envoyez votre nom et votre adresse à: Canadian Cellucotton Products Co., Ltd., Dépt. 117, 330 University Ave., Toronto, Ont.

*Marque déposée aux bur. can. des brev.

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES Solution du Problème No 552

Problème No 551

Mlle Azilda Dumais, 196, rue St-Jean, Appt. 7, Québec, P. Q.; Mme Cyprien Tardy, 1570 est, rue Craig, Appt. 11, Montréal, P. Q.; Mlle Gertrude L'Ecuyer, 6757, rue Christophe-Colomb, Montréal, P. Q.; Mlle Carmen Bernier, 819 est, rue Demontigny, Appt. 8, Montréal, P. Q.; Mme Eloi Vadeboncoeur, Gentilly, comté Nicolet, P. Q.; Mlle Gertrude Lanthier, rue de l'Eglise, Buckingham, P. Q.; Mme Hervé Cormier, Plessisville, comté Mégantic, P. Q.; Dr. J.-M. Beaulieu, Sayabec, comté Matapédia, P. Q.; M. Germain Landry, C. P. 650, Val d'Or, P. Q.; Mlle Germaine Rouleau, 80½, rue St-Patrice, Québec, P. Q.

D	O	U	T	E	R	C	R	E	M	O	U	S
E	T	R	E	S	C	F	P	H	E	U	S	E
B	A	I	L	M	E	R	E	S	S	I	E	N
O	E	S	E	N	T	I	E	R	R	T		
N	O	M	O	N	T	R	A	G	N	A	C	P
N	I	D	N	A	R	I	N	E	S	M	A	N
A	L	E	P	T	E	N	E	S	R	A	R	E
I	L	S	C	S	E	S	Y	S	O	L		
R	E	C	O	L	S	T	I	C	I	L		
E	M	O	R	A	L	C	E	R	A	M	E	
F	I	N	E	S	D	R	U	B	I	S		
P	I	N	T	E	C	E	S	A	N	A	S	
L	E	U	R	D	E	V	O	T	N	U	B	A
A	R	I	A	S	P	I	C	P	E	T	O	N
N	E	T	T	E	S	S	F	O	R	E	T	S

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 553

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	P	A	U	S	E		A	R	C		H	A	M	A	C
2	O	I	S	E		P	L	I	E	R		S	I	L	O
3	I	R	E		P	O	U	D	R	E	S		L	O	I
4	N	E		S	E	N	T	E	N	C	E	S		I	N
5	G		T		T	E	E		E	T	C		K		G
6		O	H	E		Y		G		O		B	O	A	
7	G	R	E	V	E		G	O	G		P	O	N	C	E
8	R	A	M	E		B	O	U	L	E		N	A	I	N
9	A	G	E		C	O	U	V	E	R	T		R	E	F
10	N	E		D		A	R	E	N	E		T		R	E
11	D		C	R	I		A	R	E		A	R	E		R
12		P	H	A	R	E		N		P	R	O	S	E	
13	A	R	O	M	E		T	A	S		A	N	T	R	E
14	N	O	T	E		C	R	I	E	R		C	O	I	N
15	E	V	T		M	A	I	L	L	E	T		C	E	S

(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom

Adresse

Localité Province

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

- Suspension momentanée d'une action. — Portion de circonférence. — Lit du matelot.
- Rivière de France. — Courber. — Fosse souterraine où l'on dépose les grains.
- Colère. — Poussières. — Règle obligatoire.
- Négation. — Maximes. — Préfixe.
- Pièce du jeu de golf. — Et caetera.
- Interjection. — Ophidien.
- Plage de sable et de gravier. — Roi de la terre de Magog. — Encre composée d'huile et de noir de fumée.
- Aviron. — Corps sphérique. — De beaucoup inférieur à la taille moyenne.
- Vieux. — Logement. — Ville de Tunisie.
- Venu au monde. — Espace sablé au centre des amphithéâtres. — Note.
- Eclat de voix. — Unité de mesure pour les surfaces agraires. — L'équivalent d'un carré de dix mètres.
- Tour surmontée d'un fanal. — Tout ce qui s'écrit et qui n'est point vers.
- Principe odorant. — Monceau d'objets. — Re traite des bêtes féroces.
- Détail d'un compte. — Parler très haut. — Angle.
- Possédât. — Marteau de bois à deux têtes. — Démonstratif.

VERTICALEMENT

- Main fermée. — Fort étendu en dimensions. — Homme ignorant.
- Nid des oiseaux de proie. — Grosse pluie. — Beaucoup.
- Affaibli. — Sujet. — Lac salé des plateaux algériens.
- Pronom. — Première femme. — Action théâtrale.
- Beignet soufflé. — Colère.
- Petit cheval à long poil. — Fourrure des dames. — Cela.
- Basane molle qui sert à la reliure. — Oiseau. — Triage.
- Pli au front. — Appareil qui plonge dans l'eau à l'arrière d'un navire.
- Entouré. — Rond d'un cordage roulé sur lui-même. — Substance dure et friable.
- Première page d'un feuillet. — Epoque. — Note.
- Aride. — Gros perroquet de l'Amérique du Sud.
- Carte à jouer. — Conforme à la morale. — Partie d'un arbre.
- Sorte de massue. — Palais du roi, en Serbie. — Ancienne épée longue et étroite.
- Titre légal de l'or. — Fer combiné au carbone. — Un des Grands Lacs.
- Fruit du cognassier. — Champ de bataille. — Ville d'Autriche.

Nos Militaires



L'aviateur TELESPHORE SAINTE-MARIE, en service actif au pays. Envoi de son épouse, Mme Telesphore Sainte-Marie, 1918, rue Dorion, Montréal, P. Q.



Le soldat WILFRID SAUVE, en service actif au pays. Envoi de Mme H. Piché, 6017, rue Denormandie, Montréal, P. Q.



RENE BERIAULT, de la marine canadienne, fils de M. et Mme Cyprien Bériault, 6865, Blvd. Monk, Ville-Emard. Envoi de sa sœur, Mlle Lucienne Bériault.



Le soldat GUY PROVIN, de Maniwaki, en service actif outre-mer. Envoi de sa sœur, Mme Patrice Thériault, Maniwaki, P. Q.



Le soldat ARTHUR H. G. SENECAL, en service actif outre-mer. Envoi de sa sœur, Mlle Henriette Senechal, 6515, rue Chateaubriand, Montréal, P. Q.



L'aviateur ALBERT CHARETTE, en service actif au pays. Envoi de sa sœur, qui habite la Pointe Gatineau, P. Q.

LES VIES BRISÉES

(Suite de la page 29)

comte d'Arcis. — répondit David Lioup.

— Ce que j'ai besoin de savoir n'est nullement confidentiel; ce n'est pas, du reste, de M. le vicomte que je m'occupe, mais de sa fille, Mlle Lia d'Arcis, née le 30 novembre 1920.

Et Bonnassieux, à l'appui de sa déclaration, exhiba l'acte de naissance de Liette.

David Lioup parut fort surpris.

Il ne s'attendait pas assurément à ce qu'on vint lui parler de la fille du vicomte d'Arcis, à qui il en avait lui-même révélé l'existence.

— Cette enfant a été abandonnée, car on l'avait confiée, sous un nom dénaturé, à une dame, dont j'ai pris en mains les intérêts, — reprit Bonnassieux. — et je suis parvenu, non sans peine, à dissiper le mystère dont sa naissance avait été enveloppée. J'ai réussi à établir son identité et à me procurer tous les actes qui la concernent. J'ai pour mission aujourd'hui de faire rétablir Mlle Lia d'Arcis dans sa situation légale et dans ses droits, en sa qualité d'héritière de sa mère. Avant d'aller plus loin, j'ai tenu à vous voir, et c'est surtout pour cela que je suis venu à Angers.

David Lioup eut un hochement de tête significatif.

Avant de dire ce qu'il savait, il demanda quelques explications.

Bonnassieux lui apprit ce qui concernait Liette, et la stupeur de l'homme d'affaires du vicomte fut grande en apprenant qu'elle avait été abandonnée, volontairement, après la mort de sa mère, par une femme qui avait dénaturé le nom de famille de cette enfant, afin de rendre toutes recherches impossibles, et qui avait ensuite disparu.

Il eut soin de ne pas parler de la marraine de Liette, car David Lioup se serait sûrement étonné que ce ne fut pas elle qui s'occupât des intérêts de sa filleule.

Il ne parla que de Mme Ardusson, sa cliente.

Il dit comment, chargé par elle d'éclaircir ce mystère, il n'avait pu parvenir à retrouver la femme qui avait confié la fille de la vicomtesse d'Arcis à Mme Ardusson, et comment il avait réussi à reconstituer l'identité de cette enfant, aujourd'hui une grande et belle jeune fille de dix-huit ans.

Actuellement, il avait besoin de connaître la situation de fortune de la vicomtesse d'Arcis au moment de son décès, afin de revendiquer, auprès de qui de droit, le patrimoine de sa fille.

David Lioup, bien au courant de la situation, eut un mouvement dont Bonnassieux ne put comprendre la signification; mais, avant de parler, il l'arrêta par cette objection:

— Mlle d'Arcis a son père... c'est lui qui a qualité pour agir, car il est de droit l'administrateur légal des biens de sa fille mineure.

— Parfaitement, — répondit Bonnassieux, — mais M. le vicomte d'Arcis est dans une situation qui ne lui permet pas d'intervenir... Il a, du reste, pour cela, de sérieuses raisons que vous connaissez peut-être.

— Non... Je ne sais pas...

— Vous ignorez ce qui s'est passé?

— J'ai vu M. le vicomte d'Arcis il y a près de trois semaines, — dit l'homme d'affaires angevin. — Il y avait bien des années que je ne

l'avais revu et que je n'avais plus reçu de ses nouvelles.

— Je sais... il voyageait avec Mlle de Villeroy... Il a même fait de longs séjours à l'étranger...

— Il avait complètement disparu, — reprit David Lioup, — et personne n'avait pu savoir ce qu'il était devenu. Mme la vicomtesse d'Arcis avait fait de nombreuses recherches pour le retrouver, car au moment où son mari partit avec Mlle de Villeroy, il ignorait que Mme d'Arcis devait être mère.

— Que dites-vous-là!... — s'écria Bonnassieux, qui avait une prévention contre le vicomte, qui avait pensé que l'abandon de Liette avait été opéré sur ses ordres.

— La vérité!... C'est moi, tout dernièrement, lorsque j'ai revu M. le vicomte d'Arcis, que j'avais fini par croire mort, qui lui ai appris à la fois et la mort de sa femme et la naissance de sa fille survenue six mois après son abandon.

Cela bouleversait les conjectures de l'homme d'affaires de Sophie Ardusson.

Cela renversait le plan de chantage qu'il croyait avoir si ingénieusement combiné contre le père de Liette.

Ainsi donc le vicomte d'Arcis n'avait appris que tout récemment qu'il avait été père.

— Ah! si j'avais su que la fille de M. d'Arcis fut vivante, — reprit David Lioup, — je le lui aurais dit...

— Et cela l'aurait empêché de faire ce qu'il a fait, — ajouta Bonnassieux.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Le malheureux a voulu se tuer!...

— J'avais bien compris, quand je l'ai vu, qu'il était dans un état d'affolement confinant au désespoir suprême. Il venait à moi pour essayer de se procurer quelques ressources en s'adressant à sa femme qu'il croyait encore vivante, et la révélation que je lui ai faite lui a porté le dernier coup.

Alors, il a tenté de mettre fin à ses jours?

— Comment!... vous n'en avez rien su?...

— Non, rien.

— C'est vrai, les journaux en ont à peine parlé et n'ont donné que les initiales.

— Mais il est sauvé, n'est-ce pas?

— Oui, aujourd'hui il est hors de danger.

— Comment cela s'est-il passé?

Bonnassieux fit à son confrère le récit de la dramatique tentative de suicide du vicomte d'Arcis, dans l'appartement même de Suzanne, et il lui apprit qu'il avait été transporté mourant dans la maison de santé du docteur Delestrade par son ami M^e Durier, avocat.

Ces deux noms frappèrent l'homme d'affaires d'Angers.

Il les connaissait.

— Les deux meilleurs amis de M. d'Arcis, — dit-il. — Des amis d'enfance!... Je suis heureux d'apprendre qu'il ait été sauvé!...

Et pourtant, — reprit-il avec tristesse, — qui sait s'il n'aurait pas mieux valu qu'il fût mort?... Aujourd'hui, que deviendra-t-il?... Il n'a plus rien. Toute sa fortune a été follement dissipée...

— Mais la vicomtesse d'Arcis était riche, — fit Bonnassieux.

— On le croyait, mais elle s'était endettée, sans doute pour son mari... Elle a dépensé des sommes folles dans les recherches auxquelles



TU SORS AVEC LOUISE? —
ELLE M'A DIT
À MOI QU'ELLE
ÉTAIT ENGAGÉE

Il vous faut transpirer — mais
il n'est pas nécessaire de blesser!

Lorsque les jeunes filles rompent leurs rendez-vous — semblent vous éviter... c'est peut-être que vous avez la "B.O."

Tout le monde transpire — constamment. Donc, tout le monde peut blesser. Quand la transpiration reste sur l'épiderme, elle devient rance, désagréable. Sans le savoir, vous pouvez avoir la "B.O." Un bain ordinaire ne peut vous protéger — il vous faut Lifebuoy — le SEUL savon fabriqué spécialement pour ENRAYER la "B.O." Aucun autre savon populaire ne contient l'ingrédient désodorisant spécial du Lifebuoy — ne vous donne sa protection PERSISTANTE.

Vous aimerez la FRAÎCHEUR COMPLÈTE que procure Lifebuoy.

Employez toujours Lifebuoy pour le bain — et aussi pour la figure et les mains. Il est 20% PLUS DOUX que nombre de "soi-disant" savons de beauté ou pour bébés.

UN PRODUIT LEVER



LIFEBUOY EST CE QU'IL VOUS FAUT
POUR ENRAYER LA "B.O."
Blessante Odeur)

Coupon d'abonnement

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2 pour 6 mois ou \$1 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE,
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada





10c. Le meilleur de tous les attrape-mouches. Propre, rapide, sûr et peu coûteux. Demandez-le chez votre Pharmacien, votre Epicier ou votre Marchand Général.

POURQUOI PAYER PLUS ?

The WILSON FLY PAD CO., Hamilton, Ont.

FORTIFIEZ VOTRE SANTE



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

BUREAU

Jeu et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave. de Châteaubriand,

Boîte Postale 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

elle s'est livrée à travers le monde entier... Elle a emprunté... Tout ce qu'elle possédait y a à peu près passé...

— Est-ce possible ?

— Si bien qu'à sa mort le château a dû être racheté par une de ses amies, Mlle de Chavanges, qui était sa créancière pour une somme importante, et que de toute sa fortune il n'est rien resté, absolument rien, si ce n'est des souvenirs de famille que la nouvelle châtelaine de La Pommeraiie a pieusement conservés.

Bonnassieux paraissait littéralement écrasé.

Ainsi toutes ses espérances s'évanouissaient à la fois.

Là où il avait cru pressentir un mystère, quelque louche opération, le grand jour apporté par les explications décisives de David Lioup lui démontrait qu'il n'y avait place pour le moindre soupçon.

Tout s'était passé de la façon la plus régulière.

L'homme d'affaires du vicomte d'Arcis, au courant de tout, l'attestait.

La succession de la mère de Liette était absolument nulle.

Les actes avaient été parfaitement réguliers.

Il ne revenait à Liette aucun patrimoine.

Alors, cherchant quand même à se raccrocher à quelque espoir, il expliqua le cas de sa cliente, Mme Ardusson.

Il dit que c'était une brave femme qui, étant loin d'être fortunée, avait le droit d'être indemnisée pour les frais qu'elle avait dû faire.

C'est à peine si, en lui confiant cet enfant, — argumentait-il, — on lui avait remis une somme insignifiante.

Elle avait élevé la fille du vicomte d'Arcis jusqu'à l'âge de dix-huit ans, faisant pour cela des frais au-dessus de ses ressources, dans l'espoir que sa famille se ferait connaître un jour et lui saurait gré d'avoir élevé cet enfant d'une manière digne d'elle.

— Aujourd'hui, cette dame dont vous parliez tout à l'heure, Mlle de Chavanges, est intervenue, — compléta l'homme d'affaires du boulevard Voltaire. — Elle s'est prévaluée de son titre de marraine de Mlle d'Arcis, car elle est réellement sa marraine, j'ai là l'acte de baptême, et elle a pris sa filleule chez elle, n'offrant pas un sou d'indemnité à ma malheureuse cliente.

— En réalité, Mlle de Chavanges ne doit rien à cette dame Ardusson, — répartit David Lioup. — Elle ne pourrait avoir recours que contre le vicomte d'Arcis qui, en sa qualité de père, est responsable des frais faits pour l'entretien et l'éducation de sa fille... mais le vicomte est ruiné.

— Eh! parbleu!... C'est pour cela que je voulais éclaircir la situation, connaître les droits de Mlle d'Arcis, voir s'il n'y aurait pas moyen de récupérer au moins une part de la fortune de sa mère...

— Non, il n'y a rien... Mlle de Chavanges seule pourrait indemniser votre cliente; mais il n'y a aucun moyen de l'y contraindre.

C'était une véritable et complète déception.

Bonnassieux essaya de se raccrocher à un dernier espoir, en concevant une suprême tentative.

Il pria son confrère de se joindre à lui pour obtenir l'intervention du vicomte d'Arcis en faveur de sa fille, auprès de Mlle de Chavanges.

Cela le dispenserait d'agir de lui-même auprès du père de Liette, car il ne tenait pas, — et pour cause, — à sa rencontre avec M^e Durier.

— Si M. le vicomte d'Arcis ne peut rien par lui-même, il compren-

dra qu'il n'est que juste que la personne qui a pris soin de sa fille, qui l'a élevée comme sa propre enfant, qui lui a fait donner l'instruction et l'éducation comme à une jeune fille du monde, soit indemnisée au moins de ce qu'elle a dépensé, en admettant qu'on ne soit inspiré par aucune reconnaissance, que pourtant cette excellente femme mérite bien!... Il pourrait, lorsque vous lui aurez appris la vérité, intervenir auprès de Mlle de Chavanges pour qu'elle fasse elle-même non ce qu'il est hors d'état de faire, mais ce qui est juste!...

— Je ne peux agir auprès de M. le vicomte d'Arcis dans la position où il se trouve, — répondit David Lioup, — mais si j'ai l'occasion de le revoir, lorsqu'il sera rétabli, je me ferai un devoir de lui apprendre ce qui s'est passé.

Et il demanda :

— Pourquoi ne voyez-vous pas vous-même Mlle de Chavanges ?

— Ah! mon cher confrère, fit Bonnassieux en branlant la tête, — il y a un motif grave... un obstacle que je suis bien obligé de vous apprendre, afin que vous connaissiez complètement la situation...

— Un obstacle!...

— Je vais vous révéler la vérité sur Mlle d'Arcis sous le sceau du secret le plus absolu, car il s'agit de l'honneur même du nom que porte cette pauvre enfant, — dit l'homme d'affaires parisien avec un air de gravité et d'importance. — Mlle d'Arcis a été séduite... Elle est enceinte!...

— Oui, elle, la pauvre enfant!... Elle ne pouvait se douter qu'elle appartenait à une grande famille, n'est-ce pas?... Elle se croyait une enfant abandonnée, n'ayant personne au monde... Elle a connu un jeune homme, un garçon intelligent, mais un simple ouvrier... Elle l'a aimé, et ces deux jeunes gens ont voulu se marier. Alors ils se sont trouvés aux prises avec les difficultés que vous devinez; pas d'état civil, des formalités inextricables à remplir pour suppléer à l'absence d'acte de naissance, conseil de famille, tout une procédure compliquée... Leur amour s'est exalté dans cette lutte contre les obstacles qui s'opposaient à leur union, et ils se sont librement donnés l'un à l'autre...

Alors, — continua Bonnassieux après une pause, — est intervenue Mlle de Chavanges qui a découvert sa filleule et qui a en même temps appris la vérité. Elle a enlevé Mlle d'Arcis des bras de cet homme, en menaçant de la faire enfermer dans un couvent, si elle ne se soumettait pas à son autorité.

Vous comprenez, mon cher confrère, que ma cliente ne peut pas, en l'espèce, s'adresser à Mlle de Chavanges?... La marraine de Mlle d'Arcis l'a traitée avec la dernière dureté, lui reprochant la faute de cette enfant sur laquelle elle l'a accusée de n'avoir pas su veiller...

— En effet, ce n'est pas à elle que votre cliente peut s'adresser...

— Alors vous voyez bien qu'elle ne peut avoir recours qu'en l'intervention du vicomte d'Arcis.

— Oui, oui, — fit David Lioup en hochant la tête, — mais je doute que cette intervention soit efficace.

— Enfin, essayez tout de même, mon cher confrère!... C'est une bonne œuvre que vous ferez...

— Je vous le promets!...

Et Bonnassieux, ne conservant cependant pas grand espoir dans l'efficacité de cette démarche, serra la main de son confrère et prit congé.

— C'est flambé!... — se dit-il, en descendant l'escalier.

Rain King

LANCES
ajustables
BREVETÉES



POUR GAZONS
ou JARDINS

STATIONNAIRE
ou ROTATIF
JET FIN ou EPAIS

MODELES POUR
GRAND ou PETIT
ARROSEMENT

En vente chez les principaux quincailliers.

Ne souffrez plus



grâce au
**TRAITEMENT
MEDICAL F. GUY**

C'est le remède connu contre les périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave. de Châteaubriand
Boîte Postale 2353 (Place d'Armes)
Montréal, P. Q.

Avez-vous des cadeaux à faire...

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: Le Samedi, La Revue Populaire et Le Fum.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

De son poste d'observation, Totor le vit sortir, et se mit aussitôt à sa suite.

La pluie qui ne cessait de tomber, continuait à se faire sa complice.

Assurément Bonnassieux ne se doutait pas de la « filature » dont il était l'objet.

Pendant qu'il se trouvait chez David Lioup, l'ami de Liette avait causé avec le marchand de vins, et sous le prétexte de savoir s'il trouverait dans la rue Haute du Mail, un petit logement de garçon à louer, au besoin une simple chambre, il s'était adroitement informé sur les locataires de la maison d'en face.

Il avait appris qu'un homme d'affaires habitait dans l'immeuble où il avait vu Bonnassieux pénétrer, et il avait aussitôt conclu que le représentant de la mère Ardusson s'était rendu auprès de lui.

Il en avait même tiré une conclusion tout à fait judicieuse.

— Il faut donc que ce copain de Bonnassieux soit au courant des histoires de la famille de Liette!... — s'était dit Totor.

Ce serait un point de repère, dont il saurait se servir.

Bonnassieux avait repris en sens contraire le chemin qu'il avait suivi pour se rendre rue Haute du Mail.

Il retournait évidemment chez lui.

Totor fut cependant surpris de le voir ressortir, au bout de quelques instants, sa valise à la main et se diriger vers la gare.

— Il se la brise déjà?... — se dit-il. — Mazette! Ses affaires ont été promptement expédiées!... Ou le vieux grigou a réussi d'emblée dans ce qu'il avait combiné, ou il a fait chou-blanc; il n'y a pas de milieu.

Bonnassieux s'arrêta dans un restaurant voisin de la gare.

Il avait décidé, en effet, de retourner tout de suite à Paris.

Il n'avait plus rien à faire à Angers.

Les quelques instants passés dans sa chambre avaient été employés à boucler sa valise et à consulter l'indicateur en constatant qu'il avait le temps de déjeuner avant le départ du train.

Totor l'attendit tranquillement dans la salle des pas perdus de la gare, se promenant devant les guichets, tuant le temps en regardant arriver les voyageurs qui venaient prendre le train et en assistant au mouvement des bagages et au va et vient des facteurs et des hommes d'équipe.

Bonnassieux se présenta à son tour.

Il n'avait pas à prendre de ticket au guichet, car il avait eu soin de se munir d'un billet d'aller et retour.

— Allons, mon vieux père Finassier, bon voyage!... — dit mentalement Totor en se disposant à se retirer, au moment où l'agent d'affaires allait pénétrer dans la salle d'attente.

Mais à ce moment, il s'arrêta.

Bonnassieux venait de se retourner, attiré par un nom qu'il avait entendu prononcer derrière lui.

Un jeune homme, aux prises avec un contrôleur qui exigeait que le chien de ce voyageur dont il venait de perforer les tickets fut muselé et tenu en laisse, refusait de le laisser pénétrer dans la salle d'attente des premières classes.

Une discussion assez vive s'était élevée; le voyageur, qui avait fort grand air, monocle à l'œil, le prenait de très haut et refusait d'obtempérer à cette injonction, faite, disait-il, sur un ton qui ne lui convenait pas.

Il cria :

— Je suis le vicomte de Villeroy et je vous apprendrai à qui vous avez affaire!...

C'est ce nom qu'avait entendu Bonnassieux.

Le vicomte de Villeroy!...

Ce nom prononcé à Angers!... Il ne pouvait y avoir un seul doute. Celui qui le portait devait être inévitablement un parent de la compagne du vicomte d'Arcis.

L'agent d'affaires se rapprocha du jeune voyageur.

Il intervint même, trouvant là un moyen d'engager la conversation.

— Monsieur à raison, — dit-il au contrôleur, — vous n'avez pas le droit d'exiger la muselière tant qu'un arrêté municipal ne l'a pas rendue obligatoire.

Le vicomte fut surpris de cette intervention.

Il regarda le personnage, qu'il ne connaissait pas.

— Pour ne pas avoir de difficulté, — lui dit Bonnassieux, — mettez votre chien en laisse... Ces employés de gare sont d'un grossier avec les voyageurs...

— Oh! mais ça ne se passera pas ainsi!... — clama le petit vicomte qui préféra prendre son chien dans les bras.

— Là, de cette façon, vous pouvez passer, — dit le contrôleur qui obtenait ainsi satisfaction.

— Vous aurez de mes nouvelles!... — riposta le jeune homme.

— C'est en entendant votre nom, M. de Villeroy, — lui dit alors Bonnassieux, entrant en même temps que lui dans la salle d'attente, que mon attention a été attirée.

— Mon nom, — fit le vicomte surpris. — Vous me connaissez donc?

— Je connais du moins une personne de votre famille, — répondit l'agent d'affaires d'un air quelque peu mystérieux.

— A qui ai-je l'honneur?...

— Maître Bonnassieux... — déclara l'ami de Sophie Ardusson.

— Avocat?...

— J'ai mon cabinet à Paris.

* * *

Totor n'avait pu entendre ce dialogue du point où il se trouvait.

Il avait perçu seulement quelques mots de la discussion lorsque le jeune vicomte élevait la voix.

Cela ne l'intéressait pas; il se retira.

— Je n'ai qu'un plan à tirer, — se dit-il, — c'est d'aller faire un tour du côté de Liette... de pousser une reconnaissance dans les alentours du château de la marraine.

Les renseignements ne furent pas difficiles à prendre.

En cassant une croûte dans un petit restaurant, on lui indiqua où stationnait la voiture qui fait le service de Saint-Gemmes à Angers.

Mais quand il sut qu'il n'y avait en réalité que sept kilomètres :

— Deux petites heures de route, — se dit-il, — une vraie ballade!...

J'aime autant y aller à pattes, sans compter que c'est le vrai moyen d'examiner par où l'on passe.

Il se fit donc indiquer le chemin et partit.

La pluie avait cessé depuis un moment.

Après avoir longé le quartier de cavalerie et dépassé les dernières maisons du faubourg, l'ami de Liette prit la grand-route, qui descend, lui avait-on dit, jusqu'à la Loire.

Avant tout il s'agissait de savoir où se trouvait le château et d'en étudier les environs.

Un petit paysan renseigne Totor :

— La Pommeraie!... — lui dit-il, — vous y êtes... Tenez, ce grand mur là-bas en est... Puis en montant de ce côté, vous trouverez une avenue qui conduit à la grille.

— On dit que c'est joli là-dedans, — dit l'ami de Liette pour faire causer le petit bonhomme.



Quand vous essayez le Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré, vous pouvez vous attendre à ces trois choses surprenantes:

1 Le temps du nettoyage est réduit presque de moitié... parce que le Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré nettoie 50% plus vite.

2 Le nouvel ingrédient remarquable que contient le Nettoyeur Old Dutch Amélioré dissout la graisse—fait un nettoyage à double-action! Vous serez surprise de voir comme il est facile briller les évier, poêles et baignoires.

3 Le Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré est absolument sûr. Il N'ÉGRATIGNE PAS parce qu'il est fait de Seismotite! Il n'abime pas les mains.

Achetez donc le Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré chez votre marchand. La boîte bien connue reste le même et l'étiquette aussi—la différence est toute à l'intérieur. Faites-en une provision maintenant.



FABRICATION CANADIENNE

EN LISANT

La Revue Populaire

ment de magnifiques photos et de dessins d'artistes canadiens vous aimerez à vous reposer dans la lecture de beaux romans d'amour et d'articles sur les sujets les plus divers illustrés abondamment.

UN ROMAN COMPLET :

Princesse d'un Soir

par CHARLES FOLEY

PROFITEZ de notre abonnement spécial

\$2.00 pour 2 ans

(Pour le Canada seulement)

Alors que la plupart des revues aussi bien françaises qu'anglaises et américaines diminuent graduellement de volume depuis un an, nous maintenons

La Revue Populaire

à 72 pages au moins et n'épargnons rien pour en améliorer constamment le texte et la présentation.

Coupon d'abonnement : LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou \$2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Localité

Prov.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Ltée, 975, rue de Bullion
Montréal, Canada

La BEAUTE PHYSIQUE c'est la joie de vivre



Etes - vous Déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigrreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO "A".

Coupon d'abonnement

Correspondance strictement
confidentielle.

Mme CLAIRES LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG.
Casier Postal, 213 (Place d'Armes)
Montréal, P. Q.

Votre nom

Votre adresse

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Le Samedi
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

coupon d'abonnement

Cl-inclus la somme de \$3.50 pour
1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00
pour 3 mois; (Etats-Unis: \$5.00
pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou
\$1.25 pour 3 mois) d'abonnement
au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Linc.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.



ici.
— Ça, je ne sais pas... On n'y rentre pas... Mais c'est grand; ça va jusque du côté de Cé... J'ai justement vu la dame du château; elle est arrivée hier.

Totor, ne pouvant avoir d'autres renseignements, remercia le petit paysan et se dirigea vers la Loire.

— C'est là qu'est ma pauvre petite Liette, — songea-t-il.

Partout autour il n'apercevait que de grands arbres, de hautes futaies à peu près dégarnies de leurs feuilles.

Lorsqu'il fut revenu dans le haut du pays il découvrit l'avenue dont le petit paysan lui avait parlé, et il vit au bout la grille du château.

Elle était fermée.
L'allée qui suivait formait un détour, et de ce côté non plus il n'était pas possible de voir à l'intérieur.

Du reste, à quoi cela aurait-il servi ?

Il ne fallait pas espérer qu'il serait possible de surveiller ce qui se passerait dans l'enceinte si vaste de ce parc.

— Il faudra tout simplement trouver un truc pour causer avec Liette ou pour lui faire passer un bout de billet, — se dit Totor, — et quand le moment approchera d'avoir l'œil et le bon.

Mais il était surtout nécessaire de trouver un moyen de rester dans le pays, d'y justifier sa présence, afin de ne pas trop attirer l'attention.

Ça ne promettait pas d'être facile.

— Il n'y a guère que la pêche à la ligne, — conclut l'ami de Liette.

Cela le fit sourire, car jamais il n'avait tenu une gaule.

Au contraire, à Paris, quand il passait le long des quais, ou bien le dimanche au bord de la Marne, il aimait à se payer la tête des pêcheurs qui passent des journées entières au bord de l'eau.

— Ce serait rigolo tout de même que je me mette pêcheur! — se dit-il.

Il n'y avait pourtant pas d'autre moyen de rester aux environs du château de façon à être vu un jour ou l'autre par Liette.

— S'il le faut, je vais me payer l'équipement complet, une canne, une ligne, des hameçons, une épuiette, une boîte à asticots, un filet à poissons, résolut Totor qui s'arrêta épouvanté à la perspective de la dépense. — Ah! mais c'est que ça va faire de la monnaie tout ce fourbi-là!...

Cette réflexion en suggéra une autre au Parisien: il songea qu'un terrain détrempe par la pluie ne pouvait être que malsain pour celui qui y ferait, sans aucun exercice, un séjour prolongé; il risquerait sûrement une bonne bronchite en voulant s'adonner, en cette saison froide et humide, à cet art de la pêche pour lequel il n'avait pas une vocation bien déterminée.

— Je trouverai bien autre chose, — se dit-il.

L'église de Saint-Gemmes, dont il apercevait le clocher à quelque distance, par-dessus les toits des maisons qui l'entouraient, attira sa curiosité.

Il avait besoin de connaître en détail toute la localité.

Le dimanche, il pourrait voir Liette à la messe, si sa marraine l'y

JE ME SOUVIENS

(Suite de la page 5)

8. — Jean-Pierre Masson. 9. — Fred Barry. 10. — Pierre Dagenais et Mme Albert Cloutier. 11. — François Bertrand. — Photos prises lors d'une des dernières émissions de JE ME SOUVIENS par notre photographe Henri Paul.



Souffrez-vous d'Indigestion?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(SE VENDENT AUSSI EN POUDRE)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi une boîte de 35 tablettes au bas prix de 25 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante:

LES PRODUITS SANO ENRG.

3686, rue Saint-André

Casler Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P. Q.

AVIS IMPORTANT

A nos Lecteurs et
Dépositaires

POUR des raisons très importantes, nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants:

Le Samedi

La Revue Populaire

Le Film

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

conduisait, et, qui sait?... peut-être

réussir à lui faire passer un billet!...

Il s'y rendit et la visita.

Il parcourut les quelques rangs de prie-Dieu sur lesquels se trouvaient des plaques de cuivre portant le nom des titulaires et n'y vit point le nom de Mlle de Chavanges.

— Elle n'est peut-être pas abonnée, — pensa le jeune artiste décorateur en son langage de théâtre.

Cela ne l'empêcherait pas d'y venir faire un tour le dimanche.

Pour le moment, il n'y avait rien à faire, et Totor reprit en se promenant le chemin d'Angers.

Il se promettait, en arrivant, d'écrire à Pierre et à Mariette qui devaient attendre impatiemment des nouvelles.

Liette avait été vivement surprise et frappée d'une réelle émotion en apercevant Totor.

Elle avait compris l'intention de son ami.

Il entreprenait évidemment ce voyage à cause d'elle.

Il agissait sans doute d'accord avec Pierre et Mariette.

Que se proposait-il?...

De quelle mission l'avait-on chargé?...

Allait-il tenter de l'enlever des mains de sa marraine, l'emmenner, la faire cacher en une retraite impénétrable où Pierre viendrait la rejoindre.

Elle dut réagir énergiquement sur elle-même, afin de calmer son émoi et de dissimuler la préoccupation à laquelle elle était en proie.

Pendant toute la durée du voyage, elle chercha à l'apercevoir, afin de comprendre, par un signe qu'il pourrait lui faire, quel était son projet.

Elle ne le revit qu'en arrivant à Angers pendant un instant seulement.

Totor n'avait pas même pu lui faire un signe.

Elle songeait encore à lui pendant que la voiture qui l'emportait roulait sur la route de Saint-Gemmes, et c'est à peine si la fille d'Odeline écoutait sa marraine qui lui parlait du pays que l'on traversait, essayant d'évoquer le souvenir de son enfance.

Liette ne se rappelait rien.

Tout ce qu'elle revoyait lui paraissait nouveau.

Toute empreinte s'était effacée de sa mémoire d'enfant pendant les dix années en lesquelles elle s'était transformée.

Le couvent de Meudon, la vie auprès de Maman Sophie à Clamart et surtout son amour pour Pierre avaient anéanti jusqu'au moindre vestige de ce passé lointain.

Elle ne reconnut pas davantage les environs de Saint-Gemmes, ni la Loire qui se déroule au bas de la côte que suit la route.

Cependant il lui sembla reconnaître le monument du Champ des Martyrs.

Cette croix monumentale la frappa.

Elle chercha dans son esprit et se souvint aussitôt.

— Oui, je me rappelle qu'un jour on avait apporté de nombreuses couronnes ici, — dit-elle à sa marraine.

— Vous étiez avec votre mère?

— Oui... en voiture... Oh! je me souviens très bien maintenant!

Et en effet, le souvenir commençait à se réveiller.

Liette reconnut le château avant que la prétendue amie de sa mère le lui eut indiqué.

— N'est-ce pas le château là-bas?... — demanda-t-elle.

— Oui, c'est La Pommeraie, — répondit la fausse Lia de Chavanges. — C'est là que vous êtes née.

Et elle lui en parla longuement.

Elle lui en dit l'histoire; elle lui apprit comment ce château, qui avait été autrefois domaine seigneurial, avait été acheté, après la Révolution, par le marquis de Charleval, le grand-père de sa mère.

Quand on y arriva, lorsque la voiture s'engagea dans l'avenue, franchit la grille, et après avoir suivi une longue allée plantée de grands arbres, déboucha sur la terrasse pour s'arrêter au pied du perron, elle reconnut tout ce qui l'entourait.

Seuls les visages qu'elle voyait étaient nouveaux pour elle.

En ce moment, son souvenir était si fidèle qu'elle aurait reconnu sans hésitation les domestiques qu'elle avait connus, si elle les avait retrouvés.

Elle retrouvait tout; ce panorama de verdure, ces vastes pelouses qui étendaient leurs tapis verdoyants autour de la terrasse, ces rideaux de grands arbres, ces allées, ces statues en pierre, cette trouée par laquelle on découvrait la Loire, ce grand chêne plusieurs fois séculaire dont l'immense ramure abritait un banc rustique.

Elle se rappelait cette entrée grandiose, flanquée de colonnes de marbre vert, ces boiseries couvrant les murs d'une galerie, cet escalier avec sa rampe artistique de fer forgé, cette niche creusée dans le mur où avait dû se trouver autrefois une statue.

Elle reconnaissait ces portraits du grand salon dont sa marraine lui disait les noms.

Valérie Dubourg avait longuement étudié tout cela et elle était très ferrée sur la généalogie de la famille de Charleval.

Elle expliquait, en termes héraldiques, les blasons qui flanquaient chaque cadre, et disait en quelques mots le rôle joué par le personnage.

Jamais on n'aurait pu retrouver en elle le moindre vestige de la fille d'humble condition qu'elle avait été par sa naissance.

Le professeur de piano avait complètement disparu depuis longtemps.

D'après les ordres que la châtelaine de La Pommeraie avait envoyés, tout était prêt pour la recevoir.

Pendant que la femme de chambre s'occupait des bagages, aidée par les domestiques avec lesquels elle était heureuse de bavarder, la fausse Lia de Chavanges montrait à Liette son appartement.

Elle l'avait choisi dans une aile absolument séparée du reste du château et contigu cependant à celui qu'elle occupait.

Elle le montra à la filleule.

— C'était l'appartement de l'institutrice de votre mère, — lui dit-elle. — Voici votre chambre, votre cabinet de toilette et une petite bibliothèque.

Et après avoir laissé à Liette, le temps de regarder:

— Mon appartement est à côté du vôtre, — ajouta-t-elle. — Il y a ici, dans votre cabinet de toilette, un petit corridor qui conduit chez moi, sans qu'il soit nécessaire de passer par le vestibule que nous venons de suivre.

Elle lui fit aussi visiter l'appartement qu'elle s'était choisi et qui avait été celui de la marquise de Charleval, la grand-mère de Liette.

Il se composait d'une vaste et belle chambre, d'un salon, d'un boudoir, d'un cabinet de toilette et d'un petit oratoire.

Mais la nouvelle châtelaine avait transformé tout cela.

Elle avait meublé à neuf toutes ces pièces et l'oratoire avait été

(Lire la suite page 39)

C'EST VIEUX JEU D'ÉCURER LES BOLS DE CABINETS DE CABINETS



● Saupoudrez simplement de la Lessive Gillett dans vos bols de cabinets et vous verrez que les taches disparaîtront avec la chasse d'eau. La Gillett s'emploie aussi pour dégager les renvois d'eau, pour enlever la graisse et la saleté et pour toutes sortes de travaux de ménage. Procurez-vous-en aujourd'hui même!

● Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

BROCHURE GRATUITE:—Ecrivez à Standard Brands Ltd., Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont., pour demander la brochure gratuite de la Lessive Gillett, expliquant comment simplifier des douzaines de travaux de ménage



APRÈS LE TRAVAIL quand les yeux cuisent!



Mettez deux gouttes de Murine dans chaque oeil, et la sensation de picotement disparaît immédiatement. Les 7 ingrédients que contient Murine soulagent l'irritation, adoucissent, reposent et rafraichissent vos yeux. Murine aide des milliers d'yeux—pourquoi pas les vôtres.

MURINE
POUR LES YEUX

CHARLOTTE AUX FRUITS

- 1 cuil. à table de gélatine
 ¼ de tasse d'eau froide
 ½ tasse de fruits frais : pêches,
 prunes, bananes
 1½ tasse de sucre
 1 tasse de crème à fouetter

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes et la faire dissoudre au dessus de l'eau chaude. Ajouter les fruits écrasés et le sucre. Quand le mélange commence à prendre, y incorporer la crème fouettée. Verser dans un moule préalablement tapissé de rondelles de gâteau roulé et laisser prendre bien ferme. Démouler pour servir.

GATEAU ROULE

Battre 3 blancs d'œufs jusqu'à ce qu'ils soient fermes, et y ajouter ½ tasse de sucre graduellement. Battre 2 jaunes d'œufs avec 1½ cuillerée à table d'eau froide. Incorporer les jaunes battus aux blancs. Tamiser de la farine, en mesurer ½ tasse et tamiser de nouveau avec ¾ de cuillerée à thé de poudre à pâte et une pincée de sel. Verser la pâte dans une lèchefrite de 8 pouces par 12 et couverte d'un papier beurré. Cuire 12 minutes à 350° F. Démouler au sortir du four, sur un linge. Couvrir de gelée et rouler le gâteau. Il faut laisser refroidir avant de le tailler en rondelles.

DINER AUX LEGUMES

- 1 gros chou-fleur
 6 carottes moyennes
 2 tasses de pois verts
 3 à 4 tomates

Faire cuire séparément les légumes et juste assez pour qu'ils soient tendres. Dresser sur un grand plat le chou-fleur au milieu, parsemer au-dessus de petites fleurettes de persil frais, disposer autour les petits pois, les carottes et les tomates tranchées. Servir avec une sauce hollandaise.

SAUCE HOLLANDAISE

- 2 cuillerées à table de beurre
 2 cuillerées à table de farine
 1 tasse de lait
 1 jaune d'œuf
 1 cuil. à table de beurre
 Le jus d'un citron
 Sel et poivre

Faire fondre dans une casserole 2 cuillerées à table de beurre et y ajouter 2 cuillerées à table de farine. Quand le beurre et la farine sont bien mêlés, délayer avec le lait. Brasser jusqu'à ce que la sauce soit bien lisse. Battre légèrement le jaune d'œuf et l'incorporer délicatement à la sauce ainsi que le beurre qui reste non fondu, et enfin le jus de citron. Assaisonner et servir avec les légumes. C'est délicieux et si hygiénique quand on peut se procurer des légumes frais.

MARINADE AU CHOU

- 2 tasses de carottes coupées en filets
 2 tasses de chou
 ¾ de tasse de cassonade
 2 cuil. à thé de sel
 ½ cuil. à thé de poivre
 ¼ de tasse de piment vert
 2 tasses de vinaigre

Mêler le tout et faire cuire 1 heure. Verser dans des pots stérilisés. Couvrir de paraffine et conserver au frais.

SALADE AU CONCOMBRE

- 2 concombres taillés en tranches
 1 cuil. à table d'oignon finement haché
 ¾ tasse de céleri coupé en filets
 Le jus d'un citron
 ¼ cuil. à thé de poivre
 ¼ tasse d'huile ou de crème
 1 cuillerée à thé de sel

Mêler le tout et servir sur feuilles de laitue bien croquantes.

Mes Recettes de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM

SALADE D'ANANAS AU FROMAGE

- 3 onces de fromage à la crème
 2 cuillerées à table de lait
 Tranches d'ananas et fraises

Défaire en crème le fromage et y ajouter le lait. Battre, saler au goût. Eten-dre sur des tranches d'ananas bien égouttées, garnir de fraises coupées en deux, couvrir avec d'autres tranches d'ananas et servir sur feuilles de laitue avec une garniture de cresson.

SALADE AUX NOUILLES

- ¼ de livre de nouilles
 1 tasse de céleri coupé en filet
 1 tasse de carottes râpées
 1 cuil. à table d'oignon finement haché
 1 tasse de mayonnaise cuite

Faire cuire les nouilles dans 2 pintes d'eau bouillante salée, jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Egoutter et rincer à l'eau froide. Utiliser l'eau de cuisson dans un potage. Ajouter tous les autres ingrédients. Mettre dans un grand bol au moment de servir, ajouter la mayonnaise. Bien mélanger et dresser sur un plat garni de feuilles de laitue et de persil frais.

MAYONNAISE CUITE

- ¼ de tasse de sucre
 2 cuillerées à table de farine
 1 cuillerée à table de moutarde
 1 cuillerée à thé de sel
 1 tasse de céleri coupé en filet
 ¼ de tasse de vinaigre
 1 tasse de lait évaporé
 1 jaune d'œuf

Mettre dans un bain-marie tous les ingrédients secs, délayer avec le lait, ajouter le jaune d'œuf légèrement battu et cuire jusqu'à épaississement. Incorporer le vinaigre. Laisser refroidir et, au moment de servir, y joindre 1 tasse de crème fouettée. Vérifier l'assaisonnement et ajouter au besoin sel et vinaigre. Cette mayonnaise se conserve très bien au frais. Si toutefois elle se séparerait, on devrait la battre avec un mousoir.

PAIN DE VIANDE

- 1 livre de veau maigre
 ¼ de livre de lard salé
 1 tasse de mie de pain
 2 œufs
 1 livre de bœuf maigre
 Sel, poivre et épices au goût

Passer les viandes séparément au hache-viande et les préparer aussi séparément, c'est-à-dire mettre dans un bol le veau d'abord avec ½ tasse de mie de pain et la moitié du lard salé haché, 1 œuf battu, du sel, du poivre et ½ cuillerée à thé d'oignon râpé. D'autre part, préparer le bœuf de la même manière mais ajouter en plus ½ tasse de pulpe de tomates. Mettre dans un plat beurré un rang de veau puis un rang de bœuf, et alterner ainsi les viandes jusqu'à ce que le plat soit rempli. Mettre cuire au four de 350° F. ½ heure. Renverser pour servir avec une macédoine de légumes.

MACEDOINE DE LEGUMES

- 1 tasse de carottes
 ½ tasse de pois
 1 tasse de navets
 ½ tasse de haricots frais

Préparer 2 tasses de sauce blanche et y incorporer les légumes préalablement cuits. Servir très chaud.

GATEAU AU RAISIN

- 1 tasse de lait
 4 cuil. à table de végétaline (shortening)
 1 carré de levure
 2 œufs battus
 3½ à 4 tasses de farine
 ½ tasse de sucre
 2 tasses de raisin

Faire bouillir 1 tasse de lait, y ajouter le sucre et la graisse. Quand le lait est tiède, y mettre le carré de levure écrasé et brasser pour faire dissoudre parfaitement. Ajouter les œufs, puis assez de farine pour faire une pâte facile à pétrir. Mettre dans un bol beurré et laisser lever à chaleur douce jusqu'au double du volume. Renverser sur une planche farinée, y incorporer les raisins de façon à ce qu'ils soient bien mêlés à la pâte. Mettre dans des moules bien beurrés, laisser lever de nouveau et cuire au four de 400° F. jusqu'à ce que le gâteau soit bien levé et commence à dorer, un quart d'heure environ. Abaisser la chaleur à 350° F. et prolonger la cuisson encore une demi-heure. (On devrait faire davantage des pâtisseries à la levure. Elles demandent peu de sucre et sont faciles à faire quand on a une bonne manière de procéder. *La Revue Populaire* de mai publiait, sur 2 pages illustrées, la façon de procéder pour faire des pâtes à levain. Si vous ne l'avez pas, vous devriez vous la procurer.)

TOMATES AU GRATIN

- 6 tomates
 2 oignons moyens
 2 tasses de mie de pain
 Sel et poivre
 4 cuil. à table de beurre ou autre graisse

Mettre dans un plat beurré un rang de tomates tranchées puis un rang d'oignon également coupé en tranches minces. Couvrir de mie de pain, saler et poivrer. Répéter ainsi jusqu'à ce que le plat soit rempli. Mettre du pain sur le dernier rang et arroser avec le corps gras. Cuire à four chaud 375° F. ½ heure ou jusqu'à ce que le pain soit doré.

MOUSSE NAPOLITAINE

- 1 cuil. à table de gélatine
 ¼ de tasse d'eau froide
 1 tasse de sucre
 1 tasse d'eau bouillante
 3 blancs d'œufs

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes. Faire bouillir l'eau et 1 tasse de sucre 5 minutes et verser ce sirop sur la gélatine, brasser jusqu'à dissolution complète. Laisser refroidir jusqu'à consistance de sirop épais. Battre avec un mousoir jusqu'à ce que le sirop présente une belle mousse très blanche qui garde sa forme. Y incorporer les trois blancs battus en neige ferme. Diviser la mousse en 3 parties. Dans une partie, aromatiser avec ½ cuil. à thé de vanille et quelques gouttes d'essence d'amandes. Mettre dans un moule; dans l'autre partie ajouter ¼ de tasse de jus de fruits, framboises ou fraises et quelques gouttes de colorant si la couleur n'est pas définie. Mettre par dessus la première partie. Dans la dernière partie, colorer en vert et aromatiser à l'essence de citron. Verser sur les 2 autres parties et laisser prendre bien ferme. Servir très froid avec une crème claire aux jaunes d'œufs.

CREME CLAIRE AUX JAUNES D'ŒUFS

Mettre dans un bain-marie ¼ de tasse de sucre, les 3 jaunes d'œufs, 1 cuil. à thé d'amidon de maïs et 2 tasses de lait. Laisser cuire en brassant jusqu'à obtention d'une crème bien lisse. Servir froid.

TARTE AU CHOCOLAT

- 1 cuil. à table de gélatine
 4 cuil. à table d'eau froide
 ½ tasse d'eau bouillante
 5 cuil. à table de cacao
 3 œufs
 ½ tasse de sucre
 ¼ de cuil. à thé de sel
 1 cuil. à thé de vanille

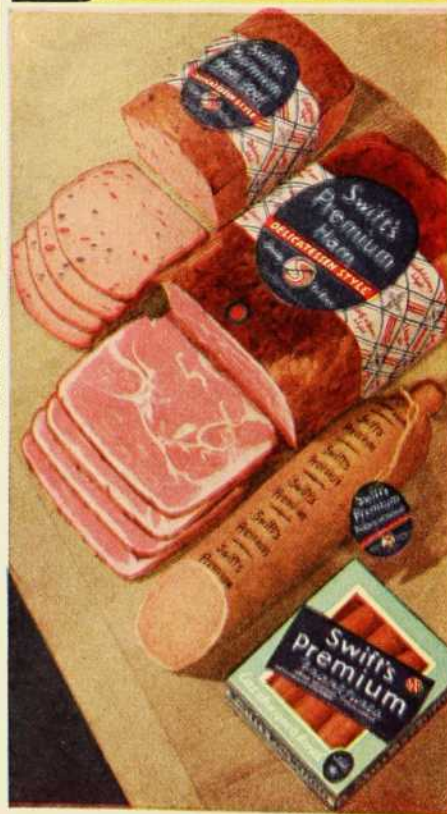
Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes. Délayer le chocolat avec l'eau bouillante et y dissoudre la gélatine. Ajouter les 3 jaunes d'œufs bien battus. Battre les blancs avec 3 cuillerées à table de sucre et les incorporer à la première préparation. Refroidir, et quand le mélange commence à prendre, verser dans une croûte de tarte préalablement cuite. Garnir de crème fouettée sucrée et vanillée.

MARMELADE DE CONCOMBRES MURS

Peler 2 gros concombres murs. Retirer les graines et couper en dés. Ajouter le jus d'une orange et le jus d'un citron. Passer les écorces au hache-viande. Faire cuire 1 heure. Mesurer au bout de ce temps, et à chaque tasse de pulpe cuite, ajouter trois-quarts de tasse de sucre et une cuillerée à table de raisin. Remettre à cuire jusqu'à 220° F. ou jusqu'à ce que ce soit épais comme une confiture. Mettre dans des pots stérilisés.

Les Repas d'Été sont simples et économiques grâce aux

VIANDES PREMIUM SWIFT PRÊTES POUR LA TABLE



En ce moment," dit Martha Logan, "nous sommes toutes occupées au travail de guerre, mais même sans cela, quelle femme voudrait passer des heures autour d'un poêle chaud en été. Mais il est toujours *essentiel* que votre famille consomme la viande nécessaire à un régime alimentaire équilibré. C'est alors que les Viandes Premium Swift Prêtes pour la Table, délicieuses et appétissantes, font l'affaire!"

Quand vous achetez pour vos Soupers d'Été, exigez toujours la marque Premium Swift. Swift Canadian Co., Limited.

TENDRES, JUTEUSES, ET SAVOUREUSES...
Les Saucisses de Francfort Premium Swift, extra-grosses, sont faites avec des morceaux de viande de qualité et leur peau, "attendrie" dans du jus d'ananas, se coupe à la fourchette! Encore un plat pratique pour l'été—elles sont prêtes à servir après avoir mijoté de 5 à 8 minutes seulement. Pour avoir une qualité garantie, ne manquez pas de demander les Saucisses de Francfort Premium Swift.

Essayez les Nouvelles Salades d'Été par Martha Logan



Experte en Economie Ménagère de Swift

Les diététistes recommandent beaucoup de légumes verts feuillus pour une alimentation équilibrée—surtout mangés crus en salades. Et c'est délicieux avec des viandes prêtes pour la table! Donc, afin de vous aider cet été, Martha Logan a préparé un nouveau livre de recettes pour salades. Ce livre de 16 pages est intitulé "Salades qui ont du Succès," et il est bourré de nouvelles suggestions. Des combinaisons originales de légumes et de fruits; des garnitures peu coûteuses et de nombreuses sauces à salades vous permettront de tenter toute la famille. Quand vous achetez des ingrédients pour salades ou des viandes prêtes pour la table, demandez-en un exemplaire gratuit. Si votre fournisseur en est à court, écrivez, dès aujourd'hui, à Swift Canadian Co., Limited, Toronto.

LES VITAMINES B NATURELLES DE LA VIANDE

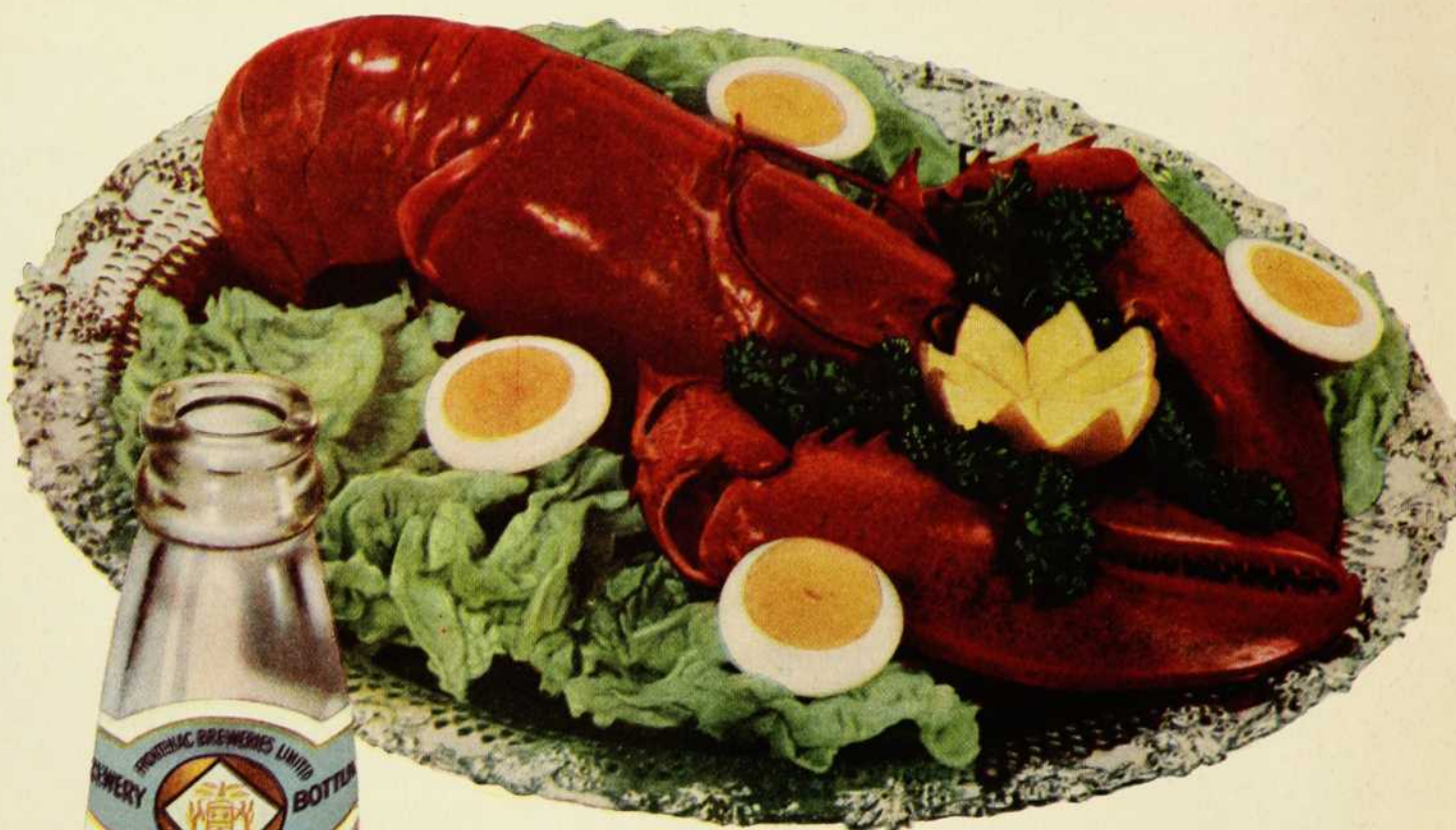
En Milligrammes	PORC	BOEUF	AGNEAU	VEAU	FOIE
B₁ THIAMINE	1.60	.22	.33	.31	.38
B₂ RIBOFLAVINE	.34	.29	.39	.41	3.34

Le tableau ci-dessus indique les proportions par ¼ de livre de viande comestible avant la cuisson. Tout comme pour les autres aliments, le contenu vitaminique de la viande est plus ou moins affecté par la cuisson, suivant la méthode de cuisson employée.

N'ACHETEZ QUE LE NÉCESSAIRE—LES CITOYENS LOYAUX N'ACCAPARENT PAS

Dites PREMIUM SWIFT pour avoir les meilleures viandes!

RECHERCHEZ LES MOTS 'Swift's Premium'! Les deux mêmes mots qui vous assurent les meilleures viandes à cuire devraient aussi vous servir de guide quand vous achetez des viandes Prêtes pour la Table. D'excellentes viandes tendres, soigneusement cuites et assaisonnées, dignes de la marque Premium Swift. Quand vous en achetez pour vos soupers d'été, demandez au commis de vous montrer le pain de viande ou le saucisson qu'il va couper. Assurez-vous que c'est bien une viande Premium Swift.



*Un excellent apéritif parce qu'il est **SEC**
Un merveilleux rafraîchissement parce qu'il est **LÉGER***



LA LAGER
Frontenac
'Bleue'

transformé en une sorte de cabinet de travail où elle aimait à s'enfermer.

Tout le reste du château, à part les chambres occupées par les domestiques, était inhabité.

Tout paraissait triste, absolument mort.

Quelle différence avec l'époque où Liette l'avait connu !...

Et encore, à ce moment, la gaieté et le bonheur qui sont les éléments de la vie s'étaient enfuis. Mais avant le lâche abandon du vicomte d'Arcis, pendant les deux premières années du mariage d'Odeline, et surtout auparavant, quel contraste !

Jamais la nouvelle châtelaine de la Pommeraie n'avait donné une seule fête.

Elle ne fréquentait et ne recevait personne.

Quand elle arriva à Saint-Gemmes, deux ans environ, après la mort de la vicomtesse d'Arcis, la curiosité des habitants fut bien un peu stimulée.

On avait appris que le château avait été vendu. On voulait en connaître la nouvelle propriétaire.

Cette femme, toujours vêtue de noir, produisit une impression étrange.

Elle était encore assez jeune, car elle était à peu près de l'âge de la vicomtesse, et elle était assez jolie ; mais sa beauté et sa jeunesse faisaient un décevant contraste avec son attitude et l'expression de son visage.

On sentait auprès d'elle une impression glaciale.

Elle vécut peu, du reste, à la Pommeraie. Elle n'y passait que la belle saison ; l'hiver elle allait dans le midi, tantôt à Nice, où à Cannes, tantôt dans les Pyrénées.

Le curé de Saint-Gemmes, peu après son arrivée, lui avait fait une visite de bienvenue, mais cette visite n'avait pas eu de suite ; l'usurpatrice ne voulait pas être en relations suivies avec le pasteur qui avait connu celle dont elle avait pris la place. Elle ne voulait pas surtout laisser pénétrer dans son intimité le prêtre qui avait baptisé la fille de la vicomtesse d'Arcis et qui avait connu la véritable Lia de Chavanges.

Au bout de neuf ans, il ne se l'était pas rappelée et n'avait pas compris que ce n'était pas la marraine qu'il avait vue à ce baptême avec le marquis de Jessaint, mais, dans une constante fréquentation, il aurait pu retrouver des souvenirs.

La fausse Lia de Chavanges se contenta de lui envoyer une somme pour ses pauvres, et elle se rendit aux offices de l'Eglise des Ponts-de-Cé, bien que le château ne fût pas situé sur le territoire de cette paroisse, prétextant que c'était plus commode pour elle et même plus près, car elle n'avait qu'à traverser le parc et à sortir du côté de la Loire pour être rendue tout de suite.

Mais dix-huit mois plus tard, le curé de Saint-Gemmes étant mort pendant qu'elle se trouvait dans le midi, elle reçut plus fréquemment son successeur, et fit souvent des cadeaux à la petite église.

En dehors de cela, elle ne fréquentait personne.

N'ayant fait aucune démarche auprès des châtelains environnants, personne n'avait pris les devants et aucune relation ne s'était établie.

Depuis deux ans seulement, la fausse Lia de Chavanges avait rompu l'isolement dans lequel, par défiance, elle s'était volontairement tenue jusque là, elle avait noué quelques relations, apportant chaque fois dans leur choix, la perspicacité la plus judicieuse et la prudence la plus absolue.

LES VIES BRISÉES

(Suite de la page 35)

Ce ne fut ni à Saint-Gemmes, ni aux Ponts-de-Cé, ni même à Saint-Jean-la-Croix où à Murs qu'elle choisit ses connaissances.

Elle les prit plus loin, à Saint-Jean-de-Linières, à Beaucouze, à Thélazé, à Saint-Mélaine, à Thourarcé et Saint-Augustin-des-Bois, derrière la forêt de Bécon.

Les châtelains chez lesquels elle parvint à s'introduire, de proche en proche, n'avait pas connu les d'Arcis, ni les Charleval, ni les Villeroy, ni aucun de ceux qui avaient été les amis du père ou de la mère de Liette.

Ils avaient pour la plupart hôtel ou appartement à Paris.

Aujourd'hui ces relations ne pouvaient en rien contrarier ses projets.

Personne, grâce aux précautions habiles que l'aventurière avait prises, ne savait le nom de celle qu'elle appelait sa filleule.

On ne la connaissait que sous le nom de Liette.

Les domestiques, en parlant d'elle, disaient, à l'exemple de la femme de chambre arrivée de Paris : « La filleule de Mademoiselle. »

Lucie était seule, du reste, attachée personnellement au service de Liette.

On avait bien causé à l'office et l'on avait interrogé la femme de chambre ; mais l'on n'était pas arrivé à apprendre grand-chose, et le mystère que l'on sentait autour de la filleule de mademoiselle avait son explication toute naturelle dans sa situation.

Lucie avait dit :

— C'est la filleule de mademoiselle... Elle est orpheline et mademoiselle n'avait jamais pu savoir ce qu'elle est devenue... Mademoiselle l'a retrouvée à Paris dans des circonstances qui sont toute une histoire... Il paraît qu'elle a été séduite et il a fallu que mademoiselle l'enlève à son prétendant.

Elle avait brodé sur ce thème, mais en réalité elle n'avait pu se tenir que dans des généralités qui faisaient plus honneur à son imagination qu'à la vérité.

En vérité personne ne pouvait se douter de l'origine de Liette ; il était impossible de pénétrer son identité.

Valérie Dubourg avait fait, à ce sujet, les recommandations les plus formelles et donné les ordres les plus sévères à celle qui se croyait sa filleule.

Il fallait, pour la sauvegarde de l'honneur du nom qu'elle portait, pour la préserver de toute éclaboussure de honte, pour empêcher tout scandale, que l'on ignorât qu'elle était la fille du vicomte et de la vicomtesse d'Arcis.

Cela avait été formellement stipulé.

Liette s'était soumise passivement aux ordres de sa marraine.

Elle avait confiance en elle, elle se sentait accablée par l'irrégularité de sa position, elle pensait que toutes ces précautions avaient uniquement pour but la réparation de sa faute.

Cependant la malheureuse constatait, avec un douloureux serrement de cœur, le changement survenu dans le caractère de sa marraine depuis son arrivée au château.

Dès le premier jour, elle ne fut plus la même.

L'affection quasi maternelle qui lui avait été manifestée jusqu'alors avait disparu et fait place à une raideur presque glaciale.

Elle se sentait traitée plus qu'en étrangère, en indigne dont on rougit de subir la présence.

La seconde mère qu'elle avait cru trouver dans cette marraine, dont les savants artifices avaient conquis son cœur et son esprit, s'était, de jour en jour, transformée en marâtre.

La fausse Lia de Chavanges, en donnant l'explication de sa conduite, si bien que la métamorphose avait paru toute naturelle à la pauvre Liette profondément humiliée de son indignité et accablée par sa honte.

La fausse Lia de Chavange, en pénétrant dans la grande galerie du château, où les souvenirs faisaient revivre le faste de la gloire des marquis de Charleval unie à celle des comtes et des vicomtes d'Arcis, avait eu un mouvement savant, longuement préparé et étudié par cette incomparable comédienne. Elle avait levé les yeux au ciel et elle s'était écriée d'une voix sombre, pleine de consternation et de douleur, chargée d'opprobre :

— Quand je pense que vous êtes une d'Arcis !... Je me demande si je n'ai pas commis une faute irréparable en vous révélant votre origine, et si je n'aurais pas mieux fait de vous laisser au milieu dans lequel vous avez été élevée !

Elle avait fait une longue tirade, absolument pathétique, sur le culte de l'honneur, sur les sentiments élevés, sur l'aristocratie, montrant à Liette les nobles ascendants de sa famille. Plus durement que jamais, en présence de ce passé illustre, elle lui avait reproché sa déchéance et sa honte.

— Ah ! que jamais, que personne ne sache ici, ni nulle part qui vous êtes, — avait clamé la noble dame avec un accent d'indignation que les plus grands artistes n'auraient pas rendu plus naturel et plus vibrant. — Il faut que l'on ignore toujours ce que vous avez fait de la fille de la maison de d'Arcis et dans quelle boue vous avez traîné le nom que vous avez le malheur de porter !...

Puis elle s'était emportée en de violentes récriminations et d'épouvantables menaces qu'elle n'hésiterait pas à exécuter si jamais, par la faute de Liette, quiconque au château ou ailleurs venait à savoir ou à découvrir quoi que se soit.

C'était bien assez déjà que l'on sût qu'elle était sa filleule !...

La châtelaine avait tracé ensuite longuement et minutieusement toutes les précautions qu'il y avait à prendre pour que le voile du mystère ne put jamais être soulevé.

D'abord, Liette ne sortirait jamais, le parc étant assez vaste pour qu'elle fût dans les meilleures conditions d'hygiène.

Certes, élevée misérablement comme elle l'avait été à Clamart, chez Sophie Ardusson, elle devait s'estimer très heureuse.

Pour occuper ses loisirs, elle broderait, puisqu'elle avait appris la broderie, car Lia de Chavanges avait apporté des étoffes et des dessins pour confectionner des ornements religieux qu'elle comptait offrir à la paroisse des Ponts de Cé.

Elle travaillerait aussi à des ouvrages de lingerie, destinés à de bonnes œuvres.

Quant au passé, pour le moment, il fallait l'oublier.

(A suivre au prochain numéro)



**AUSSI JE
LUI DIS
BON
DÉBARRAS!**

CE que vous pouvez être charmante quand vous sentez à votre mieux ! Tout ce que vous portez semble plus élégant. Les gens vous font des compliments. Et vous vous sentez si bien ! C'est ce que toute femme souhaite. Commencez dès demain. Donnez autant de soins à votre INTÉRIEUR que vous en donnez à votre extérieur ! Beaucoup de gens appellent cela le système de nettoyage intérieur Kruschen. Prenez votre petite dose de Kruschen le matin tout comme vous faites votre toilette. Un quart de cuillerée à thé dans de l'eau chaude ou du jus de fruit. Faites-le pendant six semaines. En même temps, prenez assez de repos, d'air frais et d'aliments riches en vitamines. Votre santé s'améliorera... grâce à la propreté intérieure. La petite dose quotidienne de Kruschen aide vraiment à égayer la vie. Pourquoi attendre ? Achetez du Kruschen... Deux formats : 25c et 75c.

Ayez une "PETERBOROUGH" Pour vos Vacances de '42

● Apparemment, vos vacances seront courtes cette année, mais soyez avisé et commandez dès maintenant une "Peterborough" afin de rendre plus agréables ces jours de repos. Quoique la production soit limitée à cause des travaux de guerre, nous disposons d'un stock imposant que nous pouvons livrer promptement. **Ecrivez aujourd'hui même pour des prospectus élaborés**

THE PETERBOROUGH CANOE Co. Ltd.
290 Water, Peterborough, Ont., Can.

Coupon d'abonnement
LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (États-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

10 oct 1986

3 Magazines qui s'imposent :

Il n'existe pas de revues plus canadiennes-françaises. Elle appartiennent, toutes trois, à la même famille canadienne-française depuis près de soixante ans. De plus, elles peuvent se comparer avantageusement à un grand nombre de magazines anglo-canadiens, américains ou français. LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM contiennent exactement les feuilletons, les romans, les articles et les chroniques qui plaisent aux nôtres, qui les amusent et les instruisent en même temps. Leur prix est des plus abordables. Ces trois magazines essentiellement canadiens-français sont à la portée des bourses les plus modestes.

Le Samedi



LE SAMEDI est à la fois le magazine canadien-français le plus ancien et le plus moderne de la province de Québec. Sa circulation augmente sensiblement et son succès, dans tous les mondes, est considérable.

LA REVUE



LA REVUE POPULAIRE est le plus chic des magazines. En donnant un abonnement, vous affirmez votre goût et vous êtes sûr que votre cadeau sera toujours en bonne place chez la personne aimée.

FILM



LE FILM, le petit magazine le plus populaire. Son roman d'amour complet... Ses renseignements inédits sur le cinéma français et américain... Les articles de ses célèbres correspondantes... Ses pages illustrées sur la radio canadienne-française... Ses photos d'acteurs et d'actrices, nombreuses et soignées...

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom _____
 Adresse _____
 Localité _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée,
 975, rue de Bûllion, Montréal, Can.

UNE FEMME PASSA

(Suite de la page 7)

Soudain, au coin d'un sentier, une forme claire lui barre la route. C'est une jeune femme très jolie, très chic. Il freine.

— Pardon, Monsieur, je suis en panne. Vous ne pourriez pas me donner un petit coup de main ?

Et, du doigt, elle désigne un cabriolet à quelques vingt mètres de là.

Un sursaut de colère fait bondir André sur son siège. Le visage de l'inconnue est pourtant charmant ; les yeux sont très doux et la silhouette est si fine ! Mais lui ne voit rien de tout cela. C'est une de ces créatures désaxées qu'il a maudites huit jours plus tôt, une de ces jeunes filles d'aujourd'hui qui ne rêvent plus de princes charmants, mais... de moteurs à explosions. « Il ne lui manque que des moustaches », pense André. « Virago, va ! »

Elle s'est accoudée à la portière. — Je crois que c'est le bexid du démarreur, ajoute-t-elle. Il faudrait pousser un peu en embrayant...

Il est furieux. Les voilà bien ces péronnelles ! Elles prétendent conduire une auto sans savoir même la faire partir !

Elle insiste en découvrant des dents de perles :

— Vous me rendrez bien ce service ?...

Il va pour parler. Une envie folle le tenaille de donner une leçon à cette oie qui veut se faire singe :

— Apprenez, Madem...

Mais il se retient. Il est homme comme il faut. Il écarte doucement la jeune fille, appuyée sur l'accélérateur et démarre brusquement en riant d'un petit air pointu, ironique et satisfait. — Ha ! Ha !

Quinze jours plus tard, André est appelé tout à coup à Jossigny, où une ferme considérable est en flammes. Il a doublé Villiers-sur-Marne depuis dix minutes quand, brutalement, un bruit sinistre s'échappe du moteur de sa 9 C.V. : pan ! pan ! pan ! en même temps qu'un frein, jusqu'ici ignoré, cale la voiture sur moins de dix mètres : rran ! Les cheveux d'André se dressent sur sa tête. Il soupçonne la cause, que, pourtant, il n'ose pas tout de suite contrôler. Son front tombe sur ses mains crispées au volant. Mais le temps presse. Essai du démarreur, qui reste muet. André fixe la manivelle et tente de remettre en marche. Peine perdue : deux pistons, pour le moins, sont grippés. Alors, il se souvient du manque d'huile constaté le matin au départ. Quelle étourderie ! Elle va lui coûter cher car, non seulement la réparation sera grosse, mais il ne pourra plus se trouver à temps à Jossigny. Sans compter la voiture qu'il lui faudra faire remorquer jusqu'à Paris.

Il est sur le bord de la route, abîmé dans ses réflexions. La nuit ne va pas tarder à descendre. Une petite

bise aigre chante les premières approches de l'hiver. Comme un fait exprès, on ne voit pas âme qui vive à l'horizon. Et Villiers est à huit kilomètres.

Enfin, voici une auto qui apparaît. Elle arrive en sens inverse, se rendant vers Paris. André ne cherche point à l'arrêter. Il préfère en attendre une autre, se dirigeant sur Jossigny, où il doit se rendre avant tout. Mais l'auto — un cabriolet — stoppe et une jeune femme saute vivement sur la route. A sa vue, André a un haut-le-corps. Il vient de reconnaître l'infortunée du Bois de Vincennes. Il va tourner le dos, moins irrité qu'honteux, lorsqu'elle lui dit d'un petit air compatissant :

— Vous êtes en panne, pauvre Monsieur ? Comme c'est désagréable. Je connais ça, vous savez...

L'a-t-elle reconnu ? Il ne semble pas, ou c'est une habile comédienne.

— Où allez-vous ? demande-t-elle. — A Jossigny, fait-il, d'un ton pitoyable. C'est de l'autre côté...

— Ça ne fait rien. Je vais vous y mener.

Elle a toujours son gracieux sourire, ses dents de perles. Lui, est perplexe, confus. Impossible qu'elle ne l'ait point reconnu. C'est égal, si, l'autre jour, il s'est conduit comme un goujat, elle lui donne à son tour, aujourd'hui, une rude leçon en agissant en femme d'esprit.

Quelques instants plus tard, les voici qui roulent tous deux vers Jossigny. André ne peut s'empêcher d'admirer l'adresse crâne de sa conductrice. Chemin faisant, elle lui apprend qu'elle se nomme Thérèse et qu'elle suit les cours d'ingénieurs-électriciens à l'Ecole des Arts-et-Métiers.

— Je viens d'élaborer un projet d'installation de génératrice dans une usine de Coulommiers, ajoute-t-elle. Mon père est mort à la guerre et je cherche à me faire une situation pour rendre à ma pauvre maman l'aïssance qu'elle a perdue...

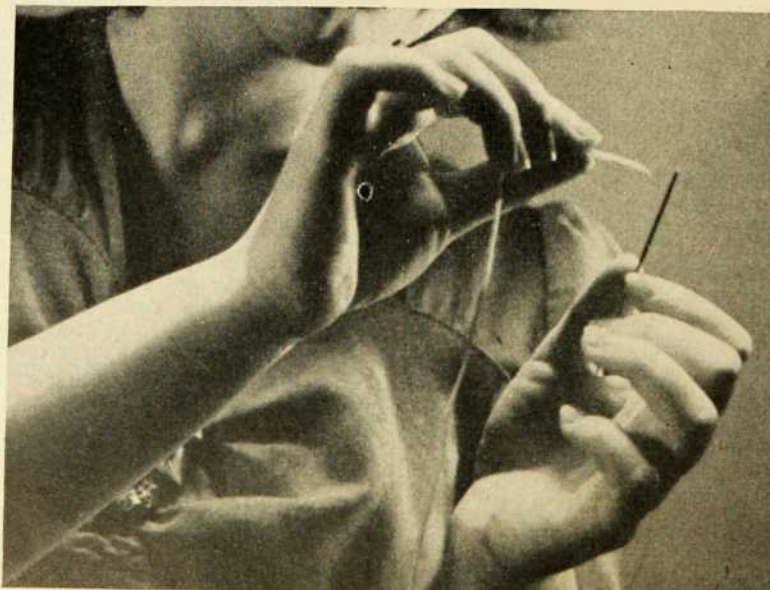
Un soir du mois de mars suivant, André est attablé à son cercle devant une table abondamment fleurie. Il s'agit d'un dîner d'adieu offert à ses camarades. André, en effet, doit se marier le surlendemain, jour anniversaire de ses trente ans. A la fin du repas, comme on l'en prie, il se lève et prononce un toast dont nous ne reproduisons que le passage essentiel :

— Mes chers camarades, c'en est fait de ma vie de garçon. J'ai rencontré celle qui doit bouleverser mes vieilles manies de célibataire. Elle est la plus douce, la plus spirituelle et la plus estimable qui soit. Elle porte un nom aussi simple qu'elle-même : Thérèse ! Mais elle est surtout la plus courageuse des jeunes filles. Orpheline de père, durant la guerre, elle s'est mise, depuis, vaillamment à la tâche pour sauver le foyer dévasté ! Vêtue de la cote bleue, les mains maculées d'huile, elle mène de sa main fragile des moteurs de dix mille chevaux ! Voyez-vous, mes amis, je ne sais rien de plus beau, de plus louable que ces femmes qui n'hésitent point à se jeter dans la bataille sociale pour ne pas subir le joug de certains événements et, quelquefois, de certains hommes ! Combien de ces vaillantes, par leur esprit et leur bon sens, dépassent de cent coudées l'esprit et le bon sens de tant d'idiots de notre sexe ! Aussi, en terminant, laissez-moi me dresser, mes amis, contre ceux de nos législateurs lâches, orgueilleux ou égoïstes, qui refusent le bulletin de vote aux femmes dans la seule crainte d'être jugés et balayés par elles !

JEAN PARYS



Elle tranche du pain et enfle une aiguille. (Voir page 14)



DANS LE MONDE SPORTIF

(Suite de la page 6)

En ces temps d'athlétisme généralisé et d'exercices physiques ordonnés par les gouvernants de certains États, l'Ecosse est en tête, comme nation. Les États-Unis sont deuxième et l'Ukraine, bon troisième, quoiqu'il y ait plus de gens de 6 pieds en Ukraine qu'en Ecosse. Maintenant, comme groupe d'individus ou simple peuplade, ce sont les Watussis qui remportent la palme haut la main, à ce sujet. Cette tribu vit en Afrique, dans le Territoire du Rouanda. Au nombre d'un peu plus de 20,000, ils ont presque tous plus de sept pieds de haut, dit-on. On pourrait peut-être trouver un joueur de premier but idéal, parmi les gens de cette tribu de Watussis ou de Watussitiens !

■ Les athlètes de Rome et autres grandes villes de l'Italie, friands de chocolat, doivent payer \$6.80 la livre pour satisfaire leur voûte palatine. Ils doivent débours \$2.00 pour obtenir une paire de lacets. L'Italie connaît donc des « bootleggers » nouveau genre !... Le général MacArthur, le héros américain de la présente guerre, a accordé la permission de donner son nom au nouveau stade de boxe de Brooklyn, dont l'un des animateurs est Lew Burnston, ancien gérant du merveilleux petit boxeur poids coq, le norvégien Pete Sans-tol... Les manufacturiers de vélos ont reçu l'autorisation de fabriquer 150,000 bicyclettes en 1942, soit une augmentation de 50% sur la production de l'an dernier. On ne gaspillera pas de métal pour la fabrication d'ornements ou de parties inutiles.

■ Un savant statisticien américain vient de se livrer à une enquête pour savoir quelle est la moyenne de longévité, suivant les professions. Il a pu établir que les travailleurs de la terre vivent en moyenne 70 ans, de même que les marins et les joueurs de baseball professionnels. Cela prouve que la vie au grand air est chose excellente. Les charpentiers et les mécaniciens vivent environ 60 ans. Les membres des professions libérales 58. Les employés en général, 55 ans. Quant aux médecins, non seulement ils ne vivent pas plus vieux que leurs malades, mais il paraît que ceux d'entre eux qui sont spécialisés dans les questions d'hygiène ne dépassent pas la soixantaine, nous apprend une revue américaine.

NOTRE COURRIER

M. P. E. Côté, Magog.

R. — Voici la solution de votre problème : Le premier homme au bâton frappe un coup de trois buts et voulant le convertir en un circuit, meurt au marbre. Le second cogneur fait la même chose. Le troisième réussit un coup simple et vole le second but. Le suivant frappe un coup simple chanceux dans le champ intérieur, qui permet au coureur niché au second but de se rendre au troisième. Puis, il vole le second. Un cinquième frappeur cogne un autre simple chanceux dans le champ intérieur, vers le troisième ou premier but, qui empêche le coureur du troisième sac d'atteindre le marbre. Le dernier frappeur, avec trois coureurs sur les buts, frappe un coup dur en long ou à terre. La balle attrape l'un des trois coureurs. Dans ce cas, l'on donne un

coup sûr au frappeur et l'on déclare hors-jeu le coureur atteint par la balle frappée. Si vous avez bonne mémoire, après avoir suivi les phases de cette manche, vous avez deux trois buts, deux buts volés, quatre coups simples, soit six coups sûrs dans la même manche sans avoir pu compter un seul point. Comme vous le voyez, il est donc impossible que le dernier frappeur cogne un coup de deux buts.

M. A. Labranche, Montréal.

R. 1° Le nom du meilleur avion de chasse britannique est *Spitfire*. Cet avion de chasse est un descendant direct des superbes hydravions de course, avec lesquels l'Angleterre gagna la Coupe Schneider en 1922, 1927, 1929 et 1931. Les Anglais ont remplacé les pontons de ces hydravions par un train d'atterrissage escamotable, ont ajouté quelques perfectionnements, dont une hélice à pas variable et 8 mitrailleuses, et voilà les *Spitfire*.

Voici quelques chiffres sur les derniers modèles : longueur, 30 pieds ; envergure, 37 pieds ; puissance, au-delà de 1000 chevaux-vapeur, moteur Rolls-Royce Merlin II ; vitesse maximum, au-delà de 400 milles à l'heure ; vitesse verticale, 11,000 pieds en 4 minutes 8 secondes. Sur les derniers modèles, on a remplacé les mitrailleuses par quatre canons.

2° M. Armand Vincent, ancien promoteur de boxe et de courses à pied de Montréal, est l'impresario qui a engagé la célèbre cantatrice française Lily Pons. Elle a donné un récital de chant le 7 juillet, au Forum.

3° Les deux meilleurs joueurs de la Ligue Internationale sont : Whitehead, second but du Toronto, et Gene Moore, centre des Royals.

M. C. Marchand, Montréal.

R. 1° Harold Davis, rapide coureur de l'Université de Californie, végétarien, possède conjointement le record du monde des 100 verges en 9 secondes $\frac{1}{5}$.

2° Non, monsieur, les salaires que donnent le vétéran Connie Mack à la majorité de ses joueurs des Athlétiques de Philadelphie ne sont pas très élevés. Le lanceur Phil Marchildon ne touche que \$5500 par saison. Pour un lanceur de son calibre, ce salaire d'un joueur des grandes ligues offre des contrastes parfois exagérés, car si Phil lançait pour les Yankees, il toucherait \$10,000 à \$15,000 par année.

M. A. Côté, Québec.

R. 1° Les vétérans de la Ligue Américaine qui ont fait la Grande Guerre de 1914-1918 sont ceux dont les noms suivent : l'arbitre George Pipgras, ancien lanceur des Yankees, le gérant Jimmy Dykes et l'instructeur Harold Ruel, du Chicago White Sox, Herb Pennock, ancien lanceur gaucher des Yankees, aujourd'hui gérant d'un club-ferme du Boston Red Sox, et Del Baker, gérant du Detroit.

2° Les deux frappeurs droitiers qui ont cogné le plus grand nombre de coups de circuits, en une saison, dans les ligues majeures, sont Jimmy Foxx, 58, pour Philadelphie Américain, en 1932, et Hank Greenberg, 58, Detroit, en 1938.

LA MARCHÉ EN TEMPS DE GUERRE

expose à

LA DYSIDROSE



Le champignon de la dysidrose se développe sur les pieds brûlants!



PREMIER SYMPTÔME — CREVASSES

UN SURCROÎT DE MARCHÉ augmente la sécrétion de la transpiration entre les orteils — surtout par les chaleurs d'été. Cela irrite la peau — cause souvent des crevasses. Le champignon de la dysidrose y prend alors racine et se propage. Démangeaison continue, inflammation, crevasses, douleurs en marchant — autant de symptômes de la dysidrose.

BAIGNEZ-LES CE SOIR

Ce soir, examinez la peau entre vos orteils en veillant à ne pas la briser. Au premier signe d'une crevasse, baignez le pied entier avec de l'Absorbine Jr. non diluée. Répétez soir et matin, tous les jours.

1. L'Absorbine Jr. est un puissant fongicide. Elle détruit au contact le champignon de la dysidrose.
2. Elle dissout les produits de la transpiration dont s'alimente le champignon de la dysidrose.
3. Elle assèche la peau entre les orteils.
4. Elle rafraîchit et aide à se cicatrifier les tissus brisés.
5. Elle soulage les démangeaisons et les douleurs de la dysidrose.

Ne prenez pas la dysidrose à la légère. Gardez toujours de l'Absorbine Jr. à portée de la main. C'est le remède national préféré pour soulager la dysidrose. Toutes les pharmacies vendent l'Absorbine Jr. \$1.25 la bouteille. Pour échantillon gratuit, écrivez à W. F. Young, Inc., 286 ouest, rue St-Paul, Montréal, P.Q.

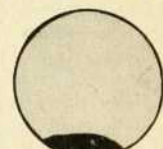


Appliquez l'Absorbine Jr. non diluée. Faites bouillir les chaussettes 15 minutes. Désinfectez les chaussures. N'employez pas les serviettes ou les tapis de bain des autres. Dans les cas avancés, consultez votre médecin en plus d'employer l'Absorbine Jr.

Le champignon de la dysidrose MEURT AU CONTACT de l'Absorbine Jr.



Le champignon se développe vite — Photomicrographe du champignon de la dysidrose. Cette plante parasite se propage sous les tissus, irrite l'extrémité délicate des nerfs. Rien de surprenant que la dysidrose soit si douloureuse.



Le champignon mort — Photomicrographe démontrant que l'Absorbine Jr. détruit par contact le champignon de la dysidrose. Il ne peut plus se développer et causer malaises et douleurs.

ABSORBINE Jr.

DÉTRUIT PAR CONTACT LE CHAMPIGNON DE LA DYSIDROSE

SOULAGE aussi RAPIDEMENT ces ennuis de l'été



Accidents évitables

On ne peut empêcher un enfant de porter à sa bouche ce qui lui tombe sous la main. Conclusion: tenir hors de sa portée les substances ou objets qui pourraient être la cause d'incidents regrettables.

Par le docteur Norbert Vézina

diplômé de la Faculté de médecine de l'Université de Montréal

PRÉSENTEZ un objet à un jeune enfant, il étend la main, s'en empare, le regarde attentivement quelques secondes, puis, d'un geste automatique, le porte à sa bouche. Cette tendance naturelle à vouloir tout croquer peut, malheureusement, être parfois la cause de situations très dangereuses.

Dans certains cas les signes d'empoisonnement peuvent prêter à confusion et ressembler aux symptômes de telle ou telle maladie. Ainsi la strychnine, et d'autres agents toxiques, produisent des convulsions. L'indigestion accidentelle de fruits vénéneux ou de cyanures est suivie d'une diminution rapide et alarmante des forces. L'arsenic, le phosphore, le fluorure de sodium qui entrent dans la composition des insecticides donneront des vomissements, des douleurs abdominales, et de la diarrhée aux enfants qui par mégarde en auraient absorbés. Une perte subite de connaissance peut être causée par le monoxyde de carbone, le tétrachlorure de carbone, la gazoline, ou autres liquides volatils de même genre. Il est impossible de dresser ici une liste complète des produits toxiques capables de donner naissance à des symptômes d'empoisonnement.

Lorsque le mal est fait, la découverte du poison en cause exige d'ailleurs souvent un véritable travail de détective. Cette tâche est d'autant plus ardue que l'enfant coupable se retranche dans un mutisme total ou ne fournit que des renseignements contradictoires. Dans de tels accidents, ce qui importe, c'est de vider au plus tôt l'estomac de son contenu nocif, en provoquant un ou plusieurs vomissements en chatouillant le fond de la gorge du bout du doigt. Ce truc réussit assez souvent. Cependant, que l'enfant soit parvenu à vomir ou non, le lavage de l'estomac reste le traitement le plus sûr. De là la nécessité avant tout d'appeler votre médecin.

L'ingestion accidentelle par l'enfant de corps étrangers tels qu'épingles, clous, brochettes, etc., peut créer une situation aussi embarrassante que lorsqu'il s'agit d'empoisonnement. Le problème est encore plus grave si le corps étranger, au lieu de suivre la voie digestive, va se loger dans les voies respiratoires. Que votre enfant ait avalé une pièce de dix cents, on

peut toujours espérer que la pièce indésirable finira par traverser sans encombre le tube digestif pour être enfin expulsée dans les selles. Ce n'est pas la même chose si la monnaie en question a été aspirée par les bronches. Il faut absolument alors qu'elle en soit repêchée, car elle ne pourra jamais en sortir spontanément. Malgré la gravité de ce genre d'accident, la mère, cependant, ne doit pas s'alarmer outre mesure. Grâce à la technique de la médecine moderne l'enfant a 98 chances sur 100 de s'en tirer indemne, comme si rien ne s'était passé. A l'aide d'instruments ingénieux on peut aujourd'hui, avec une grande facilité, pénétrer à l'intérieur du larynx, des bronches, de l'œsophage, de l'estomac. L'extraction du corps étranger se fait avec de longues pinces très fines. C'est un travail délicat qui exige beaucoup de dextérité et de patience de la part de l'opérateur.

Les objets divers, pois, grains de chapelet, petits cailloux, mine de crayon, introduits dans les narines ou les oreilles peuvent également être la cause de complications sérieuses. Si cet accident se produisait, n'allez pas fouiller dans le nez et le conduit auditif pour essayer de déloger l'intrus. Vous ne feriez ainsi qu'irriter les tissus qui entourent le corps étranger. Il en résulterait un gonflement localisé rendant encore plus difficile l'extraction. Les parents doivent reconnaître que presque tous ces accidents, empoisonnements, déglutition ou inhalation de corps étrangers, sont évitables. La maman prudente verra à ne pas laisser à portée de la main les sirops médicamenteux, les comprimés, les pilules, ainsi que les petits articles tels que boutons, épingles, fragments de métal, pièces de monnaie. Elle pensera même aux broches de fantaisie piquées à ses vêtements et que les doigts du bébé pourraient dégrafer lorsqu'elle le prend. Il faut se faire une règle fixe de toujours fermer une épingle de sûreté quand celle-ci ne sert pas. Il y a jusqu'aux jouets qui doivent être soigneusement choisis de façon qu'ils ne présentent pas de petites pièces détachables que l'enfant pourrait avaler. Il est dangereux de servir à un bébé de la soupe contenant des petits morceaux d'os ou de lui donner du bonbon dur préparé aux noix ou aux amandes.

Cette semaine, il y a un an

12 Juillet. — Les autorités allemandes détiennent trois cents religieuses britanniques et canadiennes faisant partie des communautés françaises dans un camp d'internement, près de Paris, ainsi que 1,100 autres Anglaises, une centaine de vieillards et environ quinze enfants. Tous sont logés dans plusieurs hôpitaux réquisitionnés à cette fin. La plupart des 1,100 Anglaises habitaient la zone occupée; quelques-unes sont nées en France et ont pris la nationalité britannique en se mariant. Les religieuses qui font partie de plusieurs communautés se sont élues une mère supérieure commune qui habite l'Hôtel Continental de Paris.



13 Juillet. — Le ministre des Affaires étrangères péruvien mande que le gouvernement de l'Equateur a fait des excuses au Pérou pour avoir, semble-t-il, provoqué un incident au sujet de la dispute de la frontière entre ces deux nations. Le ministre des Affaires étrangères précise que l'incident en question consisterait en une attaque faite sur un consulat péruvien, au cours de laquelle une armoire aurait été détruite. Un porte-parole officiel a déclaré que le Pérou acceptera probablement un plan qui établira un *no man's land* de 15 kilomètres de chaque côté de la frontière séparant le Pérou et l'Equateur.

14 Juillet. — Les Etats-Unis ont insisté de nouveau aujourd'hui sur le fait que les îles portugaises stratégiques de l'Atlantique devaient rester entre des *mains amies*, et que tel était le but de la politique américaine. Discutant de la question des Açores et des îles du Cap Vert, M. Sumner Welles a déclaré que les Etats-Unis ne désiraient aucunement un changement de la souveraineté ou de la juridiction portugaise, quant à ces postes avancés. Il a toutefois laissé entendre que les Etats-Unis, exprimant ce point de vue, ne s'engageaient en aucune façon à se tenir à l'écart du problème, s'il venait à être soulevé pour des raisons de guerre.



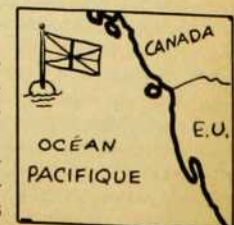
15 Juillet. — Il sera bientôt interdit de vendre, de livrer ou de distribuer de l'essence et de l'huile aux automobilistes, de 7 h. du soir à 7 h. du matin, les jours de semaine et toute la journée du dimanche. Voilà ce qu'annonce M. G. R. Cottrelle, contrôleur fédéral du pétrole. Le décret qui équivaut à un rationnement de l'essence et de l'huile entrera en vigueur dans tout le Canada dès qu'il aura été ratifié par arrêté ministériel. On a demandé en même temps aux automobilistes d'aider à empêcher une pénurie grave d'essence en diminuant de 50% l'usage de leurs voitures.

16 Juillet. — La première campagne nationale de recrutement entreprise par le gouvernement canadien le 12 mai dernier est terminée. Il fallait recruter au moins 32,000 hommes dans l'armée active, mais on a réussi à enrôler 34,625 nouvelles recrues. C'est l'hon. J. L. Ralston qui a fait cette déclaration à une conférence de presse. Il a dit que le nombre des recrues représentait 107% de l'objectif fixé pour la campagne. « 48,000 hommes se sont présentés pour servir dans l'armée active, a-t-il dit, mais beaucoup ont dû être refusés à cause d'un état physique ne répondant pas aux exigences de l'armée. »



17 Juillet. — Commentant la lettre que Lindberg a fait tenir au président Roosevelt en protestation des attaques dont l'a accablé le secrétaire de l'intérieur, Ickes, M. Wendell L. Willkie a déclaré aux journalistes qu'il espérait que l'Administration cessera « ses attaques personnelles persistantes, soit contre des individus, soit contre certaines compagnies et contre tous ceux qui diffèrent d'opinions avec elle. » M. Willkie a ajouté que la démocratie devrait poursuivre ses activités dans l'ordre et dans la discussion réfléchie, et non pas en se jetant des noms à la figure comme le font les enfants.

18 Juillet. — La Grande-Bretagne désire la paix dans le Pacifique, mais elle ne supportera pas la pression du Japon, même si elle est en guerre ailleurs, vient de déclarer le vicomte Halifax. « Je n'ai pas besoin de vous dire que la politique du gouvernement britannique, et sans doute aussi celle du gouvernement américain, consiste à faire tout en son pouvoir pour conserver la paix dans le Pacifique. » Et continuant: « Mais personne ne devrait croire que, sous la pression de la guerre d'Europe, la Grande-Bretagne ignorera ses droits et intérêts légitimes en d'autres parties du globe. » On sait que l'empire nippon s'agite en Orient.



Gin de KUYPER

Pour obtenir une boisson rafraichissante, mélangez du Gin de Kuyper avec du ginger ale, du citron et du limon, de la bière de gingembre ou de l'eau tonique, puis ajoutez de la glace.

302FRAA

40 onces	26 onces	10 onces
\$3.90	\$2.70	\$1.15

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1695

Notes Encyclopédiques

Une curiosité mythologique est celle de la lampe de Psyché : Mariée, sur l'ordre d'un oracle fameux, au mystérieux époux qu'elle ne doit pas chercher à connaître, Psyché, jeune fille d'une grande beauté, jouirait d'un bonheur sans mélange... si la curiosité qu'ont excitée en elle les perfides conseils de ses sœurs ne la poussait à surprendre son époux endormi... Elle allume sa lampe, s'approche de la couche nuptiale en retenant son souffle... et aperçoit... le plus beau des dieux : l'Amour lui-même!... Mais l'émoi fait trembler sa main, une goutte d'huile brûlante tombe sur l'épaule de l'Amour, qui s'éveille et s'envole à jamais... tandis que le palais s'écroule avec fracas... La malheureuse Psyché, errante, abandonnée, cherche et redemande en vain son époux, qui ne lui sera rendu qu'après mille épreuves. La « lampe de Psyché » symbolise cette curiosité, souvent fatale aux humains, qui les pousse à détruire eux-mêmes leur bonheur... ou leur illusion.

Si chacun de nous sait ce que veut dire : tomber de « Sirius », combien peu d'entre nous seraient capables d'en désigner la place, dans la constellation du Grand Chien, au voisinage du Taureau ! Et pourtant, cette magnifique étoile blanche est deux fois plus lumineuse que la plus brillante de toutes les autres étoiles.

Toucher une toile de tente, c'est créer une gouttière parce que, au point touché, on a fait éclater la pellicule d'huile dont est revêtu le tissu et qui en obstrue normalement les pores. Elargir ces pores en distendant le tissu, c'est créer des ouvertures suffisantes pour que les gouttes d'eau puissent y passer.

Le journal *Ultimas Noticias*, de la ville de Mexico, rapporte que la police a découvert un poste de radio enterré avec un cercueil. Un Mexicain avait été approché par deux Japonais qui lui avaient donné de l'argent, afin qu'il leur permit d'enterrer « un ami cher » sur son ranch. Le citoyen empocha l'argent... et alla avertir la police.

Avant la guerre, un collectionneur d'Angleterre, James Joicey, dépensait une somme de cinquante mille dollars par an pour sa collection de papillons. Certains spécimens coûtent en effet fort cher ; il y en a qui sont catalogués jusqu'à deux cent cinquante piastres la paire, et James Joicey a payé, pour un seul papillon, deux mille cinq cents dollars. C'était, paraît-il, un spécimen unique, mais était-il bien authentique ? C'est ce qu'on peut se demander quand on sait le truquage déloyal auquel certains préparateurs se livrent ; ils prennent délicatement les ailes de divers papillons et font un montage qui donne évidemment un papillon « unique », et qu'ils vendront le prix. Un collectionneur averti se laisse néanmoins difficilement prendre à ces substitutions. La chose n'arriverait certainement pas à l'expert collectionneur Henri Croteau qui a fait, récemment, l'objet d'un article spécial dans *Le Samedi*.

Voici quelle était la cérémonie observée pour le coucher de l'ancien roi d'Angleterre Henri VIII ; ce cérémonial est la copie d'un document authentique : « 1° Un page ira, avec une torche en main, à la garde-robe du lit du roi, d'où il fera rapporter dans la chambre à coucher les objets nécessaires pour faire le lit. Ce lit sera fait par quatre huissiers de la chambre, sous le commandement d'un gentilhomme. Le page se tiendra au pied du lit avec sa torche. Les gens de la garde-robe déploieront sur un drap blanc les draps et les couvertures, entre le page et le pied du lit ; de chaque côté du lit seront trois ou au moins deux huissiers à qui le gentilhomme commandera ce qu'ils doivent faire. A l'un d'eux, il ordonnera de fouiller la paille avec son épée pour savoir si rien ne s'y trouve de dangereux ; à l'autre, de jeter sur la paillasse le lit de plumes ; et à un troisième, de se laisser tomber sur ce lit de plumes pour voir s'il est en bon état. Alors, tous ensemble remueront ce lit et mettront dessus le traversin, mais sans marquer la place où il doit rester. Puis, prenant des mains des gens de la garde-robe une couverture de futaine, ils la tiendront par les quatre coins, attendant que le gentilhomme leur dise comment ils devront l'étendre sur le lit. Par-dessus cette couverture est mis le premier drap, qu'on roule ensemble à leurs extrémités, entre la paillasse et le lit de plumes. Le second drap est reçu et placé de la même manière. Par-dessus sera placée une autre couverture de futaine et autant d'autres couvertures que le roi l'aura désiré, plus une courte-pointe, par-dessus laquelle sera ramené le bout du drap supérieur à la tête du lit. Les oreillers seront mis à leur place et couverts avec le drap inférieur. Alors deux huissiers feront une croix sur le lit et le baiseront à l'endroit que leurs mains ont touché. 2° Chacun d'eux placera une statue d'ange debout autour du lit, puis tirera les rideaux. 3° Un écuyer placera l'épée du roi à la tête du lit. 4° Un autre écuyer chargera un page de confiance de garder le lit, avec une torche allumée, jusqu'à l'heure où le roi sera disposé à se coucher. 5° Un groom ira, avec une torche, pendant qu'on fait le lit, chercher un pain, un pot de bière et un autre de vin, pour les gens employés au lit du roi. 6° Le gentilhomme défendra que quiconque pose un plat ou tout autre objet sur le lit du roi, de peur de tacher la riche courte-pointe qui le couvre. Défense sera aussi faite de s'essuyer les mains aux tapisseries de cette chambre où le roi se tient principalement.

D'Ennery était réputé pour l'âpreté cinglante de ses observations aux acteurs, lors des répétitions.

Un jour, il interpella vivement Frédéric Lemaître, qui répétait en mâchant ses mots, et lui dit : « Monsieur, vous pataugez dans mon texte ! » Et l'acteur de lui répondre, du tac au tac : « Monsieur, ça porte bonheur ! »

Un des endroits les plus chauds du monde entier est le ranch Greenland, en Californie ; on y a déjà enregistré des températures de 134 degrés pendant l'été.

Evitez le gaspillage lorsque vous faites du thé

THÉ "SALADA"



LE PETIT MAGAZINE
LE PLUS POPULAIRE
LE FILM

Son roman d'amour complet... Ses renseignements inédits sur le cinéma français et américain... Les articles de ses célèbres correspondantes, Mme Louise Gilbert-Sauvage et Mlle Juliette Cabana... Ses photos d'acteurs et d'actrices, nombreuses et soignées...

Notre roman complet pour juillet :

SOLEIL CAPTIF

Par Philippe Mouret

Coupon d'abonnement LE FILM

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada.

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de cinéma
LE FILM \$1 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans.



Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

Nos Solliciteurs d'Abonnements

TOUS nos solliciteurs d'abonnements sont munis de reçus officiels imprimés au nom de **Poirier, Bessette & Cie, Limitée**, et aussi d'une lettre d'introduction signée du gérant de la circulation, **M. Odilon Riendeau**.

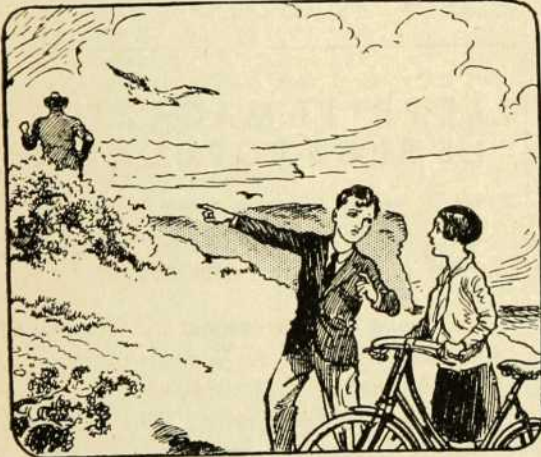
NOUS mettons ainsi le public en garde contre les faux solliciteurs qui pourraient se réclamer de notre maison sans y avoir droit.

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film sont édités par **Poirier, Bessette & Cie**. Ce sont les trois seuls magazines que nous possédons.

Achetons des Obligations de la Victoire ou des
Certificats d'Épargne de Guerre

M LE SECRET DU MANOIR

NEUVIEME EPISODE



1. — Pendant qu'ils causaient, Philippe aperçut l'homme qu'il avait vu au Manoir. « Voici l'homme que je cherchais, Giséle ! » s'écria-t-il en montrant l'étranger.



2. — L'homme s'aperçut qu'il était vu et se mit à courir sur la côte le long de la falaise. Philippe s'élança immédiatement à sa poursuite.



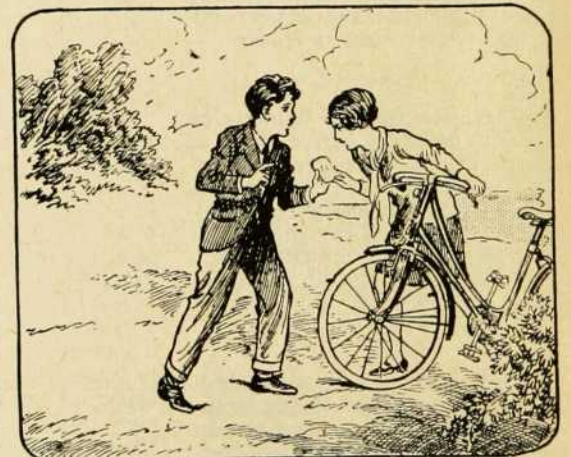
3. — Un tournant de la route cacha l'homme à la vue de Philippe pendant quelques minutes. Quand il l'aperçut de nouveau, l'homme avait sans doute trébuché, car il se relevait et ramassait son chapeau.



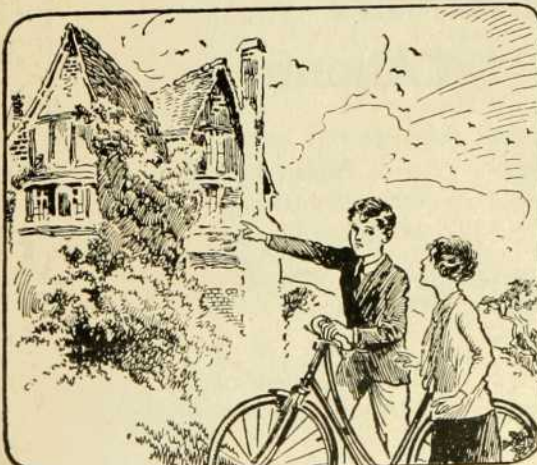
4. — Sans se retourner, l'inconnu continua sa course. Quand Philippe atteignit l'endroit où l'homme était tombé, il aperçut sur le gazon quelque chose qui brillait.



5. — « Mais c'est un étui à cigarettes ! », s'exclama-t-il en ramassant l'objet. Alors ses yeux s'agrandirent d'étonnement en voyant le monogramme au centre de la boîte. « Ceci est l'étui à cigarettes de mon père ! » murmura-t-il.



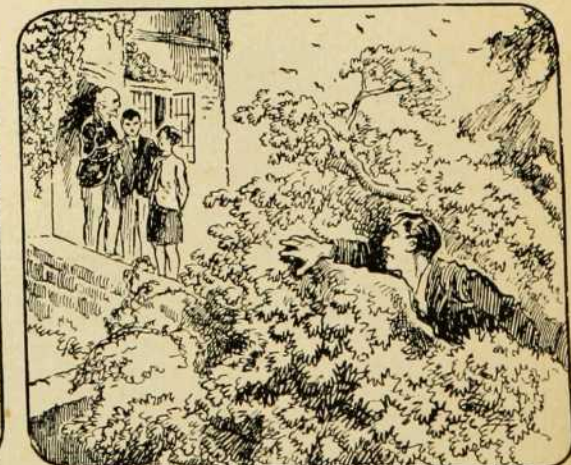
6. — Giséle était remontée à bicyclette et suivait Philippe. « Je ne puis comprendre ceci, Giséle », dit le jeune homme. « Voici l'étui à cigarettes de mon père, et je crois que l'homme l'a laissé tomber. »



7. — « La meilleure chose à faire est d'avertir M. Seaton de cette découverte », continua Philippe. « Venez-vous avec moi jusqu'au Manoir ? » Giséle accepta et bientôt les jeunes gens arrivèrent au Manoir.



8. — M. Seaton vint à leur rencontre. « M. Seaton, voici Giséle, la fille du directeur de mon Collège », dit Philippe, présentant sa jeune amie au bon vieux Monsieur qui l'avait secouru.

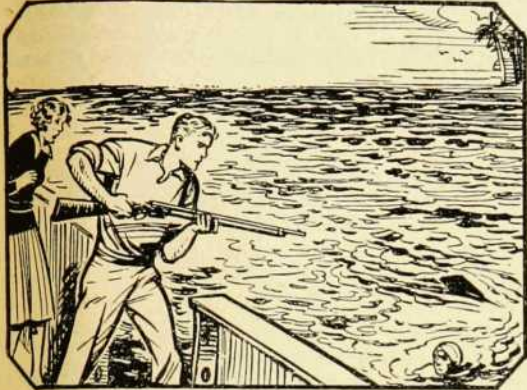


9. — Et pendant que Philippe racontait sa découverte sur la falaise, le mystérieux étranger guettait caché dans les buissons. « Je me demande qui sont ces enfants ? » grommela-t-il.
(A suivre dans le prochain numéro.)

L'OEIL SACRÉ

De Satpura

CENT UNIEME EPISODE



1. — Le requin s'élançait déjà sur le malheureux Samba. Mais Munro saisit un fusil et fit feu sur le monstre.



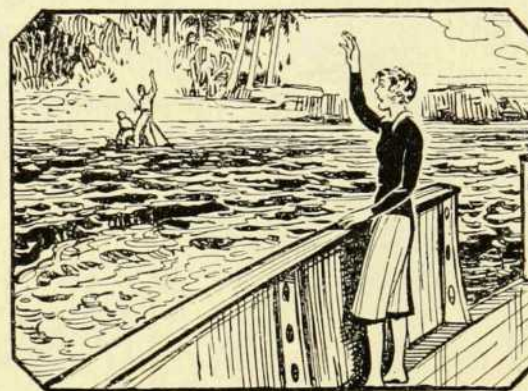
2. — Crack! Le requin, mortellement atteint, plongea dans les eaux profondes pour ne plus reparaitre.



3. — Samba s'empressa de monter sur le radeau. « Vous m'avez sauvé la vie, maître », dit le jeune indien à Munro qui venait à lui.



4. — « Il nous faut maintenant porter les provisions à terre pendant que la marée est basse », dit Munro. « Nous reviendrons chercher Doris. »



5. — La jeune fille accepta bravement de rester seule sur le bateau. Elle faisait des signes d'amitié à ses compagnons.



6. — Soudain, se retournant, son attention fut attirée ailleurs. Une chaloupe, qui venait d'apparaître, s'avançait vers le bateau.



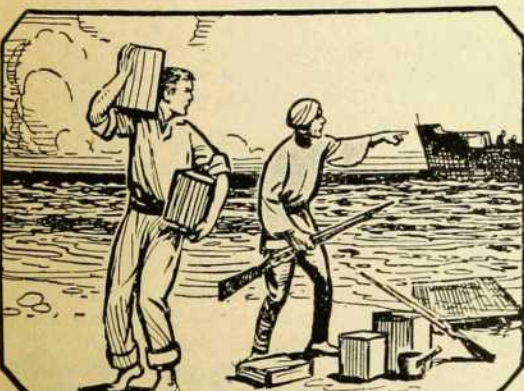
7. — Elle reconnut bientôt dans les occupants trois des mutiniers. « Il faut que je me cache », se dit-elle, « ils ne doivent pas me voir ici. »



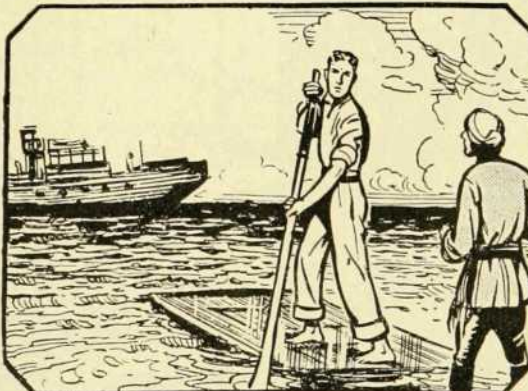
8. — Sur la pointe des pieds, elle avança vers une porte entrouverte, avec l'intention de s'enfermer à clé dans cette cabine.



9. — L'un des hommes avait cependant entendu quelque chose et disait à ses compagnons : « C'est étrange, il me semblait voir vu quelqu'un. »



10. — Munro et Samba étaient arrivés sur la grève et déchargeaient les colis. Samba avertit son maître que des hommes montaient sur le bateau.



11. — Le détective remonta sur le radeau et demanda à Samba de prendre soin des provisions, pendant qu'il irait voir ce qui se passait.



12. — Munro était inquiet, mais il l'eût été davantage s'il avait pu voir les mutiniers forçant la porte de la cabine où se trouvait Doris.

(A suivre dans le prochain numéro.)

Dans un restaurant, la serveuse regarde avec stupéfaction un client qui prend son repas ; à la fin, elle ne peut s'empêcher de lui faire cette remarque :

— Mais, monsieur, vous apercevez-vous que vous mangez votre assiette au lieu du steak qu'il y a dedans ?

— Je le sais parfaitement bien, ma fille, répond le client, mais je choisis ce qu'il y a de plus tendre, je ne prends pas de chances avec mon estomac.

Un bonhomme, bien connu pour faire des farces, trouve un jour un jeune hibou et le rapporte chez lui, car il aime les bêtes. Il enveloppe le jeune hibou dans un morceau de flanelle et le pose dans un panier, près du poêle de cuisine et, comme il est tard, il va se coucher.

Le lendemain, sa femme se lève comme d'habitude avant lui et va préparer le déjeuner ; elle aperçoit le hibou, toujours douillettement enveloppé, et dont on ne voit que la tête.

— Eh ! s'écrie-t-elle, voilà bien encore une des farces de mon homme, il a collé un bec de perroquet sur la tête du chat !

La sonnette de la porte d'entrée annonce que de la visite arrive ; monsieur regarde avec précaution par la fenêtre, et aperçoit la vieille madame Salbec, aussi méchante que laide, et qu'il ne peut pas voir même en peinture.

— Je me sauve ! dit-il à sa femme ; je reviendrai au salon quand cette vieille-là sera partie.

Et il va se réfugier dans son cabinet de travail. Une heure plus tard, il descend avec précaution, écoute à la porte du salon et n'entend rien, il entre. Il n'aperçoit que sa femme et ne voit pas la vieille madame Salbec un peu cachée dans un coin.

— Ah ! dit-il en poussant un soupir de soulagement, la vieille pie-grièche est enfin partie ! Oh ! la vieille rosse !

A ce moment, il aperçoit la vieille « pie-grièche », mais sa femme a l'esprit présent, et elle sauve la situation.

— Oui, mon ami, dit-elle ; ça fait au moins une heure qu'elle est partie, et de ce moment j'ai la bonne visite de madame Salbec.

Madame (qui rentre de voyage) — J'espère que tu as eu soin des animaux pendant mon absence.

Monsieur — J'en ai eu beaucoup soin, sauf que, pendant une couple de jours, j'avais oublié de donner à manger au chat.

— Et il est sans doute mort de faim ?

— Non ; il a mangé le canari et le perroquet.

Deux amis se rencontrent après avoir été longtemps sans se voir.

— Il y a bien dix ans que nous nous sommes rencontrés, dit l'un.

— Il y en a onze, répond l'autre ; nous ne nous sommes pas vus depuis l'année que j'ai perdu ma femme et mon parapluie.

Et il ajoute avec un gros soupir :

— Un parapluie tout neuf !

Rions, c'est l'heure...

Une servante se présente dans une nouvelle maison pour demander de l'emploi.

— Pourquoi vous a-t-on renvoyée de votre dernière place ? demande la bourgeoise.

— Oh ! ce n'était pas pour malhonnêteté, madame ; c'est simplement parce que j'oubliais presque toujours de débarbouiller les enfants.

Alors le petit gars de la bourgeoise tire sa mère par la robe et lui souffle tout bas :

— Engage-la donc, maman !

Un cirque ambulante avait, comme curiosité, une cage dans laquelle on voyait un lion et un mouton qui paraissaient faire bon ménage ensemble.

— Il n'y a jamais de chicane entre eux ? demanda un visiteur.

— Quelquefois, mais ça ne dure jamais longtemps, répondit le propriétaire du cirque.

— Vous arrivez toujours à rétablir la paix ?

— Non, mais j'achète un autre mouton, voilà tout.



— Ce n'est pas une admiratrice !... C'est ma femme qui continue la dispute que nous avons eue ce matin, au déjeuner !

— Combien cette belle cravate ? demande le client.

— Trois piastres, répond le marchand.

— Trois piastres ! mais ça n'a pas de bon sens ! je pourrais avoir une paire de chaussures pour ce prix-là.

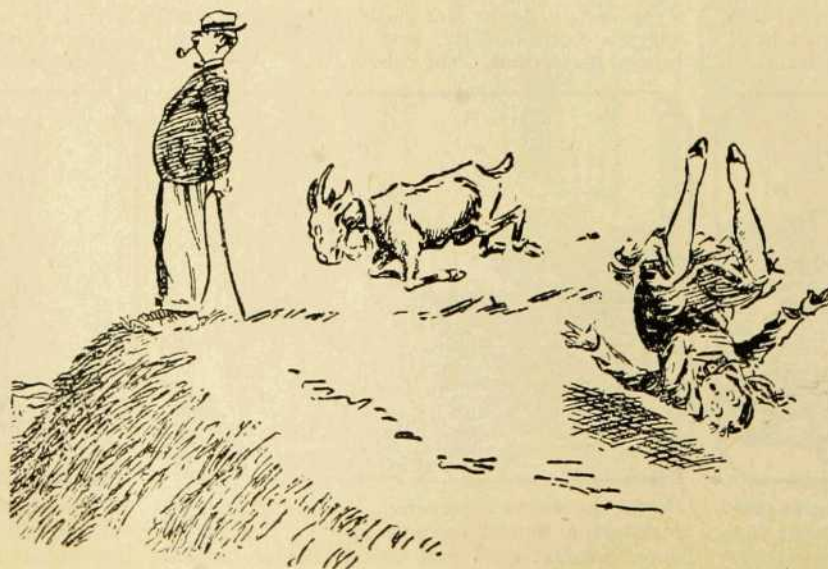
— Peut-être bien, dit le marchand, mais ça n'aurait pas de bon sens non plus de porter une paire de chaussures autour du cou.

L'employeur — Vous aviez demandé une demi-journée de congé et vous avez pris toute la journée.

L'employé — J'ai suivi vos conseils, monsieur.

L'employeur — Voilà qui est un peu fort ! Je voudrais bien savoir en quoi vous les avez suivis.

L'employé — Vous m'avez souvent recommandé de ne jamais faire les choses seulement à moitié.



— Les touristes qui n'ont pas le courage de monter jusqu'ici ne savent pas ce qu'ils manquent !

— Jos, dit un gros bourgeois cosu à son valet de chambre, hier soir, c'est la police qui vous a ramené ici ; vous étiez tellement saoul que vous ne pouviez même pas dire un seul mot. Comment se fait-il qu'on ait su où vous ramener ?

— C'est bien simple, monsieur ; j'ai toujours quelques-unes de vos cartes de visite dans mes poches.

— Tu as l'air bien embêté ?

— Il y a de quoi ! Imagine-toi que mon docteur m'a défendu l'humidité si je veux guérir de mes rhumatismes.

— Eh bien, c'est tout naturel !

— Tu trouves ça naturel, toi ? alors, il va falloir que je prenne mon bain dans une baignoire sans eau et que je me débarbouille avec un aspirateur électrique ?

— Je voudrais avoir assez d'argent pour acheter un éléphant.

— En voilà une idée ! mais qu'est-ce que tu ferais d'un éléphant ?

— Je n'en ferais rien du tout, ce n'est pas l'éléphant que je souhaite, mais seulement l'argent qu'un gros bétail comme ça doit coûter.

— En Afrique, j'ai vu un nègre si noir que, le soir, il fallait craquer une allumette pour l'apercevoir.

— Moi, j'ai vu un homme si maigre que, lorsqu'il rentrait chez lui, il devait y rentrer trois ou quatre fois de suite afin qu'il y en ait assez pour qu'on puisse le voir.

— On me dit que tu as vendu ton vote pour deux piastres à la dernière élection ; tu n'es pas honteux de ça ?

— Bien sûr j'ai honte, mais que veux-tu, c'est tout ce que j'ai pu avoir.

— Quand ma femme lit un roman, elle commence toujours par le milieu.

— Pourquoi ça ?

— Pour avoir tout de suite deux choses à deviner : comment cela a commencé et comment cela finira.

— Ton vieil oncle est mort à quatre-vingt-quinze ans, c'est un bel âge ; avait-il toujours l'esprit en bon état ?

— Je te dirai ça une autre fois, je n'ai pas encore lu son testament.

— Je te donnerai un baiser quand je partirai, dit le jeune homme.

— Va-t'en tout de suite, répondit la fille.

— Il y a bien longtemps que je t'ai vu, mon vieil ami, comment cela va-t-il ?

— Oh, très bien ; me voici tout à fait sur pieds maintenant.

— Tu as donc été malade ?

— Non, mais comme les affaires ne vont pas du tout, j'ai été obligé de vendre mon auto ; c'est pour ça que je suis sur pieds.

— Maman, est-ce bien de l'huile à cheveux qu'il y a dans cette bouteille-là ?

— Mais non, ma fille, c'est de la colle.

— Alors, je sais maintenant pourquoi je ne peux plus enlever mon chapeau.

TORTURÉ PAR LES ALLEMANDS, UN PRÊTRE REFUSE DE PARLER

Révélations d'un médecin allemand à la British Broadcasting Corporation, sur les horreurs des camps de concentration. — Un religieux subit le martyre, sans nommer certaines personnes que les nazis voulaient connaître.

Les révélations que vient de faire un médecin allemand, parlant sur le réseau de la British Broadcasting Corporation, équivalent en horreur à ce qu'on a lu dans certains livres, ou vu dans certains films. Il s'agit des tortures appliquées dans les camps de concentration nazis.

Ce médecin (servant aujourd'hui dans l'armée britannique) avait été arrêté après que des informateurs de la Gestapo lui eussent entendu dire que "Hitler devait être le pire assassin du monde."

Il faisait partie d'un groupe de quatre mille prisonniers. Dès leur arrivée au camp, on fit pénétrer ces hommes dans un tunnel, où ils se tinrent face au mur, par groupes de cinq. Les lumières furent éteintes... "et l'on put alors entendre le bruit des crosses de fusils frappant des os; le sifflement des mèches de fouets; les hurlements de certains hommes, les plaintes des autres."

Opérations affreuses

Ces punitions avaient lieu tous les jours. Plusieurs prisonniers se suicidaient en touchant les fils barbelés autour du camp, chargés à haute tension. Plus d'une cinquantaine devinrent fous.

Le docteur a ajouté :

"Nous arrivâmes ainsi à la mi-décembre... le thermomètre descendit sous le point de congélation. Les prisonniers, n'ayant plus ni souliers ni chaussettes, devaient errer nu-pieds dans la neige. Ils se gelaient les doigts et les orteils.

"Deux autres médecins et moi-même commençâmes alors à amputer ces doigts et ces orteils, afin d'éviter la gangrène : nous opérions avec des lames de rasoir. Et pour pansements, nous avions les chemises souillées de prisonniers morts quelques heures plutôt."

Non seulement les prisonniers pieds nus, mais les amputés eux-mêmes étaient obligés de parader dans la neige. Quand l'un d'eux tombait, les gardes-chiourme le relevaient et le poussaient devant eux.

Supplice de l'estrapade

"Nous arrivâmes à janvier. Un de mes camarades avait trouvé un oiseau gelé; il l'avait ramassé et réchauffé de son souffle... ce n'était certes pas un crime. Pourtant, un troupier de choc le rappela et le condamna à l'estrapade. C'est la torture la plus terrible du camp.

"Le condamné doit se placer sous la branche d'un arbre. Les bourreaux lancent une corde par-dessus la branche, placent les deux mains du malheureux derrière son dos, et lui lient les deux pouces avec cette corde. Ils tirent alors sur le câble lentement, soulevant graduellement leur victime, jusqu'à ce qu'elle reste pendue par les pouces, avec les pieds touchant à peine le sol.

"Et vous savez d'avance ceci : quand la condamnation est pour une heure d'estrapade, vous restez infirme pour la vie. Quand elle est pour deux heures, ça équivaut à une condamnation à mort.

Un prêtre torturé

"Une couple de jours tard, ils avisèrent un prêtre prisonnier qui aurait pu leur révéler certains noms d'adversaires du parti. Mais le religieux refusa de parler.

"Ils le pendirent alors par les pouces; mais il restait silencieux. Ils le frappèrent; il ne parla pas davantage. Ils le suspendirent complètement en l'air; il resta muet. Ils coupèrent alors la corde et le laissèrent tomber d'une hauteur de huit pieds, et le traînèrent à travers le camp jusqu'à ce qu'il en mourût. Ils nous firent ensuite tous défiler devant lui et l'enterrèrent plus tard sans sépulture.

"Je dois dire que j'ai vu dans ma vie des centaines de faces de cadavres; mais jamais je n'en vis comme celle de ce martyr.

"Mais ce prêtre, il est mort sans parler. Il a enduré ses souffrances sans révéler un seul nom..."

Voilà ce que vient de révéler un médecin allemand, qui réussit à s'enfuir après qu'on l'eût sorti du camp, parce qu'on avait besoin de docteurs sur le front de Russie. Le grand journal catholique "The Universe", dont le directeur n'est nul autre que le cardinal Hinsley, a publié l'histoire de ce martyr.



*".. et ce superbe
gin ne coûte
pas plus cher.."*



LE VÉRITABLE
Sir Robert
BURNETT'S
LONDON DRY
GIN

25 onces \$2.30 • 40 onces \$3.50

La bague de diamant et de rubis de chez Birks-Ellis-Ryre.

DISTILLÉ ET EMBOUTEILLÉ PAR DISTILLERS CORPORATION LIMITED, MONTREAL
VEUILLEZ CONSERVER LA BOUTEILLE! Le Canada a besoin du verre! Conservez toutes les bouteilles. Votre Comité de Récupération les ramassera.

C'est bon de revenir à la

BLACK HORSE



LA MEILLEURE BIÈRE AU CANADA — L'OEUVRE DE CINQ GÉNÉRATIONS DE MAÎTRES BRASSEURS